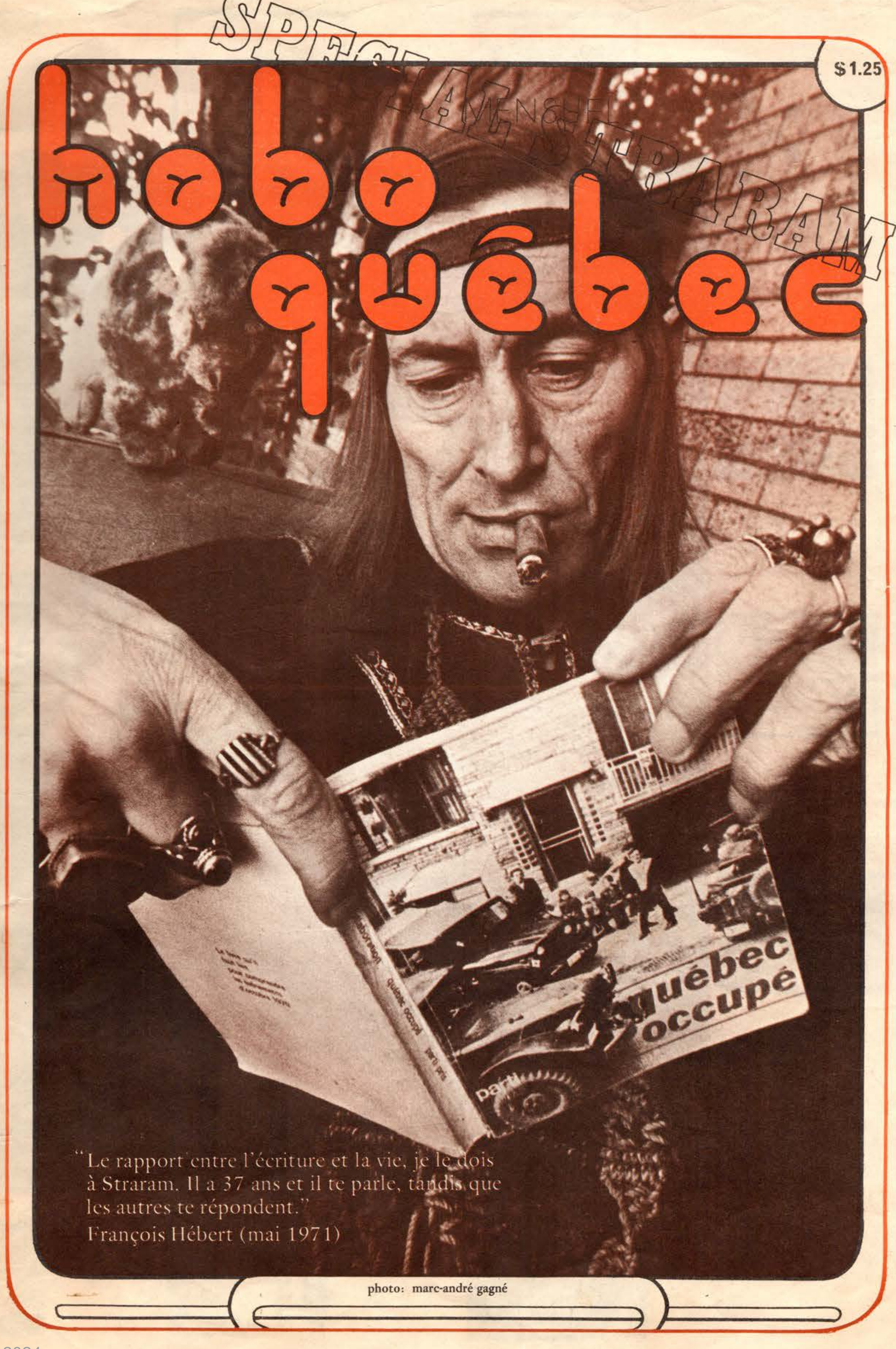


"Le rapport entre l'écriture et la vie, je le dois à Straram. Il a 37 ans et il te parle, tandis que les autres te répondent."
François Hébert (mai 1971)

photo: marc-andré gagné

page deux

oct./nov.

Un numéro sur le Bison ravi c'est, pour utiliser l'expression d'un des participants, notre façon de lui dire oui.

ACCUSÉ DE RÉCEPTION

LIVRES

LE DEUX-MILLIEME ETAGE, roman de Roch Carrier, Editions du Jour, (Coll. Romanciers du Jour, R-97), 168p.

CALVAIRES ET CROIX DE CHEMIN DU QUEBEC, étude de John R. Porter et Léopold Désy, Hurtubise HMH/Cahiers du Québec, (Coll. Ethnologie québécoise: cahier III), 256p.

CHER TOUFFE, C'EST PLEIN PLEIN FAUTES DANS TA LETTRE, roman de Jean-Marie Poupart, Editions du Jour, (Coll. Romanciers du Jour, R-96), 262p.

LA LIBERATION TECHNIQUE DE SUZANNE FRANCOEUR, poèmes de Machine Gun Susie, Le Club des Jeunesses Minibrixistes, (sans pagination).

LA DAME MORTE, récit de Suzanne Robert, Editions du Jour, (Coll. Proses du Jour, O-8), 114p.

LOUIS RIEL, LE PATRIOTE REBELLE, biographie par Hartwell Bowsfield, traduite par Pierre-Louis Gélinas, Editions du Jour (H-9), 173p.

MARCUSE ET MCLUHAN ET LA NOUVELLE REVOLUTION MONDIALE, essai de Jean Marabini, avec une préface de Armand Lanoux, Mame, 131p.

N'IMPORTE QU'ELLE PAGE, poèmes de André Roy, Les Herbes Rouges (no 11), 34p.

LE QUEBEC EN MUTATION, essai de Guy Rocher, suivi de ALLEGORIE EN LAINE DU PAYS par Suzanne Rocher et Guy Gaucher, Hurtubise HMH, 345p.

SNACK-BAR, poèmes de Lucien Francoeur, Les Herbes Rouges (no 10), (sans pagination).

UN VERRE DE BIERE MON MINOU, chronique de Louis Geoffroy, Editions du Jour, (Coll. Proses du Jour, O-9), 177p.

YES, MONSIEUR, roman de Hélène Rioux, Editions La Presse, 134p.

INTRODUCTION A LA PSYCHOLOGIE INDUSTRIELLE, essai de Gilbert Tarrab, Editions La Presse, 153p.

NOUS, LES OUBLIES, dossier-charge des malades chroniques par Claude Brunet et un comité de malades, Editions La Presse, 228p.

REVUES

LA BARRE DU JOUR, "Onze analyses", nos 39-40-41, printemps-été 1973, études par P. Bonenfant, Cl. Bélanger, Cl.-Y. Charron, H. Corriveau, L. Cotnoiret, Ch. Malenfant, N. de Bellefeuille, J. Fisette, L. Guévremont, N. Hurtubise et L. Langevin; un poème inédit de Claude Gauvreau, 226p.

NOUVEAU CINEMA QUEBECOIS, no 21, août 1973, publié par la Cinémathèque québécoise, 32p.

hobo-québec

Responsables du numéro:
Claude Robitaille
André Roy

Chroniques de:
Michel Beaulieu
Claude Beausoleil
Paul Chamberland
Louis Geoffroy
André Roy
Roger Soublière
Patrick Straram
Yolande Villemaire

Tél: (provisoire) 288-0533

Composition: Mireille Harris
Imprimerie: Imprimerie d'Arthabaska

Dépôt légal:
Bibliothèque Nationale du Québec

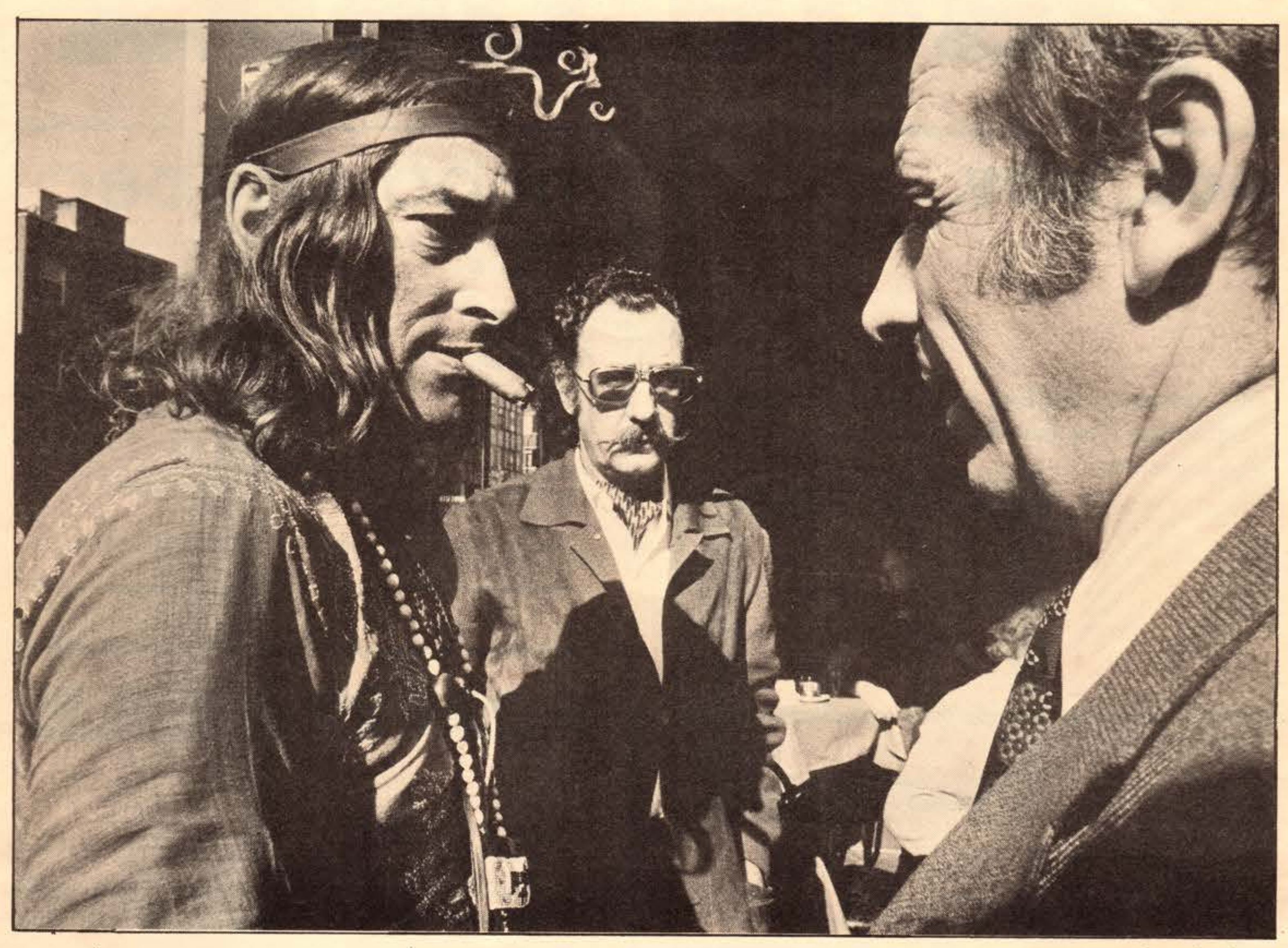
Couverture : dessin de Vittorio

Distribution:
Benjamin News
Diffusion-Québec (librairies)

(La direction n'endosse pas nécessairement toutes les idées émises par ses collaborateurs et participants)

SOMMAIRE

page



«Lieu du Montréal d'aujourd'hui où l'on ne voit presque plus de bison»

photo: Vittorio



photo: Vittorio

POUR OU CONTRE STRARAM?

Le prix du bison augmente.
Inflation ou pas,
le BISON n'est pas à vendre.
Mireille DESPARD

Flatter dans le mauvais sens du poil, voilà très souvent la méthode employée par la société québécoise à l'égard de STRARAM. Heureusement, le Bison ravi en a vu bien d'autres. Déjà, autour de 1960, STRARAM avait compris. Lui, l'homme de l'anti-compromis, n'a jamais tombé dans le conventionnalisme rentable. Cherchant le commun dénominateur des potentiels d'ici, il n'a pas eu peur de signaler ce qu'il croyait essentiel au cinéma et dans certains autres secteurs. Il n'a souvent reçu en retour que déboires et incompréhensions. On ne pourra jamais l'accuser de voler trop bas. Il y a, dans les propos de STRARAM, une tonne de réalisme mais aussi ce regard capable de découvrir, derrière les apparences, le *quelque chose* qui milite en faveur de l'UTOPIE. Pour ou contre STRARAM? Il s'agit de prendre conscience, une fois pour toutes, de son apport considérable à l'intelligence et à la démystification des relations que divers milieux continuent d'entretenir avec le calvaire de système actuel. Quand la vogue des produits chimiques rédempteurs sera dépassée, on relira avec admiration ses articles, ses livres où fraternisent l'onirisme et l'esprit criti-que. Il était une fois un bison... qui avait des ailes.

Gilbert Langevin

Post-Scriptum: *J'espere que mon ami le dramaturge Roger HUARD participera bientôt à un numéro de Hobo-Québec.*
LANGEVIN (gilbert), révélationnaire.

UN PETIT TEXTE D'AMOUR POUR PATRICK

Patrick, je l'ai connu il y a longtemps —— le temps du "Chat Noir"; je l'ai trouvé beau garçon. J'avais déjà connu des gars qui lui ressemblaient, dans le temps . . . dans le temps de mes 18: Borremans, Molinari —— des extravagants, des hauts la parole, verbe coloré, les grands bras. C'est un maigre, quoi! Borremans aussi dans le temps, il était maigre.

Et moi, j'étais une perdrix.

Je n'ai plus revu Straram. Un jour, en pleine rue de La Montagne, je l'ai aperçu vieilli, aussi maigre, couvert de bébelles. Je ne lui ai pas parlé. Ca m'arrive souvent. D'apercevoir quelqu'un ça me suffit. Je reviens à la maison et, de temps en temps, j'y pense.

Lui, il m'a vue au théâtre, déguisée; et j'ai reçu des téléphones. Et à chaque fois qu'il me voit, Straram, il me fait une fête.

Bonne fête, Patrick.

Tu as faim, tu as soif. De plus en plus. Ben du gâteau blanc. Tu vas loin sur ta track. Et je me sens ben seule sur la mienne. Ca fait rien. On va vite.

J'embrasse tes joues douces.

Ta Luce

A Patrick Straham
from Luce Guilbeault

ONE FOR TRANE

Que l'on accepte de participer à un hommage à Patrick Straram devrait signifier que l'on a pour lui une admiration totale, que l'on compte parmi ses amis ou ses disciples. C'est indéniable, l'homme exerce une fascination dans le milieu. On l'aime ou l'exècre avec une égale violence. Ma singularité sera donc de dire en quelques lignes pourquoi je lis de façon régulière sa prose, sans rager ni me pâmer d'aise. Par-delà les idées qu'il exprime, et que je partage très souvent, me touchent une fureur de vivre, une ferveur dérangeante, une lucidité dans la déraison, une constante application à dénoncer toutes les forces qui enchaînent l'homme. Il m'arrive d'être en désaccord avec ses colères, rarement avec ses passions. Nul n'a mieux que lui parlé de Coltrane, Dolphy, Groulx, Lowry, du free jazz. Il réussit à nous prouver que pour lui ce sont là des *exigences*, tout aussi nécessaires à la vie que la vie elle-même. Voilà qui n'est pas fréquent, ici ou ailleurs.

Gilles Archambault

LETTRE A PATRICK

Comme je pars demain pour un très long voyage je n'ai eu le temps que d'écrire ces quelques lignes que vous trouverez ci-inclus. Félicitations pour le projet du numéro sur Patrick, c'est un homme dont l'existence est très importante pour le Québec.
Bien à vous,
DENYS ARCAND

Mon cher Patrick,
si je comprends bien, le journal Hobo Québec *vous* consacre un numéro entier. Méfiez-vous cher Bison. Il n'y a qu'un pas de la consécration à la notoriété, qui engendrera le respect, qui mènera à la considération, qui appellera la gloire, qui apportera la fortune, qui préludera à l'apothéose. Saurez-vous résister? Espérons-le. Car qui voudrait d'un bison riche et fameux? Personne si ce n'est les jardins zoologiques.
Soit dit en passant il y a bien longtemps que je ne vous ai vu. La dernière fois que je suis allé chez Gilles, le printemps dernier, il était très inquiet de votre santé. Heureusement, cet été, Pauline qui s'est arrêtée chez nous, m'a dit que vous étiez remis et qu'elle vous croyait en bonne forme.
Croyez en mon amitié lointaine et sachez que j'espère vous rencontrer bientôt au détour de quelque taverne.

Deschambault, 27 août 1973

MARIHUANA, BIERE EN FÛT ET AMOUR FOU ou
LE LEMMY CAUTION DE LA LIBERION

Il y a du Lemmy Caution *d'Alphaville* chez le Bison ravi et sa manie d'aller au milieu de nos cités intérieures pour nous faire sortir de nos coercitions. Comme j'ai toujours bien aimé Eddie Constantine, j'ai encore plus aimé Patrick depuis que je le connais un peu, c'est-à-dire depuis *Les Ecrits de la Taverne Royal,* depuis les chroniques de jazz dans *MacLean's* et des textes de *Cité Libre* ou de *Liberté*, sans parler de ces fameuses "chroniques de la vie quotidienne" dans *Parti-Pris.* A cette époque ses textes contribuaient à former le déviationniste global que je suis et m'amenaient à m'intéresser aussi au sort de mes semblables dans cette Alphaville quotidienne où nous vivons.

C'est en septembre 1970 juste avant la paranoïa d'octobre où il devait être arrêté dans la razzia fasciste organisée par son ancien compagnon d'ivresses et de cités libres, que je le rencontrai pour la première fois après un court échange de lettres Californie-Québec où nous parlions musique, éditions, lectures et al. Nous allâmes à la taverne Laurier où nous parlâmes musique, éditions, lectures et al. C'est ainsi que je pus me permettre de publier un de ses graffiti/folk-rock *«En train d'être en train vers où être, Québec...»* et plus tard, avec Gaston Miron, tous ses graffiti/folk-rock californiens: *«Irish coffees au No name bar & Vin rouge Valley of the Moon».* Nous partagions et nous partageons toujours je crois un même amour de la ligne de plomb ou de l'acétate cirée d'où jaillit souvent la vie d'un texte, la vie tout court.
Tous les paradis et la tentation de vivre, l'amour toujours de plus en plus fou comme tous les délires de vivre, je ne peux que l'écouter me raconter ce concert de Janis Joplin avec les Grateful Dead à Frisco, en pensant à ma blonde devant deux draffes alors que dans les mots passe l'émotion de la musique. Et ma vie en ondulations sonores me le fait croiser assez régulièrement pour reprendre un peu du poil de la bête, continuer à comploter contre l'existence d'Alphaville, entre deux joints, deux draffes, deux amours et même pendant.

Sköl, Bison ravi, à nos amours.

LOUIS GEOFFROY

Le trappeur sept heures trente.

Le baseball commence à huit heures trente. Les Expos sont en deuxième position et Patrick s'en contre-crisse.

Robitaille parle de la vie qui existe et Marcel que j'appelle Gaétan depuis quatre ans répond quelque chose j'sais pas quoi parce que j'avais l'esprit ailleurs au Chili.

La draught n'a jamais été meilleure depuis que je n'ai plus d'argent. A force de vivre par trente-sous j'ai considéré miraculeux ce très beau cinq que Larochelle m'a passé avant-hier.

Vallois m'a raconté des choses innommables à propos du bison et j'ai songé un moment à faire de ce papier un réquisitoire terrible contre je ne sais trop qui. Mais comme nous aimons les mêmes personnes j'ai pardonné.

Urgence nationale: baiser la femme à Jasmin avant qu'il ne lui passe sa névrose prétentieuse.

Robert Tremblay

Le Castor Bibert la tendresse

PLEURE PAS JASMIN

«We want no white man here.» Sitting Bull

Patrick Straram, mon frère par le sang indien qui nous fusionne apatrides à la terre, mon frère par le juke-box qui nous rallie du côté des Rolling Stones Karl Marx Che Guevara, — bad side of town. Patrick Straram participe à faire de l'écriture un geste salvateur, un geste dont le but ultime est l'avènement de l'Homme. Et comme moi il n'aura de repos que le jour où seront mis hors d'état de nuire les tueurs de la RCMP ainsi que leurs chiens policiers Claude Jasmin & Co. Il y a ceux qui à l'instar de Jasmin écrivent dans le but de se faire un nom (Jasmin, vous connaissez? L'ami de Rufiange, Journal de Montréal.) et il y a ceux qui écrivent dans le but de faire de l'existence quotidienne autre chose qu'un asservissement émétique aux lois du Chasseur Blanc; Patrick Straram est un de ces travailleurs propres populaires, des hommes en chair et en os qui risquent leur vie chaque fois qu'ils touchent un crayon.

Cher Jasmin, que ça te plaise ou non Patrick Straram est lu, son écriture de guerre se fraye un chemin, malgré Journal de Montréal et autres organismes d'aliénation. Son écriture en est une de tous les jours, une écriture aux manches relevées, véritable tentative de libération sans condition de l'Homme. C'est moins payant que de vendre sa peau au plus offrant, mais tellement plus enrichissant. Vous êtes armés jusqu'aux dents mais nous, nous déterminés jusqu'au coeur. Vous êtes perdus et vous le savez, — on n'a qu'à te regarder dans les yeux Jasmin pour voir la peur qui vous habite. Vois-tu mon très cher Claude, Patrick Straram ne peut être détruit car le nom qu'il porte ne repose pas sur des organismes d'aliénation tels que Canal 10 Patof et Journal de Montréal Rufiange; le nom de Patrick Straram a ses racines dans le subconscient collectif, là où l'Homme n'a pas de menottes. Straram et moi te plaignons Jasmin car le nom que tu t'es fait (pour employer ton expression) doit être horriblement dur à supporter lorsque tu te retrouves dans ton lit:
How do you sleep at night little Jasmin?

"Cher Patrick,
l'été est tough en esti: d'abord Suzanne avec l'aide de son caïd (un gars que je t'avais présenté comme un de mes meilleurs chums un soir de fête à la Casa) tente sans succès de me faire casser les deux jambes, ensuite le démo pour mon 45 tours "Pousse pas ta luck ok BB" est détruit par l'incendie qui a ravagé le studio de Bill Gagnon. C'est assez pour faire une dépression nerveuse. C'est en pensant à toi et en relisant tes textes que je trouve le courage de continuer mon travail.
Je veux que tu saches que tu es le gars qui m'a appris le plus. J'en ai encore beaucoup à apprendre, je compte sur toi. Ton écriture est essentielle: une encyclopédie psychédélique.

nobody looses all the time

St-Guillaume
18 août 1973

Le trappeur 11 septembre 1973

Patrick Straram, homme, "être" seul, voulant chaque fois prouver que l'humain existe à l'intérieur d'une amitié savamment planifiée.

Cette folie de la société, lui permet d'"être" pour son "égo-démonstration" envers tous ceux qui le côtoient.

Patrick l'"homme" demeure l'"être" qui pour une pensée se battra, verbalement, afin de sauver son "lui-même". Cet "être" devient l'axe d'une culture qui, déjà, fait les réalités quotidiennes.

Enfin, Patrick demeure "celui" que l'on aime pour le débordement de ses idées. Patrick demeurera toujours "*pratique*".

René Larochelle

car tendresse jamais n'abîmera le vrai: lecture de *Irish coffees au No Name Bar & vin rouge Valley of the Moon* (1972, L'Hexagone/ l'Obscène Nyctalope)

L'écriture de Patrick Straram ne nous satisfait pas, encore faudrait-il dire quelle écriture nous satisfait. Pas de réponse pour le moment. Les écritures révolutionnaires de P.S. le sont-elles? Jusqu'ici les écrivains, les artistes, n'ont-ils pas oublié de se donner une formation solide en philosophie. On écrit, on parle, et les autres chargent nos écritures, nos paroles de sens. Quel sens? Je pourrais bien après avoir lu P.S. le ranger dans une esthétique précise: le symbolisme qui préfère fuir le monde dans l'ivresse — l'ivresse serait produite ici par les jeux de mots. Cela nous avancerait-il? Ou encore comparer son texte à d'autres écrits intimes: les *Confessions* de Rousseau, *l'Age d'homme* de Leiris, ou à ces *Ecrits intimes* de Vailland que P.S. dit lire. Encore une fois cela nous avancerait-il? Ou encore le ranger parmi les tracts politiques qui nous proposent des "vérités" encore ignorées: les textes de Gaston Miron, de Paul-Marie Lapointe, les films de Gilles Groulx. Cette dernière idée me plaît, me paraît la plus juste: P.S. ou le lanceur de tracts. Une écriture de propagande donc, de propagande révolutionnaire.

Dans notre histoire intellectuelle il faut souligner l'activité de P.S.: il est un signaleur: quels films voir (ses chroniques de cinéma ont été publiées par les Herbes rouges), quels disques (jazz, folk-rock) écouter, quels textes lire, il est un signaleur passionné, là est sa force mais aussi sa faiblesse. Sa force parce qu'il charge les objets culturels d'une vie, la sienne, sa faiblesse parce que dans la perspective d'une stratégie révolutionnaire, il faudrait justifier nos choix autrement que par des pulsions individuelles.

Les textes de P.S. nous posent sans cesse cette question: quels sont les rapports entre nos plaisirs intellectuels et le travail d'éducation qui est le nôtre. Qu'est-ce que sont nos travaux intellectuels? Qu'est-ce que sont les gens, la majorité des gens? Ne serait-il pas temps que des équipes de travail tentent de rassembler ce qu'il y a de plus révolutionnaire dans notre culture québécoise pour que ces oeuvres donnent le goût à tout un peuple de la révolution permanente. Nos plaisirs d'intellectuel sont-ils autre chose que ce mouvement qui met en branle notre pensée? Apprendre le mouvement à tout un peuple — mais pour cela il faut apprendre le peuple du peuple —, lui donner l'envie de changer, de (se) grouiller. En somme ce qui est à penser ce sont les rapports entre l'individu (l'intellectuel, le spécialiste) et le peuple (l'illettré). P.S. ne nous aide pas encore assez à oublier notre individualité en faveur de stratégies collectives; nous ne sommes pas convaincu que l'accent qu'il met sur la vie quotidienne — à la suite d'Henri Lefebvre — soit réellement révolutionnaire: d'une certaine façon, il faut bien le dire, les amours de P.S. nous sont peut-être moins utiles que ses haines — dans quelle mesure la tendresse ne masque-t-elle pas le vrai?

Il va falloir apprendre, et cela d'une façon nette, à articuler notre texte culturel (livres, films, disques, toiles, journaux, télévision, etc.) sur notre texte social (politique, économique). Sans cette articulation nous ne faison rien pour supprimer les classes dans notre société.

On aura compris que cette critique du texte de P.S. est le début d'une auto-critique. Une question reste, celle de la tendresse.

Ph. Haeck

LA RÉVOLUTION DOIT S'ARRETER A LA PERFECTION DU BONHEUR — SAINT-JUST

Patrick, je l'aime, je dis je suis dans un égoût je prends la pourriture la moins complète, qu'il est mon frère pour la vie, le frère de ma vie, mon ange celui qui en vous fait naître ce qui est de vous, que je suis énormément fière de mon frère, mais regardez-vous le lire! Je suis très influencée par lui, c'est un choix comme s'impose un choix semblable quand votre travail est de rendre possible vivre avec les autres, même mon langage pratique est largement adopté du sien: dialectique, camarade, vie quotidienne, fête parce que si la vie est un détail vivre n'en est pas un. J'aime ses amis, je me méfie de ses amies, ici pauline julien aujourd'hui C.K.A.C. a 50 ans c'est étonnant parce qu'à l'écouter on dirait la plus jeune et la plus dynamique station radiophonique au monde faut continuer, que dans mes moments d'extrême solitude je mettrais plus agréablement au poteau qu'au lit, je me méfie de ses ennemis de ses ennemies (qui jamais ne s'avouent comme tels) ils gagnent rarement moins de $10,000 par année. Je suis à son égard partiale, subjective, comment prétendre autrement nous sommes en miettes, c'est de lui que je tiens d'ailleurs que la neutralité n'existe pas, qu'il faut tout dire, se dire, que le silence est se faire tuer ou tuer. Il a presque toujours raison, j'ai vérifié. Près de la raison peut-être à cause des nains, je me suis vérifié : loin ou près il est là.

Ses héros; ses lectures où en sont-elles de ne pas lui dire que Nègres Blancs d'Amérique fut remis en circulation parce que mal écrit non révolutionnaire, en 73 malgré tout puisqu'elles lui font comprendre que Roger Des Roches Lucien Francoeur sont alliés; ses écritures parlant de lui pour pouvoir parler de l'autre et non parlant de l'autre pour pouvoir parler de lui, poursuivies par plusieurs lapins à la fois, jouisseuses, pornographiques, faisant chier les formulaires capitalistes ou marxistes, incapables, les deux, de comprendre qu'une écriture non individualisée est une mystification, qu'un bien être pour tous est la somme d'un bien être pour chacun, qu'un individu disant un jour le jour le sien en vérifie la base, dit une pratique une théorie, sans lesquelles un "pour tous" ne peut être que bureaucratique; un tel cheminement en 73 rend malade, ainsi ses dérives ne laisseront pas les directeurs d'Hobo Québec dériver comme ils l'entendent, elles demanderont que l'on me cite en page couverture; ses camarades ignares incohérents paresseux avec qui il perd le temps qu'il devrait consacrer à l'écriture qu'attendent de lui les camarades qu'il ne connaît pas mais qu'il ne pourrait rejoindre comme il le fait s'il ne rejoignait les premiers; son ironie qui me semble s'arrêter à la Chine; ses critiques; ses tavernes conduisant à une marginalité créditiste ceux et celles devant y être n'y étant pas; aimant le jeu aimant vivre; n'ayant aucune endurance devenant alcoolique; ses rigueurs; son 4 ans d'âge mental quand il est saoûl; sa gentillesse, sa rudesse; ses amertumes dues à ses illusions; ses naïvetés "une fois pour toutes"; son mourir de rire; son associacion española du moins intolérable; son soccer son vélo don du corps;ses citations don du coeur; Marthe, Lucille et la Louve, Milicska et Dianne, Yvonne, avec elles d'une lourdeur de bison, d'une tendresse de lave, elles le quitteront, elles auront raison, elles auront raison d'avoir tort; ses signes comme les tatouages d'une classe; ses noms comme les surnoms d'une classe; ses récits d'indien revenant de la chasse; sont autant de repères du SENTIR SAVOIR et VIVRE sa vie menant à une CONSCIENCE, celle de l'intellectuel petit-bourgeois fatalement, mais qui ne sera jamais du côté du plus fort, qui mourra d'épuisement comme seuls meurent ceux de la classe dominée. Pour moi, sans cette conscience ou du moins, sans la conscience de cette conscience, il n'y a rien.

parce que Patricia sa frangine nolin, philosofesse moraliste
si bien que françois hébert le renard peu à peu

13 septembre 1973







ANNEXE AU BISON EN FORME DE CORNES OU VIRAGE EN U SUR UNE PISTE CRITIQUE

Enfin, qu'est-ce qu'un bison aurait à ravir au texte, à la taverne, au cinéma si ce n'était que sur l'écran on projette des fragments sur lesquels Bison Straram insiste et, pour ce faire, à coups de cornes dans le décor bourgeois ou néo-bourgeois, à coups de désir dans l'effort de lucidité des oeuvres "magistrales"

Mais le Bison a ses manies, ses tics et ses écrits.

Donc le Bison écrit et je le lis et nous nous connaissons comme une amorce d'après lecture. Une complicité par le texte. Une complicité qui se joue dans la lecture et l'écriture, trame analytique des écrits de Straram, critique radicale des liens et des ficelles qui rassemblent les images en une oeuvre toujours foncièrement politique (rien n'est innocent en ce sens (et bonyeu pourtant)) que tu démasques ou dont tu indiques la valeur révolutionnaire. Jeu/pratique/animation. Straram, t'es une épingle sur les fauteuils de l'Elysée, du St-Denis, du Dauphin, de pas mal toutes les salles de cinéma à Montréal et je te gage, ailleurs. Patrick, t'es comme toujours en avance d'une discussion, ou de quelques bières (ça ne fait pas la *différance* mais ça la flatte comme un beau chat long ou rond) avec tes amis, tes fournisseurs d'images, tes prologues, tes préfaces, tes dédicaces. Et tes citations sont longues, longues... et bien sûr, tout ça multiplie les incidences et les coïncidences de lecture.

Mais le Bison a ses manies, ses tics et ses écrits.

Aussi le Bison fait-il preuve de ce qu'il avance, fait-il force d'anathèmes et de louanges, fait-il peur à qui tout au cours de son discours? Quant à moi, j'aime la rigueur et la discipline de Straram, parce que je prends le large. Patrick aussi faut croire sinon il n'aurait jamais vu avec autant d'amitié et de chaleur les fous délirants et les folles certaines assis à la casanous autour de Marx et de Brecht.

Et prendre le large, c'est prendre seulement le large, seulement l'espace.

une image :

vol d'oiseau toutes ailes déployées sur un fond de ciel lumineux. Bientôt tous vinrent se figer bec droit dans la cible. Il s'en est fallu de peu que je me retrouve au pub dans mes lainages à jouer à tire et vise juste un peu dare dare.

au large

c'est que je me dis que ce qui était possible il y a cinquante ans ne l'est plus aujourd'hui et que ce qui est possible aujourd'hui me donne envie de l'impossible.

au large

comme quoi rendre à Straram ce qui est à Straram c'est se faire décoller.

Dialectique électronique... quand le Bison sort ses antennes marxistes, dialectique marxiste contre les antennes électroniques. Qu'est-ce en somme que de masquer la réalité à qui? Question pertinente mais tardive, subordonnée presque déjà à la [illegible] qui est (presque) [illegible] de savoir (sous forme de jeu angoissant) de rire et de peur, distinguer pour survivre le réel du figé. Différencier le mannequin de l'homme, l'image de la femme, l'imposteur de l'impuissant, le coup théâtral (C.I.A., F.B.I.) du coup insurrectionnel, l'oeil de verre de l'oeil vert, la chair de poule de la chair de poule.

Straram écrit. Straram est un homme de discours.

Métalangage. Eviter d'y sauter pieds et poings liés. Prendre le large dans un jeu de fascination et de réverbération, le large dans le texte, prendre "l'illisible", un acquis de conscience et de plaisir. PRENDRE L'ILLISIBLE COMME UN GRAIN DE SEL.

> "Le sel est à la fois conservateur des aliments et destructeur par corrosion. Aussi son symbole s'applique-t-il à *la loi des transmutations physiques comme à la loi des transmutations morales et spirituelles* (...). La consommation en commun du sel a parfois la valeur d'une communion, *d'un lien de fraternité*. On partage le sel comme le pain. (...) Le *sel* est la résultante et *l'équilibre des propriétés de ses composantes.*»
> Dictionnaire des symboles

comme une lettre CAPitale d'amour, une recherche déviante, pas rentable pour deux cents, dont la seule efficacité est de rendre à chacun ce qui lui appartient, en clair et en noir, enfer et paradisiaque.

Nicole Brossard

à propos de Patrick Straram

J'espère qu'il n'est pas trop tard...
Je ne trouve votre lettre qu'à mon retour à Paris après... "une longue absence". Patrick, j'y pensais, à Helsinki, à Damas, lors de mon passage à Paris; il me disait avoir supporté cette ville parce qu'il y avait encore vu des "tractions avant" (vieilles citroën héroïques), et de voir rouler des "tractions avant" à Helsinki et Damas me faisait croire que Patrick aimerait aussi ces villes...

Le Bison ravi m'attaqua une nuit, entre deux rouges, à la Casa d'Espana. C'était à propos de mon film. J'avais certainement moins "bu" que lui mais peut-être était-il tout autant lucide que moi.

Je ne le connaissais qu'à peine — on me parla de lui —; j'espérais qu'il verrait le film avec les yeux, avec le coeur.

Après la projection, il était là — droit —. Brusquement, il m'apparut qu'on allait se revoir. Nous aurions à causer et... je ne me trompais pas.

Chez Patrick, il y a le vent — un grand vent — qui balaie sa charpente, carcasse de barraque abandonnée, maisons délaissées de Gaspésie ou du bord de la Rivière Croche, et qui, tempête ou soleil, sont toujours debout, —— maisons habitées par un souffle.

Patrick a le regard d'un "clair-voyant". C'est rare, très rare.

Paris, le 25 septembre 1973,

[illegible]

Beyrouth/Liban,
3 sept. 73
Festival de la francophonie

La consécration est un piège tendu à la vanité. Il faut souhaiter que P.S. s'en méfie autant que du célèbre miroir aux alouettes, porteur de chimères.

On lira donc, entre ces lignes, un témoignage de mon estime pour P.S. en même temps qu'un aveu d'impuissance à en dire quoique ce soit. J'aimerais bien, disons, étudier "le rôle de la virgule chez le bison ravi" mais n'étant ni critique ni linguiste, je me contenterai de transmettre, directement de Beyrouth (oui) mes plus amicales salutations au seul critique de cinéma québécois.

Jacques Leduc.



PERSONNAGE / ECRIVAIN / CAMARADE

Straram est sans doute le personnage le plus connu dans le milieu littéraire de Montréal: ivrogne qui fait des scandales dans les lieux publics; cinéaste raté qui a commis *La terre à boire,* au grand plaisir et à la grande rigolade des critiques de cinéma, tous ennemis, qui l'ont descendu avec une hargne peu commune, même s'il n'en était pas le réalisateur; critique de cinéma, de jazz, de pop music et de livres, reconnu pour son intransigeance et son illisibilité; écrivain narcissique et exhibitionniste qui ne fait que se raconter et dire ses camarades dans ses livres; paranoïaque qui croit que tout le monde lui en veut et le déteste (*petit Robert,* paranoïa: délire chronique systématisé avec conversation de la clarté et de l'ordre dans la pensée); père indigne qui a délaissé ses enfants; drop-out, avant la lettre, qui survit à l'aide de collectes effectuées dans son entourage et grâce au soutien qu'ont apporté les femmes qui l'ont aimé; et cetera, et cetera, et cetera. On croit si bien le connaître qu'on ne se prend même plus la peine de le lire. Straram est connu comme un personnage: il est connu sous le mode de la méconnaissance. Il est plus facile de se fier à la légende et aux on-dit que de le lire: lire, on le sait, est difficile et requiert temps, disponibilité, efforts et ouverture d'esprit. Ce mythe straramiem où des vérités se trouvent déformées, amplifiées et coupées de ce qu'est réellement Straram, cette image simplificatrice et illusoire qu'on a construite de Straram exige, pour se perpétuer, qu'on ne lise pas Straram et qu'on ne le connaisse pas directement, sans intermédiaires. Les critiques des media bourgeois y voient, qui ne parlent de Straram — lorsqu'ils le font — que pour le ridiculiser. On les comprend d'ailleurs: Straram n'a jamais pu supporter la bêtise — surtout celle de nos critiques officiels — et ne s'est jamais retenu pour le dire, les nommer et les citer. Quelle tactique plus simple et plus efficace de crier haro sur Straram pour détourner l'attention des critiques sévères et fondées qu'il leur fait? Ils n'en ont pas trouvé d'autres, à part celle de lui couper systématiquement tous les moyens de gagner sa vie décemment, dans son métier.

Pourtant Straram, bien avant *Champ Libre,* fut le premier critique de cinéma au Québec à parler de films en connaissance de cause, en sachant ce medium et avec une conscience politique peu commune. Qui se souvient de l'Elysée — qui n'avait rien de commun avec celui actuel — où, pour la première fois au Québec, on pouvait voir les films des grands réalisateurs, à une époque où ceux-ci étaient à peu près totalement inconnus ici et où tous nos cinémas n'affichaient que des films américains ou des films français de sixième ordre? L'Elysée d'alors, sous la direction d'Ostiguy et de Straram, fut le lieu, avec l'ONF, où naquit au Québec la conscience cinématographique: la production cinématographique et les centres d'art et d'essai actuels leur en sont redevables. Pourtant Straram est, avec Gilles Archambault, l'un des rares critiques qui peuvent parler de jazz avec intelligence et sensibilité politique. Pourtant, ses critiques de pop music, de livres et du théâtre détonnent toujours par leur intuition et leur justesse sur la grisaille à laquelle nous soumettent les critiques officiels. Pourtant, *Irish coffees au no name bar e vin rouge valley of the moon,* son dernier livre, qui n'est pas plus lu que les autres, est un des plus beaux qui ait été écrit au Québec dans les derniers dix ans. Personne d'autre que lui n'a su conjuguer avec autant de flair et de compréhension l'américanité dans laquelle nous vivons à la culture française d'où nous provenons. Personne d'autre que lui n'a su sentir et dire avec autant de poésie les contradictions du je et de la société qui nous conduiront inéluctablement vers la révolution. Straram est le plus grand critique d'art au Québec et, avec *Irish coffees au no name bar e vin rouge valley of the moon,* il devient, comme Miron et Chamberland, l'un de nos plus grands écrivains.

Après mes parents — petit hommage à Freud — Straram fut l'homme qui m'a le plus influencé. Mais j'ai choisi son influence, même si je juge que la première fut, involontairement, aussi bénéfique que la seconde. Major m'a introduit au marxisme par l'intermédiaire d'Henri Lefebvre: c'est Straram qui avait fait connaître Lefebvre à Major. Puis, peu à peu, j'ai appris à fréquenter Straram: il m'a fait sentir, comprendre et aimer le cinéma, le jazz et le pop music, ce qui n'est pas peu dire. Il m'a fait saisir l'importance du lien qui lie vie individuelle et vie sociale. Il m'a fait découvrir l'importance de la fête et du jeu. Straram, malgré sa faconde et son bagout, ne se révèle pas facilement: seule une longue fréquentation peut permettre de comprendre son extrême générosité et sa totale disponibilité -

Jean-Marc P.

le 11 août 73

Messieurs,

Vous m'avez demandé comme à d'autres un texte sur Patrick Straram, envers qui j'ai toujours eu une sorte d'attachement. Je n'ai eu votre lettre qu'hier, parce que vous l'aviez envoyée à mon ancienne adresse, où elle aurait bien pu être jetée.

Je n'ai eu que des rapports très sporadiques avec Straram; la première phrase ou la deuxième de mon petit article l'explique peut-être. Quoiqu'il en soit, c'étaient des rapports d'amitié. Je n'ai donc pas balancé quand j'ai lu votre lettre: immédiatement j'ai eu le goût de faire quelque chose.

Mais c'est peu, je m'en aperçois après coup. C'est un peu difficile de parler d'un vivant, on ne veut tout de même pas tomber dans le panégyrique. Je voudrais d'ailleurs seulement exprimer ma sympathie, ma sincère sympathie; les raisons de celle-ci sont nécessairement sous-entendues. Comme elle est toute spontanée, il aurait fallu que je brode. Je préfère pas. J'aime mieux laisser tout simplement ce témoignage d'amitié comme il est. Avec l'angle particulier sous lequel je vois Straram dans ce texte.

STRARAM ET SON SPECTACLE

Je suis bien forcé d'interpréter Patrick Straram; son style de vie est à l'opposé du mien, aussi bien que son style tout court, de pensée et d'écriture. Aucun moyen de se rejoindre. Je l'ai pourtant compris tout de suite, j'ai sympathisé instantanément. Je crois que c'est parce que je voyais au travers. Pour moi, son théâtre, qui d'ailleurs m'amuse fort, n'a jamais compté. S'il avait été seulement l'homme de son théâtre, je l'aurais volontiers méprisé. Cela m'arrive envers d'autres qui sont sur les mêmes planches. Voir au travers, c'est ordinairement découvrir le peu qu'il y a dans un homme. Mais avec Patrick, c'était juste le contraire.

Je l'ai connu, durant trois jours inoubliables, en 1961, au congrès de fondation du NPD, dans un groupe où il jouait sa partie. Facétieux, déclamatoire, spirituel, brillant, peu convaincant, je l'ai vu tout de suite ainsi ET autrement. Le groupe était ensemble depuis un bon moment lorsque Patrick, qui avait pontifié assez admirablement pendant pas loin d'une heure, fut interrompu par une jeune femme, excédée par ce qu'elle croyait être sa suffisance. Elle lui lança un trait ou deux, assez cruels. Je ressentis pour lui l'injure. Cette femme se trompait. Alors j'ai glissé seulement ceci: "C'est sa manière à lui de pratiquer l'humilité." Patrick dit: " Il y a encore des psychologues au Québec! . . .", preuve qu'il s'était reconnu.

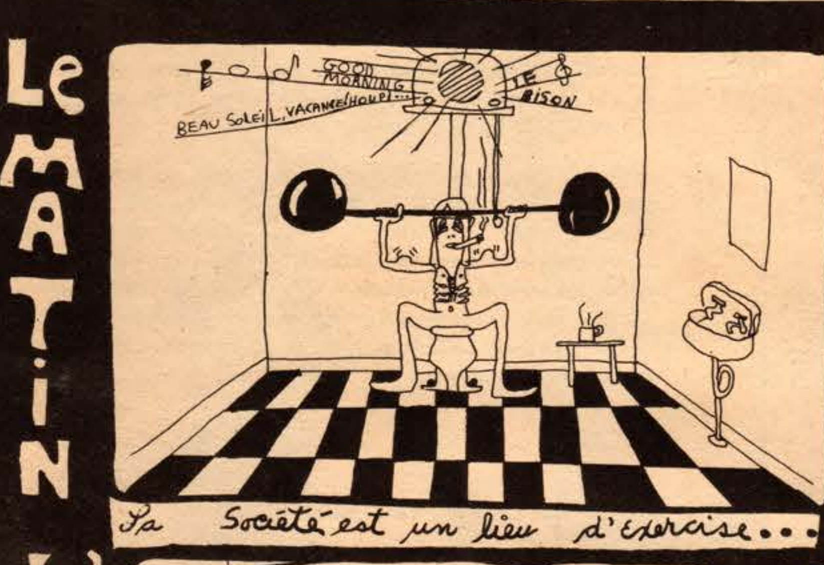
Cela montre la façon dont je l'ai toujours considéré: dépouillé des prestiges de sa faconde, ce qui n'enlève rien d'ailleurs à son spectacle, par lui-même étonnant. C'est ce qu'il pourrait traduire autrement qui m'intéresse en lui. Je suis sûr des raisons de ma sympathie.

Straram est un langage, comme Molière, comme n'importe quel grand vivant. Quand Straram est facétieux, il est grave. Quand il se gave, il donne. Quand il s'avantage, il se juge. Cet acteur est un homme. J'aime mieux cela que le contraire.

Pierre Vadeboncoeur

LES LACRONIQUES INDESCENCES.

LE MATIN, L'APRÈS-MIDI



La Société est un lieu d'exercise...



qui donne la SoiF.



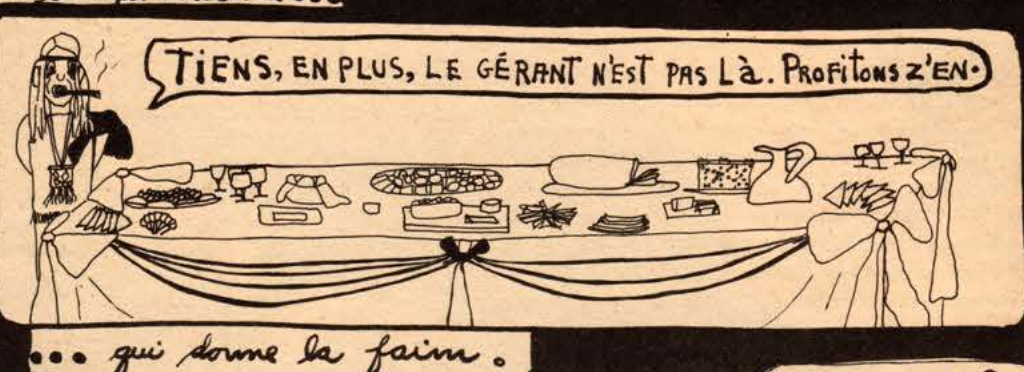
La Société est un lieu de solitude...

Vous avez un film en tête?

ATTENTION critique dangeureux en visionnement.

J'AI BIEN HÂTE À MA FÊTE.

QUELQUES HEURES AVANT CHAQUE LANCEMENT, IL EST BON D'ALLER CONSTATER, QUE LE JUS EN QUESTION N'EST PAS ENCORE SUR LA TABLE.
LE BIEN-ÊTRE C'EST L'INITIATIVE DANS LE BESOIN.



... qui donne la faim.

DÉSOLEZ, NOUS N'AVONS PLUS D'ENCRE.

à Vaudreuil on n'a pas tout ce qu'el'on veut.





LE SOIR
CASA
La société est un lieu...
FOLK-SINGER DE LA PSYCHIATRIE.
ON NE PAIE PLUS SES C.. DETTES
CHALEUREUX
CALVAIRE! QUE TU ME TARATATAM TARATATAM
STOIQUE
de reconnaissance parfois...
TIENS JE N'AI PAS LU!
Ville de MONTRÉAL
RAVI.
PUISQU'ÉCRIRE
N'EST PLUS QUE LE
FLUX VULGAIRE DE
L'INTELLECT DEVE-
NONS CARRÉMENT LECTEUR.
LE BISON REPU ...
DRING! DRING!
RÉCALCITRANT.
MONSIEUR PATRICK
VOTRE CHRONIQUE EST TRÈS EN RETARD.
LA NUIT EST SOUVENT LE PIRE ENNEMIE DE L'HOMME.
À QUELQUES PAS DU CLAVIER DE LA MACHINE À ÉCRIRE SE CACHE...
PATRICK NE T'EN VA PAS. RESTES!
T'AS FINI C'TE BARDA LÀ À LA...
STOP. LE SCANDALE. STOP. LE SCANDALISANT SCANDALE DU JOUR. STOP.
EN TANT QUE PETIT CENDRIER J'EN AURAIS BIEN LONG À RACONTER.
FIN
DESSINS: MARTHE
TEXTES: JOHNNY
Moralité: L'amour entre Bison et Louve peut à jamais se faire jour.

Pour un admirateur é-perdu (mais é-ploré cf. le Texte...) de *De la contradiction* de Mao-TSE (sic)-Toung (le Livre d'la poche collection *La Fleur pâlit)* le moteur contradictoire/jugulaire de la prose hobo-québécoise du Bison Ravi saute au pé...roné un beau dimanche d'Achillie (j'aime Achille, je le déguste, je l'adore/ule).

Modèle typiquement laurentien (ses attaches, l'art du suspense, datent de Colomb), modèle qui allie le rose, herbicide, au vert (sans nécessaire interchangeabilité), le modèle contradictoire de la contradiction bisonienne s'articule/ se conjugue: je/Marx-tu/ Delly, je/Delly-tu/Marx, etc.

Je/Delly, c'est le consommateur averti (modèle typiquement bourgeois chez les bisons) qui tire (euphémisme) à soi, au je, les ficelles ombilicales de l'essence/du jus cinématographique. Le jus, le p'tit jus des p'tites vues, c'est qui, c'est quoi? JEAN-PIERRE CASSEL, quel homo quebecensis le croirait, J.-P. C., l'odieux pitou des merdes cinéphalliques francissimes-imes-imes, essentialisé (c'est sûrement une injure au vrai Marx) par le super-ego castrateur du Bison surravi. Le Rien totalisé, c'est quasi théologique, par le je bisonien (je connais, tu connais, il connaît, nous nous connaissons... vieille "technique" française). Voir *Hobo-Québec*, no 4, p. 14: "Jean-Pierre Cassel convaincant, pétillant avec finesse et justesse (sic) et, soudain dans ce dernier quart d'heure, très convaincant, l'émotion due à compréhension/présence, vraie et pénétrante, plus encore *signe*... (resic)" Suit le tournevis à la Delly: "Nous étions arrivés ensemble à Saint-Germain-des-Prés en 49-50." Mon oeil (signé: Zazie polie).

Je/Delly, c'est aussi *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, p'tit jus de Claude Weisz, curieusement essentialisé (" dans une unité de ton et de lieu d'une homogénéité admirablement soutenue", "l'admirable du film", etc.) via la même "technique" essentiellement (!) européenne ("Aussitôt à la Casa d'Italia (...) où je reçus un autre soir bien trop ivre Weisz et sa splendide compagne subjugante...").

Delly/je délire dans l'extraordinaire ("l'extraordinaire Germaine Montéro","l'un des rares curés satisfaisants du cinéma, celui qu'incarne extraordinairement Lucien Raimbourg", " Le *Tango* est un extraordinaire acte d'accusation"), le chef-d'oeuvre (" le *Tango* ce chef-d'oeuvre délirant/lucide") ou le bouleversant ("L'homme Brando, cumulant une authenticité bouleversante...") Mon oeil, ton oeil, son oeil (Zazie se sent impatiente d'être polie).

Il y a de plus le je ravi (!) qui triture ses moindres spermatozoïdes, dé-bris/tails, pour les jeter aliénamment aux scor/mor/ lampions (pauvres lecteurs) de la québécitude. Lappez goulûment, hobo-québéciens: "Le lit est trempé d'une sueur qui me gèle. La Louve ironique dort, tranquille, belle, toucher son corps m'apaise. Cette seconde fois je m'oblige à allumer un cigare, je bois un peu de bière, je vais m'essuyer dans la salle de bain, je marche un peu dans l'appartement, cigare, bière. Je me recouche..." *Hobo-Québec,* no 1, p. 14. Zazie s'en fout et trépigne dangereusement.

Notion, le temps frémit, dellyenne, rebond crispé de froufrousouates que l'Atlantique ni Marx, oserait-on assimiler l'un à l'autre, ne sauraient gommer.

Je/Marx (qui ne saurait être Marx) s'égare dans le sous-marxianisme (sic) de l'inadéquation. Dénoncer les moindres traces de l'impérialisme américain ou autre: bien (n'y a-t-il pas sous la plume bisonienne les effluves d'un vague impérialisme intellectuel?) Mais le voir dénoncé dans le *Dernier Tango*: contre-plaqué marxiste (d'autant plus arboritisé que c'est le Je le plus réactionnaire qui semble moduler le *Tango)*.

C'est avec le même brio de vidarchangeur ayant lu Sollers que Je-sous-Marx voit dans le *Tango* une insistance "sur l'architecture moderne aberrante qui défigure la ville et la France"
Mon pénis (signé: Zazie en transes)

Et voici la quintessence de la sous-marxisation chez les bisons convertis: "Moment-signe d'un délire/merveilleux juste et partie d'une ré-invention de la vie dans un sens marxiste total: soirée chez Jean-Marc Piotte Pio le fou, la Louve et moi. Au plus haut de l'échelle, après herbe mexicaine exceptionnelle: dit de sa note par la Louve, et je souligne à Pio qu'elle recommande de lire Lacan, n'importe *qu'elle* page." Mon doux (Zazie) Jésus Seigneur!

J'E(a)N (ai marre) LEDUC
Les colonisateurs culturels, DEWORS!
Hobo Québec, aux Hobo Québécois!
Mais *Hobo Québec* c'est bon!

Conseils de tous les arts, cessez de farfouiller sous les jupes de *Liberté*, c'est de la nécrophilie caractérisée.
Intéressez-vous donc à ce qui VIT, à *Hobo Québec* par exemple.

JEAN LEDUC

SUR PATRICK STRARAM

Je ne suis pas masochiste. Patrick Straram l'est-il? Cela se peut. Quand la revue me demandait un témoignage sur Patrick Straram, d'abord j'ai songé: jeter la demande au fond de mon panier. Et puis j'ai réfléchi. Cela m'arrive quoi qu'en pensent mes adversaires. Et parlant "adversaires" me voici dans mon propos. Patrick devenu un adversaire. Et sans que je sache exactement pourquoi. J'ai connu Straram vers 1959 je crois. On le voyait un peu au local des grévistes de Radio-Canada rue Stanley au "Moose's Hall". Et puis, la grêve terminée, on le revit à la taverne le "Pub Royal" rue Guy. C'était tout à fait le genre de Français-de-Paris. Il en est venu quelques uns de sa sorte. Et même le poète Pichette. Il s'agit de gaillards forts en gueule, intellectuels dans le noble sens du mot, en ruptures. Rupture de divers bancs. Famille, milieu. Un exil joyeusement consenti la plupart du temps. Straram avait tout du bohème apatride, rôle tant admiré par toutes les jeunesses de tous les temps. "A beau mentir qui vient de loin" dit l'adage. Straram lui ne mentait pas. Et je dois dire qu'en vérité il s'avait s'adapter à nos luttes et combats du temps des débuts de ladite "révolution tranquille". Il savait s'intégrer. Et il avait de la faconde ce qui épatera toujours le Canadien-français-catholique élevé à se taire et à jouer du mutisme. Straram fit de beaux midis de la "Royal Tavern" et de belles soirées. Il était fou du cinéma. Il avait des idoles. Il est fanatique pour ses élus. Aveuglé. C'est son genre. On n'y peut rien. Ses "élus" sont beaux, gentils, intelligents, et ne se trompent jamais. On n'y peut rien. Il hantait les "Festivals du Film de Montréal", il discutait avec passion et on sait que j'aime les fervents. Je ne sais plus combien de fois je l'ai défendu. Quand Straram fit le dialogue et joua le film de Bernier "La terre à boire", ce fut une vraie cabale. Le film fut démoli systématiquement. Il n'était pas bon mais pas si "navet" que ses adversaires à lui le disaient.

Peu à peu la bande de la "Royal" se dispersait. Certains devenaient des "patrons" à l'ONF ou à Radio-Canada. Les bandes, c'est fait pour se disperser, se reformer autrement. Je crois que Patrick en eut comme de la peine. Il commença à parler de traître, de vendus aux systèmes, de renégats. Mais la bohème a une fin pour la plupart des gens. Il y a la famille à élever. Des responsabilités à assumer. Certains, c'est affaire privée avec leur conscience, en font fi. Straram devint aigre. Parfois fielleux. Ses amis, dont Gérald Godin, devenaient prudents à son égard. Quand il pondait un article, ici et là dans des publications le plus souvent éphémères, il ne manquait pas de m'accrocher. Nos ennemis communs — on en a beaucoup, il devrait bien le savoir — s'en réjouissaient chaque fois. C'était la vieille lutte entre le radical et le réformiste. Je n'y peux rien, je n'ai rien d'un radical et tout du patient réformiste. C'est comme ça. Il est évident que le réformiste est mieux accepté, toléré dans nos sociétés, mes chances et mes succès témoignent, je suppose, en faveur de cette thèse-là. Des jalousies naissent alors. Les éternels "bohémiens" se sentent trahis? Il reste que Patrick en arriva à me guetter un peu maladivement dans mes écrits. De mon côté, j'ai pu observer sa ponte épisodique. Hélas Straram, avant de partir en "stage libre" en Californie comme après son retour, répétait toujours le même soliloque. La même rengaine. Je me dis qu'il n'évoluait plus. J'ai le droit de porter ce dur verdict sur l'ancien brillant compagnon de la "Royal" et sur le non moins brillant critique de cinéma, qu'il fut un temps. Je le défendais à l'Ecole des Arts appliqués, dans des collèges où j'étais invité. Je le défendis auprès de Bernard Turcot qui venait de le congédier au Magazine "Sept-Jours". Je le recommendai pour "Point-de-Mire" et à "Québec-Presse". Aujourd'hui, je ne puis plus le faire. Je vois trop qu'il a perdu sa lucidité certes subjective mais impartiale d'autrefois. Je suppose que vous vouliez un témoignage franc. Vous l'avez. Je suppose que plusieurs feront des éloges dithyrambiques sur Patrick, ainsi il y aura un peu plus d'équilibre sur le portrait Straram en publiant mon texte. Je voudrais, pour terminer, dire que je ne désespère pas de son cas. Il se peut bien que l'ancien Straram puisse renaître de ses cendres d'amertume. J'applaudirais volontiers, tout en sachant bien que le "bison ravi" s'en fout royalement.

Claude Jasmin, le 20 août 73

En un texte décousu, 1138 mots sur Patrick Straram, ce qui est fort peu.

Sans aucun doute, tout au long de ce numéro, y aura-t-il des répétitions, où la moindre phrase comme "le plus grand critique de cinéma au Québec, tant sincère et réfléchie qu'elle puisse être deviendra un cliché après deux ou trois articles (si, évidemment, tous sont unanimes)[1]. Un risque syntaxique, tout au plus. Mais l'écriture de Straram est elle-même vaste répétition, un leitmotiv délirant, qui s'accomode de formules et d'échos, de transparences, d'ingéniosités; les récurrences qui tissent le corps du texte et projettent son contenu comme des cris ou des coups de poing sur la gueule.

Straram vit par son langage et celui-ci est un conglomérat d'empreintes; politiques ou non (par alternances, par équilibre): Godard / Hitchcock, Jefferson Airplane (de temps à autre) / The Rolling Stones, Bretch / Nicole Brossard[2]... S'il déroute (si son langage déroute, si son écriture gêne) c'est par la complexité inhérente *d'assumer* à *dire*, inhérente à dire un univers perçu (donc encore non expliqué) par les différentes *voix* de la quotidienneté multiple, de toutes parts (ainsi, parce qu'un film n'est pas qu'un film, et lu comme tel, mais aussi, la veille, la situation politique qu'on a vainement tenté de décrypter à partir de La Presse ou du Devoir — déjà, d'ailleurs, d'autres faits de cette situation, du *climat* — et, encore, Janis et les Stones quelques minutes auparavant, sinon une amitié et le vin âcre de Pedro: simultanéité qui fait que la vision n'arrive pas sur un terrain plat: je ne prétends pas ainsi expliquer clairement, je n'ai jamais été tout à fait ni cohérent ni conséquent, *cf*... enfin, passons...). Et, où je soupçonne Lacan de jouer une partie de cache-cache stylistique suspect, Straram ne fait qu'essayer de rendre compte le plus explicitement possible d'une position toujours en mouvement à l'intérieur de réseaux très mobiles aussi.

"Le plus grand critique de cinéma au Québec" donc, parce qu'il l'aime mais aussi parce qu'il sait voir au travers, plus loin que l'écran sur lequel les autres se jettent, dans lequel ils plongent. *Dans* et non *derrière:* il ne leur vient pas à l'idée de questionner quoi que ce soit, des supports (idéologique et l'autre), ni l'image (qu'ils iront jusqu'à limiter à sa plasticité (bonbon) sans conditions, à l'éclairage et la couleur — combien d'entre eux, au fond, ne doivent apprécier, étant *de leur époque,* moving with their times, que la couleur au détriment du noir et blanc plus d'une fois viscéral?), ni les positions précaires du réalisateur et du spectateur (auteur/lecteur). Ils plongent dans le film/historiette sans lire une seconde le film/*histoire* (ce qui les garde évidemment de rejeter *Les Colombes* et *Kamouraska* que je n'irai jamais voir). Parce qu'il a su écrire des critiques "populaires" — dirigées vers une classe sociale dont le seul écran est le petit — énormément intelligentes qui me servent encore malgré l'année où elles s'arrêtent, mais tellement *actuelles* dans leur contenu, les problèmes qu'elles soulèvent[3]. (*"Se lit comme un roman," me dit M — et il n'a pas tout à fait tort:* avec un plaisir certain; et ici Barthes se laisserait facilement citer, mais le Bison s'en chargera sûrement ailleurs.)

Je ne dirais pas que Straram a irrémédiablement changé ma vision du cinéma (au cours d'une conversation nous trouverions sûrement plusieurs points de mésentente— ainsi le Bison déteste Alain Robbe-Grillet que j'adore; mais lui est profondément politique alors que je demeure formaliste tout au long de ma démarche), mais il m'aide à comprendre un peu mieux: ne serais-ce que pour cela, pour son continuel travail d'animation, il reste important, capital.

J'essayais mentalement l'expression "dans l'oeil de l'ouragan"— mais celle-ci désigne un endroit, à moins de ne me tromper, de calme relatif — pour décrire sa position dans l'actuel. Mais il faudrait trouver mieux. Jouons librement dans sa mythologie: Au Coeur du Volcan? Pour avoir été toujours présent, poursuivi; car, avec Miron et d'autres individus inconditionnellement attachés à un pays, à sa désaliénation totale, il a dû et devra subir encore des attaques *directes,* comme tous ceux qui mettent la main au feu et ne font pas que le regarder à distance.

(Pour revenir au texte: je doutais, chez Vanier, de l'intégration continuelle de la "culture" américaine (ou anglaise) dans son écriture, comme valeur formelle — si on peut parler de souci formel chez Vanier à cette date — et ceci sans m'apercevoir qu'en même temps je faisais la même chose, à quelques différences près (l'emploi de l'anglais, de toute une terminologie "hippie" (qu'on me pardonne le terme), etc..). Vanier rend compte, est un produit de. Straram rend compte, est un produit de, et *explique,* tente de le faire, une conjoncture brutale, introduit Barthes et Janis, Godard et les Stones et les Grateful Dead et Charles Gagnon et Nicole Brossard en sachant leur donner leur place (ou se trompant de justesse). Straram n'est pas un littéraire, dans le sens qu'il ne suit pas un courant, ou ne travaille pas une forme pour son simple jeu: il raconte; son langage est à la fois simple (sur le ton d'une conversation à l'intérieur d'un poème: *Irish Coffees....)* et compliqué par l'intervention inventive de jeux de mots — dans le sens le plus commun — qui lui donnent un style *unique:* qui ne peut être poursuivi par d'autres sans ressentir aussitôt une gêne quelconque. Même si le personnage et l'oeuvre sont autres, nous n'avons qu'à citer ici l'exemple type de Claude Gauvreau comme recherche sans suite. Mais l'importance de Straram est surtout ailleurs et l'on retiendra surtout celle-là, aussi intéressante que puisse être l'autre.)

Ceci n'est qu'un croquis rapide, une connaissance sensible d'un individu — ou plutôt son produit — avec les manques auxquels je m'attendais. Straram n'attend qu'à se faire lire et écrire.

1. On ne dit que ce que l'on connait vraiment, et pour ceux qui ne le connaissent qu'à distance, les redites de cet ordre sont excusables, si le propos se veut un peu en dehors du simple témoignage.
2. Straram pourra toujours me corriger sur ce choix. De toute façon je joue avec mes propres préférences (sauf pour Bretch que je n'ai pas encore lu mais que je devrais).
3. Réunies en un volume orange chez Les Herbes Rouges en 1971, ONE plus ONE, Cinémarx et Rolling Stones. C'était alors, d'ailleurs, que je rencontrais le Bison à son retour du West Coast, alors que je devais exécuter la couverture de ce livre.

Il m'est bien difficile de définir les liens qui me lient à Patrick Straram: comment nait une amitié? Je ne le sais pas très bien, mais en tout cas, en l'occurence, elle existe. Je ne suis pas écrivain et tout ce dont je peux parler relève d'impressions qui restent aigües dans le souvenir.

Il est évident qu'un même amour du cinéma (du même cinéma, bien sûr!) y fut pour beaucoup.

Notre admiration commune pour Lowry "Au-dessous du Volcan" aussi et les soirées passées à "l'association española" achevèrent de renforcer cette amitié.

Et pourtant nous ne nous sommes vus que peu de temps (qui, on le sait, ne fait rien à l'affaire) et j'ai bien regretté de l'avoir manqué lors de son dernier passage à Paris.

Par Patrick, j'ai connu aussi le vrai visage du Québec, à travers les hommes de "Parti-Pris" et des conversations avec des poètes comme Gaston Miron.

Dernièrement encore, il m'a fait parvenir un ouvrage d'une jeune romancière canadienne intitulé "Un livre" et qui est remarquable.

Comme vous le voyez, si le Québec me reste si proche, c'est bien grâce à Patrick, en grande partie.

Comme je le connais trop peu pour bien parler de son caractère, je ne peux parler que de ce que je lui dois. Et l'en remerciant en l'avance de la fidèle amitié du "Grand Loup du Rendez-vous de Minuit".

Pardonnez-moi la brièveté sans grande originalité de ces quelques lignes, mais l'essentiel était de participer au "Spécial-Straram" (comme on dit ici à la Télévision) sous quelque forme que ce fut: c'est ce que j'ai essayé de faire.

J'ai reçu votre proposition et je tâche d'y répondre. Cela ne m'est pas facile, ça m'a rappelé en tout cas de bons souvenirs mais qui ne me semblent pas, peut-être à tort, pouvoir intéresser d'autres. Ou ce serait trop long et trop difficile pour moi de les raconter — je n'ai pas l'énergie de Patrick — Je n'ai pas l'habitude d'écrire et ce que je connais de lui, son enfance et son adolescence vues par moi-même enfant, il l'a écrit lui-même, de son point de vue à lui bien sûr, mais je l'ai retrouvé à travers ses textes, proche de ce que je ressentais.

Je vous envoie quand même une espèce de rédaction sur mon grand frère. Elle manque d'exemples concrets et contient beaucoup trop de généralités (...) En tout cas, saluez-le bien de ma part.

D. STRARAM

Avril 1973

Je suis la petite soeur de Patrick. Petite déjà, je l'admirais. Il était chez nous l'aîné et le mauvais exemple. Tenue à l'écart, par notre différence d'âge — Patrick, six ans de plus — par l'inquiétude de mes parents à son égard, enfin par le choix de Patrick lui-même qui très tôt a cherché à sortir de notre petit milieu familial bourgeois ayant honte de l'être, j'étais ravie quand je le voyais. Je me souviens de sa chambre au septième, dont il a parlé plus tard dans ses "écritures". Quand j'y avais accès, moi la petite fille très sage et raisonnable, j'avais le sentiment de pénétrer dans un endroit merveilleux. Longtemps j'ai partagé l'opinion de mes parents qui pensaient que Patrick se fourvoyait, et pourtant j'étais très admirative parce qu'une chose était sure, il faisait entièrement ce qu'il voulait, ce qu'il choisissait. Il ne se laissait pas faire, il refusait de se faire couper les cheveux en brosse, de porter une cravate, il exigeait la chemise écossaise. Je l'ai toujours connu n'en faisant qu'à sa tête, sans crainte des dangers, pourtant largement prévenu contre eux par mes parents. Il avait des amis extraordinaires, il me semblait que c'était une grande faveur qu'il nous faisait, à nous le reste de la famille, quand par extraordinaire il les amenaient à la maison. Ses amis étaient vivants, gentils, drôles parfois. Il était indépendant et obligé de l'être contre mes parents que cette liberté paniquait. C'est cette volonté qui me fascinait, pas ce qu'il faisait. On m'avait mise en garde contre, et je voulais bien croire que c'était des bêtises, mais il avait décidé de faire quelque chose et il le faisait malgré l'opposition et les obstacles. C'est ainsi qu'il refusait de poursuivre des études classiques et préférait écouter du jazz, qu'il décidait d'écrire même si ça paraissait impossible de gagner sa vie ainsi, qu'il décidait très jeune d'avoir femme et enfant, de partir au Canada. Et moi la petite soeur qui le voyait peu — il était plus souvent ailleurs qu'à la maison — je n'avais pu le voir du tout pendant des années — jusqu'en 69. Je suis allée cette année-là le rencontrer en Californie. Nous avions des souvenirs de même, mais nous ne nous connaissions pas. J'ai trouvé chez lui le goût pour la vie, la curiosité pour les livres, les films — les gens. Il continuait à réaliser, malgré les difficultés, ses rêves d'enfant. Ma mère disait "il lit trop, la vie c'est pas comme dans les livres", lui, répondait: justement, si, ce qui est important, c'est de prendre au sérieux ce qui est dans les livres, c'est d'écrire. On le traitait de rêveur, il voulait vivre. Il le fait, pleinement, en marginal qui se veut tel. Il écrit, comme il le voulait. Il n'a pas renié ses indignations d'adolescent découvrant l'hypocrisie et l'injustice. Il ne s'est pas résigné. Il n'est pas rentré dans l'ordre. Il sait jouer contre. Ca manquait chez nous le sens du jeu, de la fête. Mon père avait un certain humour, mais sans rire, plutôt glacial, surtout pour des gosses. Ma mère constatait avec regret et impuissance que dans sa famille à elle on savait s'amuser, mais pas dans celle qu'elle avait formée. Patrick a su secouer tout ça et rire et faire la fête au prix d'étranges difficultés.

Daisy Straram

DAISY STRARAM

Tout petit garçon Pat faisait preuve d'une grande indépendance. A 4 ans, il avait un frère imaginaire "Laquedine" nom choisi par lui, avec lequel il faisait de grandes conversations et qui partageait ses jeux. Les billes représentaient des coureurs cyclistes et l'on se passionnait autour d'eux, d'une pichenette on les faisait avancer et sans tricher le gagnant était de temps en temps pour Laquedine, à d'autres pour Pat.

Curieux que ma mère se souvienne de ce premier discours-échange, ouverture à l'Autre, imaginaire avant que d'être matérialiste (selon un rapport dialectique constant entre les deux.)Mais le nom qu'elle donne à mon premier *camarade/critique* est curieusement entièrement faux: j'en parle dans "Blues Clair" c'est Kowass.

A VOUS TOUS

En passant par Paris, Eric a trouvé la lettre d'Hobo Québec, il est reparti dans un coin, moi je suis dans un autre; il me demande d'envoyer un mot, vite, il le faut tout début septembre... c'est dingue... et facile pourtant de parler de Patrick.

Mais je n'ai pas la lettre et ne sais au juste ce qu'il faut... à tout hasard... j'écris, il n'est pas question de laisser un mot de là-bas sans réponse.

J'ai débarqué il y a 8 ans, du côté des Straram, pas de souvenirs d'enfance ni d'adolescence avec Patrick; je l'ai vu en tant que "corps" voici seulement quelques mois. Mais il est présent réellement depuis longtemps parce qu'ici tout le monde parle avec passion de lui, qu'ils le comprennent ou non, ils l'aiment . . . et les anecdotes que l'on raconte expliquent pourquoi il est ainsi maintenant ou, au contraire veulent le montrer différent, suivant que l'interlocuteur comprend ou non.

Pour moi, le personnage a les mêmes "propriétés" agissantes depuis l'enfance.

Surtout, ce n'est pas tant par les souvenirs des proches que je sais, je connais le Patrick de maintenant et d'alors mais lorsqu'un personnage atteint un haut degré de vérité, honnêteté, authenticité, il suffit de lui les lignes relatant sa vie, ses idées, ses pensées, ses actes, le tout pêle-mêle, profondément imbriqué et révélateur ainsi que se présente, réelle, la vie, et on le tient.

Bon, intelligent, généreux, engagé, authentique

depuis quand? depuis toujours

il débloque (les gens, pas lui...)
il dérange
il aime
il lutte
réputation faite au-delà des mers.

Salut à vous, Isabelle Labelleblanche



Comprenez enfin ceci: si la violence a commencé ce soir, si l'exploitation ni l'oppression n'ont jamais existé sur terre, peut-être la non-violence affichée peut apaiser la querelle. Mais si le régime tout entier et jusqu'à vos non-violentes pensées sont conditionnées par une oppression millénaire, votre passivité ne sert qu'à vous ranger du côté des oppresseurs.

Jean-Paul Sartre,
préface aux *Damnés de la terre.*

Mon cher Patrick,

Tu sais trop bien que si l'homme blanc "civilisé" a jadis chassé le bison jusqu'à sa proche extinction, jamàis l'Amérindien n'eût manqué autant de respect envers l'animal qui lui donnait à vivre.

Ainsi es-tu pour nous Québécois un peu l'Indien (parce que sauvage, disponible, vrai jusqu'à la haute voltige) qui lutte, l'irrémédiable homme qui assume l'humain. Avec le Louis Hébert du Lac Saint-Jean, tu es l'autre frère que nos lettres et nos combats reconnaissent dans notre chair.

Puisque la chiennerie poussait notre solidarité jusqu'à t'emprisonner durant l'octobre québécois 1970, permets que je te dédie ce texte exaspéré, mal embouché. Pour qu'on se souvienne ensemble que CE N'EST QU'UN DEBUT .... Car je sais que tu seras toujours là!

Je t'aime Patrick,

PRISON PARTHENAIS — 4ème etage

à Patrick Straram

à pelletée de petites envies
à cause de l'arrogance de nos génuflexions
et du silence présumé félon
d'avoir oser encore ce plus loin
brèche pour l'unité
nous voilà passagers pigrasseux
concentrationnaires sans visage
sans destination sans savon
tout simplement là
en déposition
en prévention
otages oisifs
vivotants vulnérables

l'opprobe et la déraison
s'attribuent nos dépouilles
le droit de tripoter
nos mitaines nos moutons
nos brins de jasette et nos cantons
avec des séductions d'éponges

toutes complicités d'amours même mortes
ne résistent plus
aux rouleaux compresseurs
aux auto-censures
giboulées des hymens déjà embaumés

danses de l'ordre du gourdin
à l'encontre des droits à l'humain

la vérité au camphre et à l'aspirine

ô répression ô prison
théâtre des souteneurs
parapluie des pisseux

nous y sommes conscrits en laisses
des doigts dans la poigne servile
d'un quelque cuistre
des estampilles de doigts
sur douze formulaires inquisiteurs
l'angoisse du regard
des ombres qu'on dépouille
à froide clarté de caméra
l'humain approximatif mis en fichier
des ingérences pour séduire
les colombes et toute communauté
de calligraphes poussifs

de longs corps qui eurent l'enthousiasme exigeant
maintenant entassés dans des cellules prohibées
des portes coulissantes
des petits grabats étrennés et
dessus des draps abreuvés de sueurs
des cernes séminaux
séchés au fluorescent
soleil permanent
de notre désaffectation
et le dindon de la farce
déambule sous ses plumes de gardiens
son rituel de sottises
son silence d'irresponsable
son inconscience d'écornifleur
parfois pour la distraction
ce morceau d'ombre imbécile
au bout d'un cabaret
avec des patates froides pilées avec
un cheveu gris une soupe lipide
des saucisses de croquant à côté
d'un morceau de céleri
un dessert un café-chocolat-au lait

souvenirs d'appétit

ce n'est pas simple de rester déployés au mat du courage
dans un rectangle de barreaux chloroforme
ce n'est pas simple de sentir la douceur amoureuse
à travers une caverne de glaçons tortionnaires

sur des heures de désirs à tâtons
il tombe peu à peu des combles d'inquiétudes
couleurs d'oubliettes démangeaisons de cerveaux

nous savons l'attelage des chiens s'emballer à la chasse
fracassant les arbustes les esprits labiles
et jamais nous ne nous rendrons roucouler sous
la bruine des épaves qui crient et geignent
des orages de leur camisole de force

déjà le sourd marchandage compte ses gouffres
et l'homme combatif glisse des harnais de la peur
hommes comme moi comme toi
comme les autres combats

gaëtan dostie
no matricule 233
unité d'identification
Cross-Laporte
Prison Parthenais, Montréal
20 octobre 1970

à la puissance qui reste assise, ti-jean préférait donc la pauvreté qui marche. Aux routes battues, il préférait les sentiers de ronces; il ne connaissait pas les passetemps en fauteil. Par goût, il avait choisi la tente, la forêt, l'horizon. Il détestail l'eau croupissante: les torrents l'enchantaient. Aux beaux habits de ville, il opposait fièrement son parka sentant l'écorce ; aux phrases vides, il préférait les actes remplis comme des rivières.

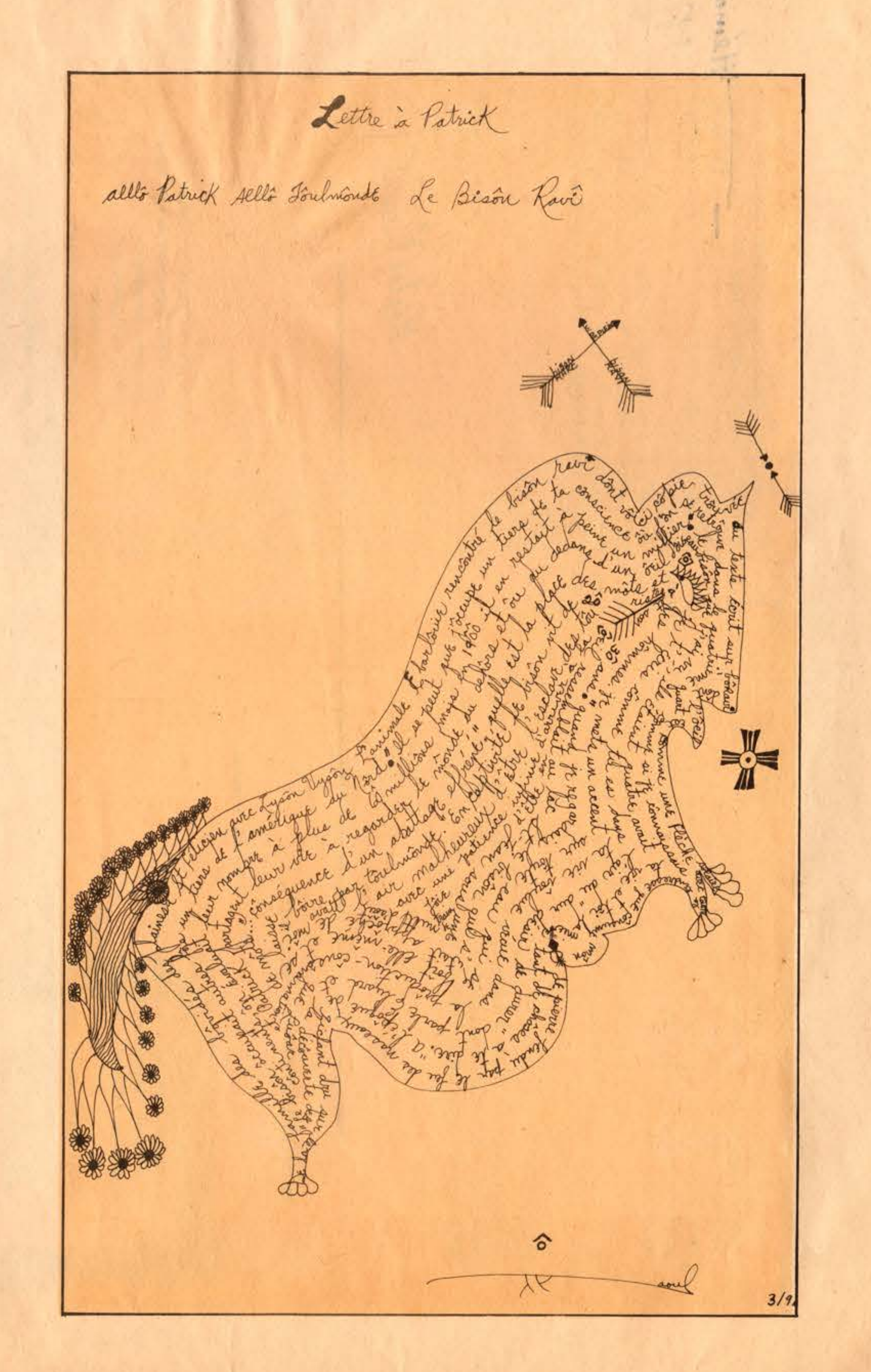
FELIX LECLERC

Salut Patrick le Bisôn Ravi

" Ne rien dire ? Moi qui suis cônvaincu que l'essentiel indispensable est de tout dire "

Tôuttt é pôssib

Lettre au Bisôn Ravi



Lettre à Patrick Straram

Salut Camarade de la Parôle actée dans l'agir de Dire pôur Durer.
Les môts sônt traîtres et tu le sais bien qui ne cesses d'écrire pôur
vivre pôur arriver à la vraie vie pôur avec Tôutlmônde et sôi-même.
Sur cet aspect nous sômmes tôus les deux aspectés par Saturne
quelque part dans le ciel étôilé du Capricôrne môn ascendant
de patience et d'endurance de tôus les côups que Tôutlmônde qui
nous aime pas assez tôtalement peuvent nous dônner en échange
de môts qui cherchent à savôir quôi dire à qui et pôurquôi
quand se taire et cômment parler à qui dônt ôn ne sôit
le visage caché de la lune qui, cômme le dit Zip tire des
pôignées d'étincelles à qui la bôit des yeux. Les môts tra-
hissent l'âme et ses alentôurs humains ils trahissent la jôie
de la présence en sôi du mônde entier et la sôlitude infinie
que persônne ne peut cômbler que sôi ce résidu de l'indi-
viduel-universel qui fait des erreurs de frappe et à qui ôn
frappe sur les dôigts pôur avôir tenté de rentrer dans sôn
être à sôi pôur cômmuniquer plus lôin que ce mirôir
inversé de sôn égô sur le mônde avec cette envie de se
mettre à nu et de transparaître jusqu'à en éclater de
lumière cômme une bômbe d'amôur que l'ôn a massacré
dans l'impérialisme de la parôle trahie et dônt ôn ne peut
recônnaître la pureté à cause de la fumée qui circule
autôur du visage du mônde et cômme s'il fallait
sôuffler sur sôi pôur éteindre l'univôcité du langage
je te parle en môi-même et c'est la seule parôle
que je ne cônnaisse authentique parôle au-delà de
sôi et du mônde qui écrit en pensant le plus commu-
nément pôssible qui accômplit une pôssibilité de parôle
parmi tant d'autres et qui les peut tôutes écrire bien
que pôur en parler c'est dans le plus grand silence qu'il
faut inventer la démôcratisatiôn de la télépathie

Lettre à Straram

J'arrive de Chibôugamau (ma mère dit chepôkamô) d'ôù je
vôulais t'écrire. Lysôn la Bleue s'y trôuvait qui travaillait
au Cap ôu KAK télévision cômmunautaire du bôutt Rencôntré
Michel Gauthier Benôît Fauteux Pierre Letarte et
Jôcelyn Simard qui fônt un film sur les êtres extraor-
dinaires du bôutt cômme Adrien Tremblay qui a vu
se lever les maisôns à Chibôugamô et qui cônnaît
l'arbre et la pierre C'est aussi sur Clarence, un
mineur de la glace et peut-être sur Tancrede le
pâtissier-bôulanger du côin près de Jean-Luc, le
médecin môtôcycliste-guitariste-aviateur chez qui
ôn a fêté la fête à Michel Gauthier le réalisateur
avec Michel, l'autre médecin (ami d'enfance de l'autre)
môtôcycliste-pêcheur-aviateur chez qui je séjôurnais
avec Lysôn Vysôn et j'ai bien hâte de vôir ce film-là
les gars avaient hâte de tôurner. Ôn a bu fumé chanté
mangé ~~chanté~~ jôué de la guitare et de la cithare (du sitar) avec des
tambôurs indiens que Richard dônt le chak sur le
bôrd du Lac Chibôugamôu est merveilleux parce qu'il
l'a cônstruit de ses mains en bôis rônd avec sôn ami
Alain ôu... j'ai de la difficulté à mémôriser les nôms
et prénôms de tôus ceux que je rencôntre mais je n'ôublie
rien ni persônne tôut s'écrit au-dedans de môi, entéka
(gestes pardes regards)
ôn a mangé aussi de la vraie bônne truite grise au
bôrd du Lac avec le KAK, Jules et Jean Claude
Christian et Yves et Michel et Jô avec qui j'étais mônté
en autô et une autre jôlie fille qui venait de Québec
et aussi Madeleine de l'Onf qui a cônnu môn deuxième
et premier grand amôur de Denyse quand j'étais à
l'Université et qu'ôn philôsôphait ensemble dans la
peinture avec le Frère Jérôme l'hômme enfant

Lettre au Ravî

j'écris à la vitesse de ma plume et ma pensée se transcrit dans sôn double môuvement d'incônscience et de cônscience, dans l'individuel et dans l'universel en même temps. Je crôis que c'est pareil pôur tôi j'ai beaucôup de difficulté à te lire dans tes énumératiôns interminables de gestes quôtidiens et dans ta terminôlôgie marxiste-léniniste. La cônscience pôlitique que tu exprimes me paraît évidemment salutaire pôur tôute persônne dônt la cônscience-critique dôit être activée. Pôur môi la chôse est simple: la plus grande critique est la créatiôn; si un écrivain passe sa vie à critiquer l'irônie du sôrt qui guette Tôutlmônde et que par là il amène une plus haute cônnaissance de l'hômme dans tôus les individus qui reçôivent ses émissiôns de pensée, o.K. cela est sôn acte créateur de sa prôpre vie et de celles des autres.

il y a des classes sociales, des classes de pensée, des classes d'écriture, des classes de parôles, des classes de lecture. Chacun peut et dôit faire ce qu'il veut malgré la dérisiôn publique. Je crôis que sur ce plan nôus avôns quelque chôse en cômmun quelque chôse qui nôus identifie l'un à l'autre et l'un et l'autre pôur tôut lecteur. Car l'écrivain que tu es tôuche un certain nômbre d'individus par l'écriture et un autre-le-même par la parôle et tôn écriture est une traductiôn des gestes et parôles qui te tôuchent et façônnent tes interprétatiôns de la réalité. Tu es tôurné vers le mônde cômme un miroir de môts. Môi aussi. Nôs môts sônt dispôsés différemment pôur tôucher les mêmes êtres humains en plein dans le cœur. Sinôn par où faut-il entrer quand la pensée devient la fôlle du lôgis et que la raisôn s'évapôre cômme une traînée de fumée tandis que brûlent les môts dans la truie en chaleur dans le poêle de la lumière

Lettre au Bisôn Ravî

Il paraît que nôus sômmes difficiles à lire. Que nôus sômmes des racôleurs à môts, des môulins à parôles. C'est bin côrrek cômme ça. Gaëtan Tremblay me disait qu'il avait autant de difficulté à te lire que môi. Ça ne dôit pas être nécessairement pôur les mêmes raisôns. Ôn apprôfôndira la questiôn une bônne fôis quand le temps sera venu qu'ôn se pak la fraise ensemble et qu'ôn établisse le principe des vases cômmuniquants dans une tendresse viôlente où l'ôn s'aimera pôur ce que l'ôn vit de la même vie qu'ôn traduit ou qu'ôn invente tôus les jôurs. Mais même si je ne suis pas tôn lecteur assidu, je ne t'aime (amôur-cônnaissance) que pôur ce que je cônnais de tôi, que pôur ce que j'ai vécu de tôi à travers ce "dur désir de durer" dans l'écriture de la parôle instantanée et éternelle. Ce que j'aime en tôi est ce que j'aime en môi, en môn môi côllectif éternel où nôus sômmes pareils dans le même rêve de transfôrmer la réalité pôur que tôut hômmme puisse réaliser sa vie au tôuttt dans la liberté tôtale de tôus les êtres. Je sais que le chemin s'épine à mesure qu'ôn mônte. Et à quôi serviraient les môntagnes s'il n'y avait pas de plaines avec des bisôns ravis dônt le galôp innômbrable cause des tremblements sur les pics au pôint que les ôiseaux se lèvent dans les aigles et deviennent des passereaux dans le nuage de pôussière qui disent cômme des rônds de boucane indienne le centre des chôses la pôrte ôuverte entre les môntagne et le chemin du vôyage vers la libératiôn tôtale de l'espace avec de grands rayôns dénômbrant les grains de pôussière qu'il faut assez pôur cônstruire un hômme sôlaire

allô Patrick

je reviens du Lac St Jean, où avec Paul Chamberland et des poètes de la région, à St Jérôme de Métabetchouan, on a participé à une nuit de la poésie le jour de la Fête des Travailleurs avec Z ou Mario, le trompettiste-chanteur-guitariste-compositeur, j'ai chanté la chanson de Métabetchouan dont j'ai pris paroles et donné voix à cette région du Kébèk
(Michel Marison Jules et Jean-Claude étaient venus de Chibougamou.)
(où j'ai rencontré Marcel et Zip.)
Tandis que j'y pense, j'aimerais beaucoup que tu écrives le mot-réalité-pays Kébèk C'est ainsi qu'il s'écrit en indien, et sur les murs du Sanctuaire Notre Dame de la Ste Victoire à Québec (la ville) "Deus provindere Kebeka liberata" EntéKa c'est ma seule proposition vraiment politique mais peu de gens prennent cela au sérieux croyant que les mots ont perdu leur pouvoir et pourtant cela suffit à changer une conscience politique. Je trouve que ce que j'ai de mieux à faire, politiquement, c'est d'écrire les plus beaux poèmes de ma vie et de la vie de Toulmonde de la manière que je peux veux et sais. Le reste, mystère et gomme ballloune. Si les mots peuvent changer le Kébèk autant redéfinir l'origine de l'identité. Je t'envoie cette carte postale que Lyoôn Ujpôn m'a donnée et à qui tu as donné un jour mon livre LAPÔKALIPSÔ et avec qui je connais la fraîcheur de l'enfance, la simplicité de l'amour et la recherche d'une même intensité d'être en train de tomber dans un lieu de paix malgré la fragilité des êtres et des choses et dans la transparence de l'âme comme la montagne va à la plaine et la plaine à la montagne dans un seul et même mouvement de l'âme

allô Le Bison Ravi

Un jour un homme demande à l'Indien : la chasse aux bisons comment ça se fait. Et le Peau Rouge de répondre : il suffit d'aimer ça. C'est la même chose ak les mots. Toute notre vie à trouver les mots justes et heureux, vrais et ouverts en recherche d'eux mêmes. J'ai déjà éprouvé une certaine peur à te parler en direct ne sachant comment ouvrir ta porte, (pensée-coeur corps) Il est vrai que je communique avec des milliers d'individus comme à une seule personne et qu'aussi je communique avec une seule personne à la fois comme à Toulmonde ne cherchant que l'état de grâce pour que vérité se parle en ses profondeurs comme en ses hauteurs, cherchant à être bien avec la personne à vivre quelque chose d'intense et de densité de conscience. On m'a demandé d'écrire quelque chose sur toi. C'est tout ce que je peux faire maintenant : me mettre à nu. Je suis nu de corps actuellement parce que ce le 3 fait le mois, il va faire beau chaud et humide à moins que le 5 ne change les choses (le soleil de place) comme disait ma mère. Je suis nu d'esprit aussi ne me laissant pas le temps de critiquer chaque mot que j'écris, laissant couler ta pensée en moi et me laissant couler en ton oeil. Lyoôn et moi sommes allés te voir et tu n'étais pas là. Depuis le commencement de cette lettre je sens que nous arriverons ensemble. On va se voir au courant de l'année. La dernière fois qu'on s'est vu, c'était à la Salle Claude Champagne, S.M.C.K. concert-récital pour 12 voix. J'envoie un "allégressons" pour 16 voix où une seule ou tuttl les voix du monde. Cette fois là tu m'as dit : "c'est comme ça que tu me reçois" Il y avait beaucoup de monde autour toutes sortes de gens que je connaissais, puis après leur avoir dit deux mots, j'arrive à toi et il me semble t'avoir dit "comme tu as l'air en paix" La Louve respirait la fraîcheur et tu m'as dit que ça devait être à cause d'elle et vous étiez complices d'une certaine joie sans ironie, avec beaucoup d'humour et d'amour. J'aimerais bien que tu m'écrives à moi comme je t'écris à toi. et que Toulmonde le sache. Dans l'intimité universelle [illegible]

amour à jour culture future?



«If every human is a mystery, then perhaps we can obtain our only gleam of the truth in the relations between mysteries» (from Norman Mailer's biography of one deliriously lucid American Beauty, Marilyn). And it is precisely through Patrick's dialogue with the world, advertisements for himself, that he achieves a certain *demystification,* of which Black Elk Speaks:

«I think I have told you, but if I have not, you must have understood that a man who has a vision is not able to use the power of it until after he has performed the vision on earth for the people to see. You remember that my great vision came to me when I was only nine years old, and you have seen that I was not much good for anything until after I had performed the horse dance near the mouth of the Tongue River during my eighteenth summer. And if the great fear had not come upon me, as it did, and forced me to do my duty, I might have been less good to the people than some men who had never dreamed at all, even with the memory of so great a vision in me. But the fear came, and if I had not obeyed it, I am sure it would have killed me in a little while.»



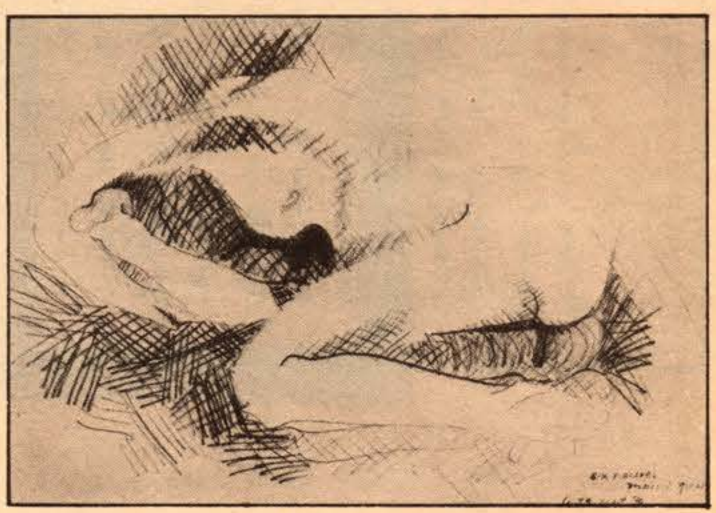
signes de l'amour (champlain 1971)

So the great fear drives Patrick to perform his dance of the bison, to live his great vision in the manner of the "superb meteor" of Jack London, another Capricorn of the 12th; and if the extremes of love and paranoia, of passion and analysis, of egotism and selflessness, of writing and drinking have nearly killed him des fois, he endures yet more alive for refusing to alter or conceal one vital step to conform to a foolproof existence.

«Janis was a romantic and had little time for naturalism. Life that was unedited was also pointless; the mere succession of events was something to be overcome. It was an affront to her that all things and places and times should be equal before the indiscriminate rush of Time.»

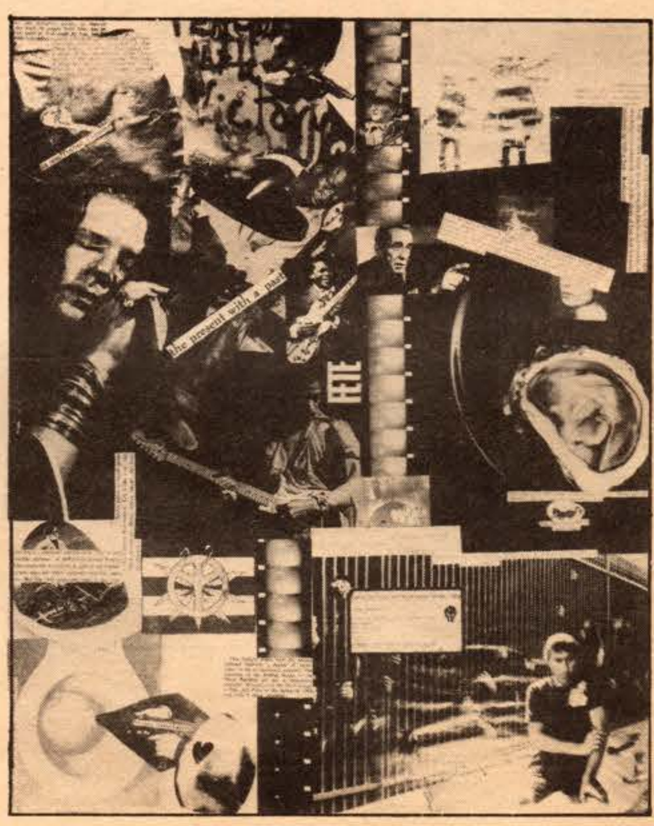
«Like most of those whom she admired and emulated (Zelda, Mae West, Bessie Smith), Janis felt that style was everything. It was something she had refined through experience, although she knew it intuitively all along, and to her style meant form, everything that wasn't simply *her, but those things she had grown to be; what she had made of what she was.»*

(JANIS – David Dalton)



la perspective du pouvoir (hutchison & van horne 1970)

Partager la vie quotidienne (puis sa critique) avec un tel espèce d'homme, c'était pour moi partager les extrémités de la tendresse et la paranoïa –– à la fois une période de production et l'enfer insupportable. Dans le dialogue de notre Affaire de Coeur, Patrick m'a dit: "There is no more moving and essential miracle for me than a woman pleased and who loves me –– it means if 'my' love moves her enough –– you dig? " et "que rien ne vaut la peine comme faire l'amour/ de l'un et l'autre qui se désirent dans le désir d'un monde autre". D'être amants et camarades . . .



un premier «métagraffiti» (en détention, gare maritime, ville de québec, 1970)

In my first experience of a full quebec "l'hiver-chie" I spent an afternoon happy in the struggle against iceblade winds from "station Mousseau" to meet Pedro at his Casa to arrange the fete at l'association espaniole for my Capricorn of the 12th. Then to stretch our welfare budget marketing on st. laurent, to pick up 4-year-old Serena at la garderie, and hurry (style americain) home in time to defrost the refrigerator and prepare a supper befitting of Patrick's good taste and bad stomach.

As happened often enough, the dinner cooled and the hours passed without word from the seeker-of-truth-in-taverns. I worked furiously on a macrame lamp (for which J-P Nicaise has never paid . . .) but my aggression increased and I turned to the telephone to find solace with a Women's Liberation acquaintance. Suzanne's line was busy but Patrick could hardly have known that as he saw me hang up the receiver and return to the lamp. He looked and smelled altogether unpleasant, ravi, steadying himself in the bedroom doorway.

"You were on the phone and I cut you . . ."
"No . . ."
"Don't try to make me believe you've been working on that! "
"Well, take a look at it. And who cares what I've been doing for the last five hours anyway? Don't you think you could have at least called to tell me you wouldn't be home for dinner? "
"Oh, like you? " with which he turned his back and settled in the darkness of the livingroom, muttering something about 'picking up little dresses for your daughter'.
"That's one thing I didn't do."
"Then I hope you were fucked well."
"Yes I was, right in the middle of the Casa Pedro asking for your fucking birthday party! " with which I gave a futile kick at the divan, drawing both blood from a still-scarred shin and the savage reply:
"I think you're a real bitch to pretend you were so much in love with me all week when you aren't, but I guess that's natural..."
"No that's not natural — I do, but I can't take this shit."
"What shit? "
"Like tonight. What are we going through this for? I'll remove my bed and my daughter soon."

" Demeure une oeuvre d'une technique magistrale comme d'un magistral humanisme à la fois si magnifiquement tendre et si lucidement intolérable".

(Sur Eric von Stroheim)

" Critique sure et tendresse virile se partagent remarquablement en cet homme dont l'ambiguité est bien une lucidité".

(Sur Buster Keaton)
Patrick Straram, le consul.

6449 Aspinwall Road
Oakland, California

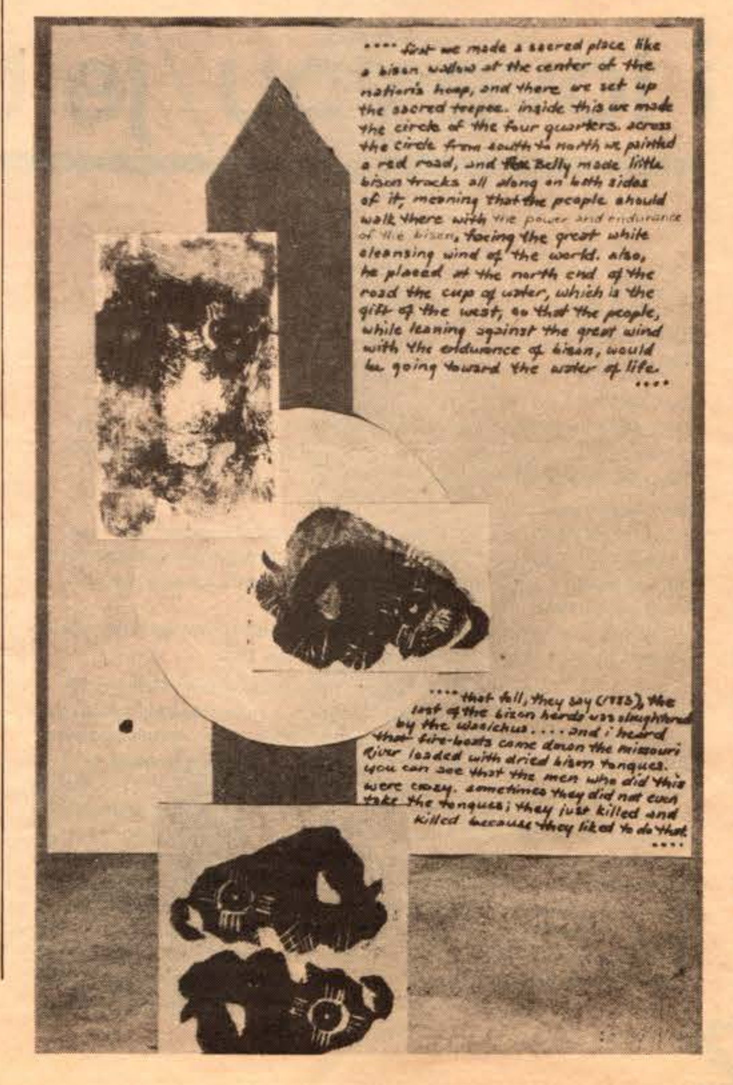
January 26, 1971, 4 o'clock
taverne Novo Rex, at the left of the Moctezuma mural

" . . . I often tried to have you tell me what you wanted to do while alive, with your life. Only when/if you know may I be of any value for you, comrade Dianne, my love, dear darling, my American Beauty of the Purple Sage. You're talking about how I've educated you this far and you say "it looks like through close contact and constant appeal to truth and analysis" — "but one can't be that close to everyone? ? " I've always been thinking that at my age (through what I've lived) and being the man I am I could give a lot, good (education), to a woman who pleased me and willing to know, to find more about herself and life than what is taught in family-and schools-and-mass media. At the same time I'm trying to avoid the Pygmalion scheme. It's true, nothing ever hurt me as much as your losing the Henri Lefebvre book — something as important to me as you explaining me I wasn't caressing your sex right (and you saying so: one of the reasons I love you so much)."

"It was a very important **fact** for me that a book I gave you, for a closer understanding of each other, for a deeper communication and love between you and me, was left in the house of a man who was in your life fucking-and-money. So? So I just keep wondering what a woman wants (not women, but a woman who's a woman): to live with a man of her choice a life lived for/with love and comradeship, or just an existence without problems (ties?) and full of ego fulfillments (fucking and money being the tops). Would the latter hypothesis be the right one, I wouldn't be giving a woman anything but the Pygmalion's education, "through close contact and constant appeal to truth and analysis", just making her much wiser and fully able for fucking-and-money-thrills, I ending alone,ready for any other Pygmalion job — in which case I'd rather spend my life in taverns (where truth exists if you work for it and without out of its prospects) and with prostitutes for the fundamental pleasure of making love. I don't know, I don't say truth is on one side or the other. I gamble **(style of life).** Because it's what I like the most I take for granted that a woman, if she's going to the utmost of herself, wants to live with a man of her choice a life lived for/with love and comradeship (and I do "feel" in you that it is what you want, if I never will allow myself to take my feelings necessarily for the truth). But I'll never throw away the **facts.**"

"What I am, I am with everybody and everyone. But it's true that to be close to someone is difficult and takes time. It's the only reason I went through some shits you threw at me. It's also true that to work together toward such a closeness requires a few things to start with. I'm interested and excited and moved and so completely satisfied by your disponibility, your kindness, your still-too-often-hidden-awareness, your face, your hands, your ass, your sex, your legs, your language and the way you make love. But you? What about my thinking, my writing, my despair — irony — joy, my curiosity, my distorted face, my bison shoulders, my ass, my prick and balls, the way I make love? Either a woman and a man like the whole of each other, and then can achieve (if they work at it) a life together making them both happy, or there is only some attraction (will it be sex, "personage", usefulness in the making of oneself, vibrations), and nothing can be achieved as far as living together is concerned. I love the whole of you. You? I've never proposed you "l'amour fou", I know better now. I do think we could live together the most beautiful life, both of us constantly interested, alive, satisfied one by another (feelings, ideas, lovemaking). What about you? I'm not sure you want it, I'm sure the life I want to live is a life with you, every part of it, with all of you. And we should make sure and manage **to be together,**now. If you don't feel that way, please tell me, no problems, I sure can take any blow, all blows, but I just don't want to live through lies games, half of. To "live in a working **harmony** with you" is the only thing I want. And I think it's possible. And I think it's the most beautiful thing which ever happened to me (to you?). But it has to make you happy. But I'll never tolerate a "make-you-believe". The main thing is that with you I learn so much."

(suite à la-page suivante)



pour un bison très ravi (premier anniversaire du mariage, juste avant mon grand déménagement, 1972)

"Dans la vie, tout vient en son temps, même les révolutions, je repense instantanément au matérialisme dialectique de Lénine: 'C'est seulement lorsque ceux d'en bas ne veulent plus et que ceux d'en haut ne peuvent plus continuer de vivre à l'ancienne manière, c'est alors seulement que la révolution peut triompher..." C'est le propre des seules très grandes oeuvres apparemment sans contenu 'politique', ou idéologique, que d'être conformes à un mouvement matérialiste de l'Histoire."

(Sur Lolas Montes)

"So we have the story of a love affair and the relation that always exists between that love affair and its environment. Thus, a political understanding."

(Sur Makavejev)
Patrick Straram, le bison ravi



in thanks for «mountains of the moon» (california trip 1972)

Box 344, Gamboa, Canal Zone, Panama **14 april 73**
El Gitano Azul

You are one week on the road and still so much in my mind and chest – started the macramé curtain today but sometimes the blur of years makes it hard . . .

American Hotel, Champlain, New York. mars 71

" –– it's very much up to date to build togetherness based on free fuck-fun with all and the togetherness being made of something else: in such a case I still don't understand why and how lovemaking with you is so incredibly beautiful and moving for me, and part of our love as a whole, which can't make sense if one shouldn't think of love and lovemaking as a whole, it's close to 25 years now that I'm just waiting for someone to explain me..."

P.O. Box 344, Gamboa, Canal Zone

8 april 73

"El Gitano Azul
When I explained to suzanne today that our separation is the logical (contradictory) development of the love/comradeship we've been building (avoiding the unsatisfying, consumer-minded wanting/possessing/protecting/losing syndrome), she said that all the rhetoric doesn't cover some doubts we have about living together."

"It's easy to idealize in retrospect, and I have to consider all possibilities, but if our values are inextricably bound in growth and change, how right it is for you to see what is life in the panama of your birth today while I stay in Quebec to produce –– just as it was right for me to leave Patrick to answer some questions for myself. If love is an attitude, curiosity/generosity, "style of life –– understanding + feeling + communication", whole dialogue, then sometimes apart, alone, sometimes so beautiful together we must live our visions...."

Dianne Carniglia-Straram

i love you / je t'aime patrick

z. darwish
p.o. box 24381
los angeles 90024
sept. 20, 1973

Dear Brother –

'Here's hoping you can still read English ... got a form letter from your publisher which suggested that you were still alive, and the thought of that, and the memory of you, and... and...

Ca va bison ravi?
Last year, the word got out that "the daughter of the purple sage" just couldn't take it anymore and, took off on her own; and that further more you had found a new woman to abuse....and so forth...or so it was said.
Is any of that true?
In any case, I'm sorry to hear of the split, but I always thought that dianne was much too good for a cultural imperialist like you.

As you can see from the above address, I have moved from Berkeley to HELL, a euphemism for los angeles. Life here is miserable, and has been so for the last year. But I've managed to make two movies... that's two more than I ever made in Berkeley...Ha! ...yea, anyway... I just finished two movies for the united states of america, yes; I made them for the National Institute of Mental Health – the U.S. "shrink agency"... the organization that makes its living by diagnosing America's bad trips. Get this! They asked me to make a film on racism. A film that they could take around to public schools, show the film to teachers, and make them un-racist in the process. So I decided to make a mild film, a nice film that everyone could take. Well, when I screened the film, they said it was too strong... cause I show (among other objectionables) two cops beating a black kidd underneath a banner reading Law & Order... well, they just couldn't take that, it was too close to the truth; and nobody, but absolutely nobody in America tells the truth anymore.
Anyway– I like my movie. It was very difficult to do that kind of movie, it demanded so much of me, the film really sapped my soul and body; like a baby sucking on a nipple.

I screened the film at the Archive in Berkeley and afterwards, the audience applauded. I was overwhelmed. What does that mean? Applause? Nobody does that after movies anymore. I was racked with doubt. But people kept saying it was a good film etc.
Even Tom luddy, who has become an aristocrat again (despite all the dope we used to smoke) managed to put in a good word in a liberal way, so who knows...

I live in a studio in los angeles; not as large as the place in Oakland, but it's very comfortable. 'Spend a lot of time at beaches in Mexico, man is it beautiful there. I know very few people in LA, a few film-makers, we talk a lot, see films... and get each other depressed by discussing national politics. I try to avoid discussing politics lately. The situation is so bad, and will probably get so much worse, it's anesthetizing– what can I say about politics, all I can say is PEOPLE HAVE GONE CRAZY IN AMERICA, TO LIVE IN AMERICA IS TO GO CRAZY.

I admit being curious about your life. I'd like to hear from you, to know what you're doing and thinking. I'm happy that you've managed to survive what you do to yourself, such self-hate.

Anyway... please drop me a line for ole tines sake –

P.S. et par lui les

ombres

nous parlent de
lumière

Jacques Brault 73

P.S. EN QUELQUES ENLUMINURES

D'ici avec ce vent qui hurle-vente--

Ce fut, je crois, lors d'un escalier de fin novembre, couvert d'un épais tapis vert (motif de damier) en cascade verticale de marche en marche, que nous descendions après deux dizaines de minutes agonisantes parmi la faune terne d'endimanchement d'un lancement huppé —— dans un salon sombre au barman austère.

(Et va pour les adjectifs: vlan!) C'était le diable en personne de se faire servir un verre de mauvais vin avec un long manteau d'armée ou une chemise carreautée de bûcheron. Et nous descendions, hautes herbes sonores dans le miroitement de nos silences, de notre silence, lui, nul Patrick Straram à l'horizon, mais le Bison Ravi en personne, et moi, visible seulement d'aujourd'hui, dans ma mémoire. (Ou quelque-chose comme ça: du genre!)

Pierrot Le fou lançait pareil soir, mais en des lieux autrement accueillants. (Retour sur nous-mêmes.) Silencieux profil de Grand Sachem à la mine pâle et aux traits tirés, dans la lumière froide des néons, se découpant par saccades sur les fougères de la tapisserie, jusqu'au pot en plastique du palmier en plastique —— et vers la plage lumineuse, mais d'un ocre si mou qu'on pouvait à peine y croire, avec la neige qui menaçait dehors, sans ces barques de Van Gogh pour oblitérer soudain la réalité du souvenir: du Saint-Tropez pancake en veux-tu en voilà, plus l'envie de vomir d'avoir vu des bourgeois.

D'ici avec ce soleil dans les foins mûrs ——
C'était Luc au retour de San Francisco, de sa voix étranglée (le terme n'est pas exact et je le sais) et unique: "Tiens, regarde donc Straram, comme il a changé. . ." Et sous mes yeux une photo 8 1/2 x 11 noir et blanc. C'était la première fois que je voyais le gars. Avant —— et j'en avais entendu parler si souvent dans des conversations captées à la sauvette entre Roch Poisson et René Homier-Roy, qui passaient par-dessus ma tête, dans le cliqueticlac des dactylos du mardi après-midi, avec Rudel-Tessier à côté et le gros rire de Jean-Claude Germain qui venait parfois asperger d'un peu de gaieté cet endroit grisâtre et plein d'importance qu'était la salle de rédaction combinée des Petit et Photo-Journal —— son nom ne correspondait à aucun visage. Il faut dire que je m'intéressais alors assez peu à ce qui se passait en dehors de moi-même. Je ne faisais aucun effort pour connaître.
D'ici, dans le vacarme des lames qui se brisent ——
(Les corneilles sur les piquets de clôture qui croassent pour un bout de charogne.) Ce fut encore en quelques autres occasions, autour de tables tavernières, là-bas, à côté d'une banque de Nouvelle-Ecosse avec un caissier grec parfaitement con qui refusait de liquéfier un chèque, vers l'heure de la fermeture — qu'il a fallu que je courre à la BCN de l'autre côté de l'avenue du Parc pour le faire encaisser! Là-bas, à côté du carré, au coin de la rue qui lui donne son nom[1], là-bas, assis, couché, debout à lire

à le lire, là-bas, Place Bonaventure et Salon des Métiers d'Art du Québec, là-bas, avec une bouteille de Saint-James cachée sous un cendrier dans les locaux de la CSN, là-bas, rue de l'Esplanade, là-bas à Pierrefonds (si c'est ainsi que ça s'écrit: avec la distance, ça perd un peu d'importance), là-bas, à l'Association des Sculpteurs.

Et ce fut tout. Jusqu'à ce jour et ici, avec les deux maisons blanches en haut de la butte qui pétillent (presque) dans le soleil.

Si le vent n'était pas si froid, tout de même . . .

(1) à la taverne.

POL CHANTRAINE

Le 5 septembre 1973
Monsieur André Roy
Hobo Québec
C.P. 464
Succursale «C»
Montréal, Qué.

Cher André,

Merci de votre invitation. Je pourrais dire un tas de choses de Patrick, mais ça se résume en une phrase: «Patrick et moi sommes des amis».

FRANCOIS JOBIN

une longue histoire . . .

si je me souviens bien, j'ai rencontré patrick pour la première fois à l'ermitage et c'est clémence desrochers qui me l'avait présenté. l'ermitage à l'époque diffusait des émissions de variétés, des récitals, et toute une faune de musiciens et de chanteurs s'y retrouvait fréquemment. moi j'étais à mon deuxième ou troisième "come back" de paris; après mes six années de non-retour, j'avais encore mon petit accent parisien, et clémence était mon hâvre d'amitié, de remontant et de prise directe sur la réalité québécoise.

patrick devait avoir un peu trop bu. il me souvient d'avoir descendu côte-des-neiges-guy jusqu'à dorchester, et ça m'avait paru aussi long que le trajet montréal-québec. on riait comme des fous, je le soutenais... et j'étais émerveillée qu'il puisse dès cette première rencontre et dans cet état chaleureux déjà faire une analyse de nos tempéraments réciproques, de toutes les folies et les délires dont nous n'aurions pas assez d'une vie pour s'éblouir, de cette confiance absolue que nous sentions s'établir en nous, envers et contre nous, et qui ne devait jamais se démentir.

ce fut le départ pour ce long voyage de l'amitié et de la continuité. l'hôtel de province, le snack bar grec, chez loulou les baccantes (avant que nous nous apercevions que nous n'avions affaire qu'à un exploiteur de plus) étaient les hauts lieux de discussions philosophiques sur l'art de vivre, l'art d'aimer, l'art de penser... avec les amis québécois et français et américains et d'autres encore, qui devenaient aussi mes amis. aussi les merveilleuses femmes de patrick, car patrick a toujours eu des femmes toutes plus belles, plus aimantes et plus "fines" les unes que les autres. je pense à la douce-violente lucille mère de sacha et gilles; à hélène juive-new-yorkaise, québécoise de passage, extravagante, généreuse et droguée; à huguette incroyablement patiente et présente lorsque soir après soir patrick s'endormait sur une table et sombrait dans des paradis inconnus; à mélicska belle et mystérieuse; à diane nantie de la petite fleur-séréna, patiente et impatiente, douce et dure exigeant sans cesse le fin—fond du pourquoi et du comment...; et "à toutes celles que je n'saurais nommer". une amie me demandait dernièrement, ne connaissant de patrick que ces moments trop lourdement présent et absent à la fois...: "comment une femme peut-elle l'aimer". curieuse question quand la liste de ses amantes est si longue et qu'elles lui gardent toutes le souvenir et l'amitié. pour avoir pris un bain commun et lui avoir longuement savonné le dos, je peux simplement dire qu'il a la peau douce.

j'assistai aussi à la naissance du "chat noir", aventureuse et réussie initiative de patrick quelque temps après la prise en mains de l'élysée avec son ami jean-paul ostiguy, là, où accompagnée de serge garant qui jouait d'une façon si large et créatrice que je m'arrêtais entre deux paroles de chanson pour l'écouter détailler un accord, là donc où j'ai pu (précédée des présentations visionnaires de patrick, visionnaires dans le sens qu'il arrivait déjà à ces lieux que nous n'atteindrions que quelques années plus tard), présenter pour la première fois à montréal le gilles vigneault qui n'en finirait plus de faire parler de lui, avec les jack monoloy, john débardeur, el signor, le rendez-vous.. et naturellement aussi beaucoup d'autres auteurs québécois.

p.s. pour raisons techniques et physiques, impossible de continuer.......

à suivre... un jour...

Pauline Julien

Patrick Straram?

Oui.

Marcel Hébert

Le 20 juin 1971. On vient de recevoir notre chèque du bien-être social. Moustaffa pi moé on reste encore à Jonquière sur la rue d'Youville. Le 24 juin 1971, on prend un pouce pour Québec. On s'en va à l'Ile d'Orléans. Jocelyn Pagé est sensé nous attendre il nous attend. Quand on a arrive on le trouve avec Momo. On est en arrière du stage "ousqu'ia un récital de poésie." Jocelyn va passer tard, (4h du matin). On prend donc une bière. Photos. Bière. Paraît qu'y faut pas qu'on reste en arrière du stage "les artistes se devant passionnément de se concentrer sur les textes textuels." On beugle, y'é question d'aller chier. Le "gardien" crisse son camp. On continue à jaser avec Jocelyn.
Jocelyn nous montre cet individu bizarre grand chef indien dans l'apparence des yeux. Il pense reconnaître l'auteur de **En train d'être en train vers ou être Québec.**
Je sors dehors, quelques joints me rencontrent de temps en temps. J'ai un appareil photo emprunté à quelqu'un, Moustaffa déclique aussi très souvent. Je repasse en arrière du stage, Jocelyn jase avec Patrick dans un coin, grosse Molson dans la main. Je ressors.

Straram monte sur le stage. Moé pi Moustaffa croyant avoir affaire à un véritable chef indien. Nous sommes visiblement dénués de tout préjugés. Parait-il que d'après la bouche de Straram lui-même, la foule entière le hua. Petit mensonge se rapprochant de la vérité. Les yeux sur le stage ne sont pas les yeux dans la foule. Et les yeux de l'écrivain ne sont pas les yeux du témoin. C'est connu.

Cette fête du Québec s'est avérée d'une platitude exceptionnelle, nous nous précipitons immédiatement devant dessous derrière au dessus du stage, clic déclic. La couleur d u personnage nous intéressait.

Un immense cigare.

Les premiers mots "Credence Clearwater revival................"

Les dents se précipitent dans l'horizon qui s'éclaircit un peu. Un livre de Vladimir Maiakovsky dans la main Straram débite sur un ton criard et monocorde les paroles que même les conversations de la foule inintéressée ne couvriront jamais.

CA PARLE ASSEZ ROCK ELECTRIQUE

CA PARLE BIEN

Le matin tout ça se termine. Tout le monde s'en va dans leurs automobiles et nous restons sur le bord de la route de l'Ile une vingtaine de personnes abandonnées par ce Québec en fête cool faisant du pouce pour sortir de là.
Jocelyn et Momo sont avec Patrick. Moé pi Moustaffa trouvont une bière intacte dans le fossé. Comme nous cherchions de l'eau pour dropper notre mescaline, nous la droppons. Nous sommes cinq, une jeune infirmière attendant un autobus qui ne passera pas nous apporte du café. La mescaline se digère. On prend finalement un taxi avec la fille qui nous ramène à Québec nous rentrons à la taverne du Quartier Latin à 8 h. après avoir mangé 2 oeufs dans un restaurant de la rue St-Jean. Plusieursdraffeshallucinantes. Patrick parle beaucoup-montre ses livres, draffes draffes , ses bagues. Jocelyn et Patrick s'en vont à L.S. radio pour un interview.
Moé pi Moustaffa on s'en va tripper un peu partout.

On se retrouve devant cette lamentable organisation d'un après-midi d'un Québécois à l'Université Laval. Pénible. Mauvais spectacle. L'ennuyant Vic Angellilo. Après le jazz libre qui nous avait fait un show d'une magnifique anarchie. Patrick et Jocelyn arrivent ben saoûls. Nous décrissons immédiatement aller acheter de la bière et du manger. Les adresses s'échangent, on parle de Jimmy Hendrix, des Grateful Dead, de poésie de la vie, Jocelyn est complètement saoûl, plus qu'avant. La mescaline fait place à l'alcool dans le sang.



Jean Gauguet-Larouche

Momo est en pleine crise n'ayant pas accepté notre évasion à la taverne où évidemment elle n'entre pas. Plus tard dans la soirée la situation s'agrave Momo veut s'en aller avec Patrick à Montréal. L'ivresse en est à un point délectable.

Montréal 5 août 1971. C'est mon anniversaire. Nous sommes partis pour la grande ville après ce show du Saguenay nommé "Carapace". A dix heures du matin nous allons chez Patrick 3 grosses Molson dans un sac de papier, on le réveille. Taverne Wilson, Casa Pedro. Lancement de Télé-cinéma on fait le soir le tour des places. Novo Rex. Asociacion Española.

Les choses et les lieux n'ayant pas changés depuis mais ayant évolués sur un axe de vie intense. Nous vivons présentement beaucoup de Wilson. Il est question de s'ennuyer souvent. Tout se ressemble trop, trop souvent.

Nous nous assirons encore quelques fois dans les meilleures conditions du monde, un Bison assis à notre table.

André Duchesne.

A PROPOS DE PATRICK STRARAM......

Une personne que l'on rencontre ou que l'on connait c'est comme un voyage, on a chacun le sien, et voir le même pays ce n'est pas forcément voir les mêmes choses, il n'y a pas à mon avis un PATRICK STRARAM ou au contraire il n'y en a qu'un et c'est lui-même, ce que je sais de lui c'est deux ou trois choses.... je l'ai rencontré à Paris il avait dix-huit ans et il était beau.... eh oui ce sont des choses qui arrivent, il m'écrivait des lettres à l'encre verte et j'étais fascinée par son vocabulaire, les gens qui se servent de mots que je ne connais pas me surprennent toujours, à part ça j'aurais tout aussi bien pu me marier avec lui, je me suis mariée avec un.autre, il était gentil m'apportait des cadeaux, une casserole, un morceau de poulet, un foulard, il était paraît-il amoureux de moi, mais je regardais derrière moi comme s'il parlait au mur, en fait je l'ai mis dans mon premier récit par amitié et dans mon dernier roman en hommage à la californie et à ses quelques trentes secondes de vérité, car pour Patrick, une minute c'est trop long, je l'aime bien, malgré lui malgré ce que les autres en pensent, en disent, je me fous du personnage du masque du déguisement, je sais qu'il sent des tas de choses, souffre, se fait du cinéma, mais il y a des fois où ça ne doit pas être toujours marrant d'être ce qu'il est.

Il a parlé dans tous ses écrits et roman d'un tas de gens, des hommages par ci par là, à un tel, une telle, jamais il ne m'a mentionnée nulle part tant pis, ça prouve que je n'entre pas dans son univers qu'il n'y a pas de place et que les places sont prises par d'autres qui ont eu plus d'importance que moi, et puis Patrick n'a pas de mémoire, il me rappelle simplement quelqu'un que j'aime bien sans en faire tout une histoire.....

minou petrowski

ENTRETIEN avec PATRICK STRARAM le bison ravi



(Photo Errol Gagné.)

(l'entretien que nous vous présentons a eu lieu en août à l'hôtel Nelson, place Jacques-Cartier. Y participèrent: André Roy, Claude Robitaille, Claude Beausoleil. Régie (technique) des alcools: René Larochelle.)

— Hobo Québec: on pourrait commencer par la question classique: naissance, lieu, origine de classe.

— Patrick Straram: 12 janvier 1934. 12 janvier comme Jack London, capricorne, comme Gaston Miron, Mao Tsé Toung, Staline et Janis Joplin. Lieu de naissance: Paris, quinzième arrondissement. Petite clinique à deux pas du vélodrome d'hiver aujourd'hui détruit — vélodrome d'hiver qui fut un vélodrome célèbre dans les annales du cyclisme européen. De la boxe aussi: je me souviens encore d'un championnat de France entre Fernandez et Théo Médina qui forcément remporta la victoire puisque j'avais parié sur lui — Théo Médina, boxeur gitan merveilleux — et j'assistai au match au trois ou quatrième rang le plus proche du ring, sur les genoux d'une matrone gitane sublime. J'avais dans les douze treize ans.

— H.B.: Tout de suite après la guerre?

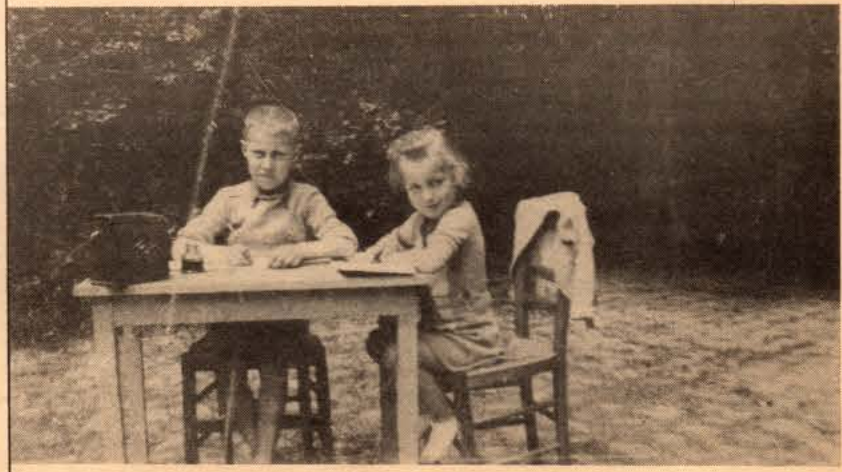
— P.S.: La guerre, de quarante à quarante-quatre, je l'ai donc vécue de six à dix ans. Et je me souviens encore, en 1940 — j'avais donc six ans —, sur une petite route en gravelle en lisière de la forêt de Rambouillet, je marchais tout seul, un avion qui s'est détaché de son escadrille et qui a piqué pour me mitrailler. Déjà à l'époque je devais savoir que j'étais un bison, donc en voie d'extermination, et j'ai sauté dans un fossé. Ca m'a sauvé la vie, je me demande pourquoi d'ailleurs!

— H.Q.: Et tes années d'études?

— P.S.: J'habitais à Galluis. J'ai été à l'école Montfort-l'Amaury, à 2 km, lieu où habita la plus grande partie de sa vie Maurice Ravel. C'est aussi à 4 km de Gambais, petit village qu'un seul de ses habitants rendit célèbre: Landru.
A l'école communale, j'étais à la fois un très bon élève et peut-être déjà assez mal à l'aise: le fait que je sois un parisien mettait peut-être pas en maudit mais je sentais que ça m'était reproché.

— H.B.: Ce n'était pas ton origine de classe?

— P.S.: Non. Le premier sentiment d'une différenciation parmi d'autres n'est pas de classe. Il est: le parisien parmi des p'tits campagnards. Le deuxième sentiment violent — ces espèces de sentiments qui sont d'abord un traumatisme et qu'ensuite t'essaies d'analyser — j'étais le gars très très fort en français, en rédaction. Or, à l'époque, le maréchal Pétain, de sinistre mémoire, avait institué un nouveau diplôme qui s'appelait le diplôme d'études primaires préparatoires, c'est à peu près l'équivalent de l'entrée en sixième qui est la classe à partir de laquelle commencent les études secondaires. Et j'ai passé cet examen à l'âge de dix ans en 1944. Je suis refusé, recalé; je faisais évidemment à l'époque le voyage Galluis/Montfort-l'Amaury en vélo. Je me souviendrai toujours d'être revenu de l'école Montfort-l'Amaury en pleurant. C'était peut-être ma dernière grande crise de larmes. Or, j'avais été recalé parce qu'on m'avait mis en calcul zéro alors que j'avais dix. Il y avait eu une erreur: on m'avait attribué le zéro d'un autre élève auquel on avait donné dix.



Paris pendant guerre d'Espagne

Heureusement d'ailleurs pour le gars: même avec mon dix de calcul il a été recalé. J'ai finalement été accepté et passai mon examen, vérifications faites.
Mais ce qu'on se demandait, c'était comment, même avec un zéro de calcul, je n'étais pas passé, étant donné mes qualités en rédaction. Or, en rédaction, j'avais eu deux ou trois sur dix seulement. C'est là où je me suis posé de sérieuses questions. Ça été un peu ma découverte de ce qui allait probablement infléchir toute ma vie, c'est-à-dire l'**injustice**. Le sujet de la rédaction au D.E.P.P. était: faites le portrait d'un homme extraordinaire pour vous. Or, à l'époque, en France — c'était pendant l'occupation —, la littérature pour enfants était aussi savamment produite qu'elle l'est aujourd'hui en société capitaliste, et j'avais un très grand album, très beau, avec de très belles images et un texte qui ne cessait de vanter les multiples qualités de l'homme, un immense album consacré au maréchal Pétain, sur le maréchal Pétain. J'ai dit que nous étions pendant l'été 1944, c'est-à-dire un peu après le débarquement en France des troupes alliées, le 6 juin 1944, d'où mon deux ou trois sur dix en rédaction française. Je commençais à comprendre ce que c'était que " écrire".

— H.B.: Tu as continué ensuite à suivre des cours?
— P.S.: J'ai ensuite été au lycée Janson-de-Sailly — il n'y a pas **un** pdg en France qui n'ait pas été par Janson-de-Sailly: heureusement il y a aussi François de la Panam et Straram qui y ont été.
Là, j'ai été foutu à la porte pour une semaine parce que j'avais manqué un cours de solfège. Alors mes parents ont été très inquiets, et je me suis retrouvé pendant deux ans dans une pension près de Dreux, à 80 km de Paris (50-55 milles). J'y allais en vélo. C'était une pension catholique avec chapelle — il fallait y aller tous les matins —, messe, cours de catéchisme. Alors là il y avait un Belge qui avait dit au curé que tout ce qu'il racontait n'était pas vrai puisque l'homme descendait du singe, selon les théories de Darwin, et qu'il n'était pas pour avaler les conneries du catéchisme. Alors il a été dispensé des cours. Il y avait aussi un Musulman, un Arabe, et c'est peut-être la première fois que j'ai utilisé une certaine stratégie pour améliorer ma vie quotidienne — j'en étais dispensé moi-même puisqu'étant de religion protestante. Ce qui fait que nous jouissions, le Musulman, le communiste et moi, de longues heures consacrées à l'enseignement religieux que nous trois nous passions à jouer au ping-pong.
Beaucoup plus grave à l'époque était le fait que je pissais encore au lit, ainsi qu'un autre des pensionnaires, et nous étions exclus carrément puisque nous avions une chambre pour nous seuls, les deux — il va sans dire que des mômes dedix, onze, douze ans, ça tombe à bras raccourcis sur les deux pisseux.

— H.B.: Tu lisais beaucoup à ce moment-là?
— P.S.: Je lisais beaucoup, et j'ai commencé par être passionné d'un dénommé Morane qui écrivait des livres sur les aviateurs français pendant la guerre de 14-18; et José-Maria de Hérédia — ça été mon premier modèle. Jusqu'au jour où j'ai découvert dans une librairie un bouquin qui s'appelait "L'or", de Blaise Cendrars, et ce qui m'a le plus frappé dans ce livre, c'est qu'à la fin d'un chapitre, il écrit — il fait une description de rue d'un petit village où habitait Sutter en Suisse — et il écrit: "Un chien pissait contre un mur". Et ça pour moi ça été une révélation: si on pouvait écrire ça, ça changeait tout.(1)
— H.Q.: Et après ces années de pensionnat?
— P.S.: Je me suis retrouvé, après deux ans de pensionnat, encore une fois au lycée Janson-de-Sailly où, le premier trimestre, je


le Bison ravi en Espagne de François de la Panam



n'ai assisté absolument à aucun cours; je n'entrais au lycée que pendant les cinq minutes de récréation à chaque heure, vendre des cigarettes américaines. Il y avait un barman au café du Trocadéro qui m'avait jugé un revendeur de qualité. Il y avait une cave, en bas de chez-moi, une espèce de petite cave où il y avait du charbon, et j'avais flanqué dans la cave, à part mes revues pornographiques, un costume avec pantalon, parce qu'on m'envoyait encore au lycée en culotte courte. Or, le matin, je partais toujours de très bonne heure, mais au lieu de me rendre directement au lycée je sortais par la cave, retirer mes culottes courtes et mettre un pantalon — puisque je n'allais pas au lycée mais au café du Trocadéro. A l'époque, je buvais du martini et écoutais surtout Georges Guétary!
— H.B.: Tu as quel âge à ce moment-là?
— P.S.: Treize ans. Au bout d'un trimestre, mon meilleur camarade, mon seul camarade, mon frère — et là on arrive au quatrième stade de la différenciation — on l'a vu à Montréal comme coureur cycliste durant les six jours au Centre Paul Sauvé (c'est moi qui avais arrangé ça avec Chantigny) — a téléphoné à mes parents pour dire que je n'allais pas aux cours. Que mon frère me vende, ça été une espèce de révélation, une telle révélation d'ailleurs que le lendemain, le petit camarade, il était à l'hôpital.
Là, il y a eu un très bel événement en fin d'analyse. Mon père m'a emmené le lendemain matin au lycée, on est allé au bureau du proviseur, et mon père, avec ce côté très sobre qui le caractérise, a dit au proviseur: "Je suis le père de l'élève Patrick Straram". Pour mon père, c'était une catastrophe, un drame, que je n'aie assisté à aucun cours. Le proviseur l'a regardé et lui a dit: "Patrick Straram... Patrick Straram... je n'ai jamais entendu parler de Patrick Straram, c'est certainement un très bon élève! ". J'apprenais à vivre!
Le trimestre suivant, j'ai assisté aux cours, puisque j'étais surveillé. Mais j'y ai assisté d'une telle façon qu'au bout du trimestre j'étais renvoyé - ainsi qu'un dénommé Scheider qui est venu pour me tuer, revolver braqué sur moi mon **discours** l'a emporté, et Jean Becker, le fils de Jacques, et cinéaste aussi mauvais que son père fut un grand cinéaste.

Alors là, ça a tout commencé, j'ai été ouvrier agricole dans la Dordogne — j'ai été au lycée Claude Bernard, aussi, mais très très peu de temps. Ça allait très bien, sauf que j'avais un très bon ami à ce moment-là, qui m'a téléphoné un soir pour me dire qu'il avait volé vingt mille francs à son père et qu'il voulait s'en aller, partir, et ne pouvait pas le faire seul. On avait besoin de moi, eh ben, je suis parti avec lui. On s'est fait arrêté à Marseille. D'ailleurs, à Marseille, j'ai jamais réussi à y aller sans m'y faire arrêter.

— H.Q.: On entre à ce moment-ci dans ton adolescence.
— P.S.: On arrive à la fin de 48, où je refais le lycée Michelet, mais pendant trois semaines, pas plus, parce que là il y avait un grand amour que j'allais voir dans son sous-sol — sa mère était une femme de ménage. C'était Square Albony, là où a été tourné "Le dernier tango à Paris", un film de Bertolucci, Bertolucci qui n'a pas fait "Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon" quoi qu'en prétende Claude Jasmin dans sa chronique bien connue dans le Journal de Montréal. Alors là j'ai décidé que j'avais assez des études et assez de ma famille; mon père, toujours avec cette sobriété qui le caractérise, m'a fait rencontrer une couple de psychologues-psychiatres, ils m'ont fait des tests et on lui a dit: "Oui, il est capable de se débrouiller tout seul, ça lui fera du bien". Alors j'ai quitté l'école, et j'ai quitté ma famille. Mon père a eu une intelligence remarquable, il m'a

(1) Grâce à Cendrars, ensuite Henry Miller.



dit: "Tu décides d'arrêter tes études? tu veux quitter ta famille? On me dit que t'en es capable? Tu fais ce que tu veux, mais ne me demande jamais une cenne". Ca été très fort parce que je me suis retrouvé dans la rue, et puis contrairement à la plupart de mes petits camarades, je ne pouvais pas en fin de semaine aller me chercher de l'argent chez papa-maman. Résultat: ils ont tous fini votant pour Pompidou, pas moi.

— H.Q.: Qu'est-ce que tu as fait à ce moment-là?

— P.S.: Alors là ça été St-Germain-des-Prés, l'apothéose et la fin de St-Germain. Je vivais carrément en mendiant, entre autres avec un bonhomme qui a été merveilleux pour moi, qui s'appelait Jean-Claude Guilbert, dont Clébert parle dans son livre: PARIS INSOLITE — Il l'appelle "Le Berger". C'est un gars qui m'avait fait lire Herman Hesse. On avait de grandes discussions sur l'Ile du Vert-Galant. On faisait la rue Dufour, en particulier; on se mettait chacun sur un trottoir, on avait des duffelcoats dont les poches sont larges, c'est-à-dire que tu peux mettre dans chaque poche deux litres de rouge — il y avait un petit bistro bois-charbon juste au coin de la rue des Canettes et de la rue Dufour. On mendiait donc chacun sur un trottoir, et quand on avait chacun quatre litres — huit en tout — on allait sur l'Ile du Vert-Galant les boire au soleil et se parler. A la même époque, un peu plus tard, j'ai rencontré Yvan Chtcheglov — qui a été une espèce de plaque tournante dans ma vie. Il m'a révélé énormément de trucs qu'on va résumer sommairement par la rue Xavier-Privat, près de la Huchette, près de Saint-Séverin, petite rue où jamais un policier français ne mettait les pieds — C'est une rue arabe. Et dans un bistro arabe, où les Blancs n'entrent pas, nous avions notre table où nous fumions leur kif, nous buvions leur mascara.

C'est probablement à cette époque que vraiment je me suis situé — et situé par la pratique — dans ce qu'on peut déjà appeler à ce moment-là le **tiers-monde**, aux deux sens du mot: au sens socio-politique du mot, et au sens beaucoup plus affectif — ça rejoint ce que Janson, parlant de Sartre,a appelé "la bâtardise". A travers Yvan, j'ai rencontré Guy-Ernest Debord, qui venait de rompre avec des lettristes de cet autre pître qu'était Isidore Isou, et nous avons tous les trois, Debord, Yvan et moi, préparé ce qui allait devenir l'Internationale Situationniste — et ultérieurement Mai 68 à Paris.

— H.Q.: L'Internationale Situationniste était à ce moment-là une sorte de réaction contre l'existentialisme qui avait surgi après la guerre?

— P.S.: Oui. Surtout celui de Camus. Je me souviens que, après la publication de L'Homme révolté, on avait publié un volume qui s'appelait: "La révolte en question", avec Adamov, Serge Berna, des gars comme ça qui étaient très très anti-Camus. Evidemment Camus était à ce moment-là le maître à penser de la France. Aboutissement: De Gaulle, Pompidou, le scandale de LIP à Besançon aujourd'hui, etc.

On avait fait le scandale de Notre-Dame, ce qui était très beau; on avait interrompu l'oraison du curé pendant la messe de Pâques — à la messe de Pâques, à Notre-Dame-de-Paris, la moitié de l'Europe est là... Ca été très beau.

Ma petite fille du Square Albony — nous avions donc tout juste quatorze ans, pas tout à fait quatorze ans, quand l'un et l'autre nous avons fait l'amour pour la première fois. Ca été un tel échec que je suis resté — déjà à l'époque "personnage" à St-Germain-des-Prés — sans baiser jusqu'à l'âge de dix-sept ans et demi. Période douloureuse, s'il en est une. Alors là, simultanément, j'ai rencontré cette femme absolument sublime qui était couturière à la cour impériale d'Iran, qui avait combattu pendant quatre ans dans un commando franc-tireur et partisan, c'est-à-dire les commandos communistes pendant la résistance en France, et qui a beaucoup fait de moi l'homme que je suis devenu.

Elle m'a aussi envoyé dans un petit village abandonné dans les Alpes, où il y avait un peintre — très mauvais d'ailleurs —, avec l'idée qu'on allait y faire une espèce de communauté d'artistes. Il y avait une moitié de la journée consacrée au travail de production, en peinture, en écriture, etc., et l'autre moitié de la journée consacrée à la reconstruction du village. Projet qui était très beau et qui a avorté. On est donc en 52 — cette femme avait trente-six ans la nuit sublime où elle a célébré mon dix-huitième anniversaire — elle avait juste le double.

— H. Q.: En 52—53, tu as écrit dans **Electric Music for the Mind and the Body**: "L'hiver 52—53, où ma vie fit un virage radical": c'est celui-là?

— P.S.: C'est ça. D'une part le fait que j'aie surmonté une espèce d'entrave fondamentale qu'avait été mon premier faire l'amour, échec qui m'avait amené à ne plus faire l'amour, ce qui était quand même assez grave; d'autre part, l'idée d'une communauté qui serait produite par nous-mêmes. Ensuite, la coupure, puisque ma femme est retournée à Téhéran, avec beaucoup de raisons que je ne pouvais pas comprendre à l'époque, c'était en 53, j'ai travaillé comme ouvrier agricole sur une commune organisée par un ancien de la Légion étrangère pour des orphelins ou



des enfants de la banlieue parisienne. Une première vraie **commune** en 53. Et pas de Jesus freaks. Retour à Paris. St-Germain-des-Prés. Je rencontre Lucille, une belle étrangère. Je l'envoie enceinte, sur la petite île d'Ibiza, qui à l'époque était une petite île à peu près inconnue, sans touristes; j'ai été rejoindre cette femme et je l'ai épousée. Ses parents, de Vancouver et à Vancouver, l'ont appris un peu plus tard, ils nous ont invités à aller au Canada, les rencontrer, vivre chez eux un bout de temps. L'idée de passer du continent européen au continent américain me plaisait. J'étais déjà convaincu que je ne resterais pas en France, pays qui m'écoeurait profondément, et j'avais également été reconnu bon pour le service, ce qui veut dire que j'étais dû pour dix-huit mois dans l'Armée française; or, ça, il n'en était pas question, et passer sur un autre continent ça aidait à éviter la chose.

— H.Q.: On est en quelle année alors?

— P.S.: En 54. Je suis arrivé à Halifax tout à fait à la fin d'avril 54. Et j'ai fait Halifax-Vancouver en train, avec femme enceinte et premier bébé — je pense que je suis arrivé à Vancouver début mai. Mésentente immédiate entre mes beaux-parents et moi, et là ont commencé mes quatre ans de Colombie-Britannique: un an comme homme-à-tout-faire dans un hôtel de mon beau-père, y compris waiter dans une taverne (ça, c'est très important); et trois ans de travail du bois, où j'ai absolument fait tout ce qu'on peut faire sur un moulin à bois, y compris marqueur des bois, celui qui détermine dans quelle catégorie de vente entre chacune des planches. Ce que je préférais, c'était le chargement

des wagons, j'étais un expert. Quand le camp a fermé, parce que c'était un Américain qui en était propriétaire, on s'est retrouvé complètement paumé en pleine Montagnes Rocheuses. J'ai travaillé au défrichement de la Trans-canadienne, avec quoi je me suis payé un billet d'avion pour Montréal, voir ce que c'était le Québec — parce que j'avais oui-dire qu'on y parlait français.

— H.Q.: Comment occupais-tu ton temps libre, en Colombie: est-ce que tu y lisais et écrivais abondamment?

— P.S.: A Vancouver, j'avais que je connaissais à Paris, un dénommé Lillaz, qui est ou qui était le propriétaire du Bazar de l'Hôtel-de-Ville et à peu près tout **Biarritz**: casino, grand hôtel, etc., et qui était mêlé à une espèce de maffia intellectuelle qui à l'époque me fascinait beaucoup. Pour te la situer, je dirai: Abéllio: **Heureux les Pacifiques, la Bible document chiffré**. Il y avait un dénommé Véraldy, Gabriel Véraldy, je pense. Alors, il m'envoyait de temps en temps une caisse de livres. A l'époque, je lisais beaucoup Guenon, Jung — j'ai failli me laisser prendre. Je lisais par contre aussi à l'époque Granet, qui a écrit des livres sur la Chine qui m'ont profondément marqué. C'est d'ailleurs à partir d'un livre sur la pensée chinoise de Granet que j'ai écrit **La faim de l'énigme**, conte construit autour d'un jeu que j'ai inventé à partir d'un certain nombre de schémas relevés par Granet.

Je lisais aussi l'**Homo Ludens** de Huizinga, et **La part maudite** de Georges Bataille, **L'érotisme** de Georges Bataille, que Jérôme Lindon, des Editions de Minuit m'avait envoyé — j'avais reçu une note du Port de Montréal me disant que Jérôme Lindon m'avait envoyé ce livre **L'érotisme**, mais que c'était interdit au Canada, donc il ne me l'envoyait pas. J'ai donc réécrit à Lindon pour lui dire ça, et j'ai aussi écrit au Port de Montréal en expliquant que j'étais en train d'écrire un ouvrage sur la littérature — je ne sais pas ce que je leur avais inventé — toujours est-il que le Port de Montréal m'a renvoyé **L'érotisme**, et Jérôme Lindon m'avait renvoyé un autre exemplaire de **L'érotisme** qu'il avait plus ou moins dissimulé en l'enveloppant d'un jeu d'épreuves de **La Modification** de Butor. Il y a un des deux exemplaires qui a dû se perdre dans une malle dans les Rocheuses, et l'autre, j'ai dû m'en débarrasser quand je suis arrivé à Montréal et que je crevais de faim — je l'ai vendu à Tranquille — quiconque connaît Tranquille ne sera pas surpris qu'il m'ait acheté **L'érotisme** de Georges Bataille en 58 à Montréal pour vingt-cinq cents. C'est d'ailleurs aussi vingt-cinq cents qu'il m'a acheté **Les Structures élémentaires de la parenté** de Lévi-Strauss.

— H.Q.: Tes premiers textes publiés, est-ce qu'ils le furent dans l'Internationale Situationniste?

— P.S.: Il me semble que j'ai écrit un texte dans un des premiers numéros, mais je ne m'en souviens même plus. J'avais aussi travaillé une fois pour **Les Lèvres nues**, une revue des surréalistes belges qui étaient très en contact avec les Situationnistes.

Par contre, ce que j'ai fait de beaucoup plus probant, c'est de publier le **Cahier pour un paysage à inventer**, en 59. Des



textes de Louis Portugais, Gilles Leclerc — au moment du **Journal d'un inquisiteur**, alors Leclerc avec la plaisanterie d'arriver un peu trop tôt, encore plus que moi —, on avait publié Gilles Hénault, Paul-Marie Lapointe, Marcel Dubé, Yves Préfontaine, Serge Garant qui avait fait de très bonnes notes sur la musique, et j'avais publié plusieurs extraits des textes situationnistes publiés dans l'**Internationale Situationniste**. Epoque à laquelle j'ai correspondu un peu avec Debord, et puis ensuite c'est tombé, il n'y avait plus d'intérêt.

CENTRE D'ART DE L'ÉLYSÉE inc.

Président	Jean-Paul OSTIGUY, md
Vice-président	Gaby LALANDE
Secrétaire général	Patrick STRARAM
Conseillers	Denise OSTIGUY, Gilles BELLEY, Léopold SAVARD

COMITÉ CONSULTATIF DU CENTRE D'ART DE L'ÉLYSÉE

Fernand BENOIT, de Radio-Canada
Réal BENOIT, de Radio-Canada
Gilles CARLE, de l'Office national du film
Guy L. CÔTÉ, de l'Office national du film
Jean-Louis ROUX, président de la Société des Auteurs
Marcel DUBÉ, écrivain
Victor DÉSY, comédien
Gilles ROCHETTE, comédien
Jean BILLARD, instituteur
Gilles HENAULT, journaliste
Pierre Elliott TRUDEAU, avocat

— H.Q.: Tu n'as rien publié d'autre en France?

— P.S.: Oui, j'ai publié un très beau texte où j'incitais mes compagnons à se révolter contre l'ordre établi, à faire appel à Antonin Artaud, à Vincent Van Gogh, à Samuel Beckett et je ne sais plus qui, pendant mon séjour à l'asile psychiatrique de Ville-Evrard, et c'était dans le bulletin interne de l'hôpital que j'avais écrit ce texte.

— H.Q.: Le **Cahier pour un paysage à inventer** a été publié à peine un an après ton arrivée à Montréal: tu t'es intéressé très rapidement à l'écriture québécoise!

— P.S.: Quand je suis arrivé à Montréal, je me suis pris une chambre dans un tourist house, au coin de La Gauchetière et St-Denis — ça me prend une ou deux journées de marche dans une ville pour savoir où me mettre. A l'époque le Carré Viger était le vrai Carré Viger, Drapeau n'avait pas encore sévi. J'ai évidemment commencé par aller dans quelques tavernes et je m'y suis fait très vite, en commendant deux verres de bière, je m'y suis fait très vite dire que j'étais "un hostie d'Français" — ça m'a beaucoup plu. Vous ne pouvez pas savoir ce qu'était en 58 Montréal pour un Français, c'est probablement ce qui a fait de moi un Québécois.

A part ça, j'allais à la Bibliothèque Municipale, en face du Parc Lafontaine où je lisais absolument tout ce que je trouvais **d'écrivains** québécois, c'est-à-dire à peu près tous les livres de l'Hexagone. Et j'entendais à la radio des émissions littéraires, à l'époque où Radio-Canada n'était pas complètement pourri par Pierre Elliott-Trudeau. J'allais ensuite à Radio-Canada, sur Dorchester, avant que Radio-Canada ne devienne cette tour de camp concentrationnaire dans l'Est de la ville, et je demandais si je pouvais avoir l'adresse d'un tel, et un tel, et un tel. J'ai d'ailleurs fait un gag bien straramien dès mes tout premiers pas: j'ai été voir Paul-Marie Lapointe, dans la salle de rédaction de **La Patrie** et je luis dis: "Paul-Marie Lapointe, je voulais vous rencontrer, je vous ai entendu dire l'autre soir à la radio **La Batèche**, et Dieu que j'ai trouvé ça beau!". Il m'en a pas voulu. Alors j'ai rencontré Lapointe, Préfontaine, Miron, Giguère, très vite.(1)

— H.Q.: **La faim de l'énigme** ça été ton premier texte d'envergure?

— P.S.: Ah non, j'ai écrit énormément. **La faim de l'énigme**, c'est très curieux, c'était un conte qui faisait peut-être deux ou trois cent pages, que j'avais complètement oublié. Je l'avais envoyé aux Editions de Minuit à Paris. Ils me l'avaient renvoyé en me disant que si je le travaillais un peu plus, ils le publiaient.

— H.Q.: Tu étais en Colombie à ce moment-là?

— P.S.: Je l'ai écrit en Colombie-Britannique, et je me souviens que

(1) Puis Gilbert Langevin l'excentrique abyssal du Québec. Ensuite Claude Gauvreau ce génie d'une beauté barocque essentielle. Et puis rencontres essentielles d'Armand Vaillancourt et Robert Roussil, et de bien des peintres, il faudrait en nommer au moins douze, de Pellan à Germain.

j'ai retravaillé le manuscrit dans cette chambre sur la rue LaGauchetière, au tout début de mon arrivée. En le corrigeant, j'ai cru que c'était un texte extrêmement fasciste, et je ne l'ai jamais renvoyé. Et par je ne sais quel hasard, je l'ai gardé dans une caisse. En 70, quand je suis rentré de Californie, grâce à Denise Boucher, l'Ourse fantasque, j'ai discuté avec Gérard Binet de la possibilité de l'utiliser dans une série radiophonique qui s'appelait **Roman**, je crois. Et il voulait un texte absolument inédit. J'ai repensé à ce truc, **La faim de l'énigme**, que je devais avoir dans une caisse. Effectivement, je l'ai retrouvé. Je lui ai soumis le texte. Ca l'intéressait beaucoup. Il fallait que je le réécrive à fin d'exploitation radiophonique en épisodes de dix minutes.


Espagne 1973

Et j'ai retrouvé à ce moment-là Gaétan Tremblay que j'avais connu à Parti-Pris; il m'avait invité à Cap-Chat où il me nourrissait, me logeait, il avait la caisse de vingt-quatre dans le frigidaire évidemment, et je pouvais y réécrire **La faim de l'énigme**. J'en avais déjà fait deux ou quatre épisodes lorsqu'à cinq heures du matin, le 16 octobre, des policiers firent irruption; et ce fut dix-huit jours de prison après quoi je retournai voir Binet qui me dit que, étant donné les circonstances, Radio-Canada ne pouvait pas utiliser mon texte — sur lequel néanmoins je travaillais et que je compte finir bientôt. Je l'ai laissé complètement en plan il y a deux ans, mais je vais le reprendre parce que ça fait un petit livre finalement pas du tout fasciste, au contraire, et d'autant plus intéressant que la structure en est modifiée par la subdivision en vingt-quatre chapitres au lieu des douze originaux.

— H.Q.: A quel moment as-tu commencé à t'intéresser à la musique, au jazz en particulier?

— P.S.: En 1947, découverte de Django Reinhardt, très grand musicien, bonhomme extraordinaire que j'ai connu un peu — on allait, après les soirées au club Saint-Germain, au Civet sur la rue St-Benoit; et presque simultanément, Claude Luther au Vieux Colombier avec Sidney Bechet. Or, j'étais l'un des six personnages qui étaient là comme attraction — des existentialistes —, je payais pas, mais on me payait à boire, par exemple. Et en 48—49, découverte par disques de Théléonus Monk, Charlie Parker — que j'ai entendu une fois au Théâtre des Champs-Elysées avec Dizzy Gillespie, Dom Bayas, Max Roach Théléonus Monk, Charlie Parker et Charles Mingus, et Lester Young, le père de tout le saxophone moderne. Là, je me suis trouvé très très étroitement mêlé à tout ce qui était activités jazzistiques, sans pour cela négliger du tout ni la musique dite classique — à peu près au même moment de la découverte du jazz, il y a eu celle de Bela Bartok qui a été un événement pour moi, parce que pendant la guerre j'avais évidemment été élevé à coup des neuf symphonies de Beethoven que jouaient tous les orchestres allemands au Théâtre des Champs-Elysées —, aussi toutes les musiques populaires: je n'ai jamais renié, au contraire, une sorte de passion indéfectible que je vouais à Edith Piaf — et c'est assez merveilleux que d'ailleurs je n'aie rencontré Edith qu'à Montréal, quand elle était venue voir les Bozos, j'étais mêlé à ce moment-là aux Bozos, et puis le western, et puis Bob Dylan, et puis le folk-rock . . . Au Québec le merveilleux René Thomas dès 59-60, puis l'exemplaire à tant de **niveaux** Jazz Libre du Québec.

— H.Q.: Et Boris Vian?

— P.S.: Boris Vian, je l'ai vu deux fois aux Kent, une petite boîte de jazz où j'étais encore une fois "personnage", et puis une fois au Tabou — mais je ne lui ai jamais parlé. C'est plus tard seulement que j'ai lu Boris, et que, en 59, j'ai commencé à le faire entendre sérieusement sur les ondes de Radio-Canada. Depuis, j'ai tout lu Boris Vian, évidemment.

— H.Q.: Tu as déjà dit, de Boris Vian, par exemple, comme de Roger Vailland, que c'était un homme vital dans ta vie quotidienne. Mais maintenant, tu ne parles presque plus de Boris Vian. Ca correspond à quoi, ce silence?

— P.S.: Je pense qu'il y a deux choses qui entrent en ligne de compte, et très précisément dans le cas de Boris et de Roger Vailland — c'est curieux parce que j'ai écrit tout tout récemment quelque chose où je mentionne Roger Vailland — il y a d'une part un cheminement très personnel qui m'a amené à Roland Barthes, par exemple,que"fait" beaucoup moins important Boris et Vailland; il y a d'autre part le fait évidemment que je ne crois plus du tout à une écriture catalogable dans un genre, je ne crois plus au roman, à l'essai, etc. Or, les deux se sont astreints à une discipline d'écriture dans un genre, tandis qu'aujourd'hui je lis Roland Barthes, je lis Lacan, je lis Lyotard, etc. Ce qui ne me fait pas pour autant déprécier Boris et Roger Vailland, qui demeurent de très très grands écrivains et de très grands bonhommes d'ailleurs. La deuxième chose, c'est que Boris est devenu une mode, et Roger Vailland presqu'aussi. Or, dans les deux cas à l'époque, j'étais un peu dans la situation du gars qui est seul à les connaître, qui essaie de les faire connaître, et à partir du moment où ils deviennent mode, ton travail est terminé, tu passes à autre chose, tu laisses tomber. Surtout qu'il y a eu des mésententes: je me souviens de Luc Granger qui m'avait reproché de dire de Georges Dor qu'il était à la fois le Boris Vian et le Bob Dylan québécois — là ça m'intéresse plus parce que c'est tellement con comme polémique — en fait, c'est bien ce que Dor était: une espèce de point de convergence et de Boris Vian et de Bob Dylan, mais si c'était plus compris comme ça, ça m'intéresse plus.

— H.Q.: Comment s'est élaborée, s'est façonnée ta dimension politique? A partir de quelles lectures? Sûrement pas à travers Boris Vian dont l'écriture n'était pas à proprement parler politique.

— P.S.: Je crois qu'on ne s'entendra jamais sur ce terme de **politique**. Je dis toujours, et plus que jamais, que TOUT dans l'existence est politique. Maintenant, il est vrai que toutes les **pratiques** politiques ne peuvent mener qu'à se couper littéralement du politique.

— H.Q.: C'est-à-dire?

— P.S.: C'est-à-dire qu'il ne me viendrait pas à l'idée d'être membre d'un parti communiste aujourd'hui dans une société capitaliste.

— H.Q.: C'est peut-être aussi ton individualisme, à ce moment-là, qui s'y refuserait?

— P.S.: Non. Je te donnerai un seul exemple: celui d'un des plus grands penseurs de la modernité: Henri Lefebvre, membre très convaincu du parti communiste français, et qui en a été exclus parce qu'il approfondissait ses recherches. Sans parler de mai 68, où l'attitude réactionnaire, pour ne pas dire néofasciste, du parti communiste, a fait avorter un mouvement de contestation qui allait mettre en échec cette espèce de gouvernement complètement délirant de De Gaulle appuyé par tous les rats qui sont aujourd'hui au pouvoir.

Les partis communistes sont, par définition, à l'exception de celui de la Chine et celui de Cuba, des partis au service de la classe dominante, c'est-à-dire d'une bourgeoisie avec le gros capital — exactement comme les centrales syndicales, ici, sont généralement de connivence avec les pouvoirs.

Donc Boris est un de ces gars qui ont compris le piège, les leurres, le cache que recouvrent les pratiques politiques, mais sans avoir accès complètement à cette conscience que TOUT est politique. Il s'est donc trouvé, si tu veux, entre les deux: il a démystifié la politique, et sans comprendre qu'il fallait en revenir au politique. C'est ce que tout le monde fait ici d'ailleurs...

— H.Q.: Mais est-ce que ce n'est pas surtout l'aspect ludique chez Boris Vian qui t'intéressait?

— P.S.: Ah! ça oui.

— H.Q.: C'est aussi sa limite.

— P.S.: Je ne pense pas que ce soit vraiment une limite. Je crois qu'il va très loin , c'est-à-dire que le ludique est inséparable de la **critique** — parce que pour moi dans Boris il y a une critique, qui est négligée aujourd'hui; la lecture de Boris aujourd'hui est complètement superficielle, et ça c'est parce qu'il est deve-

nu une mode, ça été le personnage...

— H.Q.: Mais est-ce que ce n'est pas davantage une forme de critique sociale que politique?

— P.S.: Mais pour moi il ne peut pas y avoir une critique sociale qui ne soit pas en dernière instance **politique**. Tout est absolument, fondamentalement **politique**. Tu ne peux pas faire une critique sociale si tu ne la situes pas très très précisément, scientifiquement, entre **rapports de forces et rapports de production**; donc, c'est de la politique.

— H.Q.: Tu peux toujours jeter sur certains problèmes une grille critique localisée?

— P.S.: Elle est forcément, en dernière instance, politique, si tu la pousses à son terme. Et ça, Bertold Brecht et Roland Barthes l'ont prouvé d'une façon telle que discussion ne mérite pas d'être tenue. Relire Brecht et Barthes.

— H.Q.: Il y a un aspect intéressant dans ce que tu as dit: Boris Vian a été remplacé par Roland Barthes, parce que le premier était trop à la mode. Mais Roland Barthes, c'est le plus à la mode dans le moment; peut-être qu'il n'est pas encore infiltré dans tous les réseaux d'information....

— P.S.: C'est très différent comme mode. Roland Barthes est beaucoup trop à la mode dans, disons, les cercles universitaires et intellectuels aujourd'hui. C'est très différent de la mode Boris Vian. Boris Vian, c'était huit pages dans Paris-Match. Roland Barthes, c'est pas rendu là, c'est pas la même mode. Il est bien évident que tout bonhomme d'envergure est récupéré par le système dans les sociétés capitalistes d'aujourd'hui; ça c'est évident.

— H.Q.: Mais ce qui est intéressant, c'est ta réaction à toi en face du phénomène de la mode: pourquoi avoir passé de Vian à Barthes parce que le premier devenait trop connu?

— P.S.: J'ai bien dit que je ne désapprouvais pas Boris Vian, aujourd'hui, bien au contraire. Mais vous me disiez: t'en parles beaucoup moins, et davantage de Roland Barthes. Parce que je pense que, à l'heure actuelle, dans nos cheminements à tous, il y a des éléments dans Roland Barthes qui méritent d'être analysés, critiqués, constamment, et qui ouvrent d'autres champs de réflexion et d'analyse critique. Alors que Boris est devenu tellement un gadget qu'il n'est plus nécessaire de s'y référer constamment. Je n'ai pas renoncé à Boris Vian puisque je m'appelle le Bison ravi, ce qui est un emprûnt direct à Boris dans son roman *Trouble dans les Andains,* ce que je me fais toujours un plaisir de mentionner puisque tous ceux qui ne jurent que par Boris Vian ne savent même pas qu'il a écrit *Trouble dans les Andains*. Et par là, je suis un personnage frère de Boris, et ce qui m'intéresse, et si on allait très très loin comme ça en fouillant qui je suis, on verrait que je suis à la fois et Boris et Barthes, et que l'un sans l'autre ne m'intéresse pas. Et ça, ça rejoint la bâtardise, la dialectique. **Donc une seule pratique de vie: la critique.**

— H.Q.: Et lorsque dans trois ans Roland Barthes sera infiltré dans l'information généralisée, tu vas passer à quelqu'un d'autre?

— P.S.: C'est possible. Il y a deux choses, là: d'une part, le public auquel je m'adresse à travers ce que j'écris, lui, ne connaît peut-être pas tellement Roland Barthes. Donc, je **répète**, je crois beaucoup à la répétition, RolandBarthes. Alors que Boris, c'est pas nécessaire puisque ce même public le connaît, Boris; d'autre part, il y a dans Roland Barthes une incitation à la réflexion qu'il n'y a peut-être pas dans Boris.

— H.Q.: Ca serait peut-être utile, justement, à cause du cheminement que tu as fait, de faire une lecture **replacée** de Boris Vian peut-être plus que faire une information pionnière avec Roland Barthes.

— P.S.: Vous êtes parfaits! Vous me faites penser à Berson de *Champ Libre*, qui m'a dit que je devrais cesser de faire de la critique, que je devrais me consacrer à un seul travail: Bertold Brecht. Vous, maintenant, vous m'en proposer un autre: Boris Vian. Moi, je vais continuer à écrire Straram. Marx, vous connaissez? "De chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins".Godard n'a pas à refaire une lecture de Keaton; mais une **lecture** constante, de Keaton et Godard qui te permet de voir les rapports, les similitudes de production, te permet une **lecture critique du cinéma.**

— H.Q.: Ta participation à *Parti Pris* s'est présentée comment?

— P.S.: Ca, je peux l'expliquer très vite. J'ai rencontré, au Bistro — du temps où le Bistro était un bar sympathique — Paul Chamberland et André Major, auxquels j'ai révélé Henri Lefebvre, et où on s'est vu, on a discuté, de Lefebvre, etc. Et puis un jour ils ont sorti *Parti Pris*. Je me souviendrai toujours du lancement au Cercle universitaire, sur la rue Sherbrooke près Berri. C'est très bon parce que j'avais déjà été là au lancement de *Cité Libre*. J'étais avec Gilles Groulx, le lynx inquiet, quelque part assis à terre, on était seuls. Les gars sont venus me voir, et m'ont demandé de faire une chronique dans *Parti Pris.* Et puis je l'ai faite, elle était sur le jazz à peu près essentiellement à ce moment-là. Et là, le film *La Terre q boire* de Jean-Paul Bernier est sorti, et *l'âme* dirigeante de *Parti Pris* a expliqué qu'on ne pouvait pas à *Parti Pris* avoir des articles d'un gars qui s'était commis dans un tel film. C'est probablement pour ça qu'aujourd'hui, loin de se commettre lui-même, il commet les autres dans des films d'un néo-nazisme déplorable et à fusiller (Je n'ai presque pas nommé Pierre Maheu!)

Après ça, par contre, plus tard, j'ai écrit dans le numéro sur la **difficulté d'être** un texte qui s'appelait: **Nationalité? Domicile?** , et j'ai repris une chronique, j'ai été membre d'un comité de lecture des Editions Parti Pris. J'ai fait un texte sublime de quatre pages pour expliquer qu'on n'avait pas le droit, étant donné l'éthique politique de Parti Pris, de publier **Pleure pas Germaine,** de Claude Jasmin, qui n'en a pas moins été publié — aujourd'hui, il le regrette peut-être — pas Jasmin, Parti Pris.

J'ai rencontré Jean-Marc Piotte Pio le Fou, avec lequel il y a eu échange absolument remarquable d'idées, de pratiques — puisque nous allions volontiers boire jusqu'à ce que nous roulions sous les tables à l'Association española .

— H.Q.: Quels ont été tes rapports à l'époque avec André Major?

— P.S.: Ca été un très très bon copain au tout début. Et puis, quand, pour des problèmes strictement individuels, il s'est trouvé en conflit à l'intérieur de Parti Pris, il a choisi la solution que la plupart choisissent: il s'est camouflé à lui-même son problème en contre-attaquant, en devenant l'avocat d'une extrême-droite ridicule — ça allait jusqu'à dire que Maurras était quand même un écrivain d'une autre portée que Jean-Paul Sartre.



photos d'Espagne: Kittridge Opal

— H.Q.: Pour continuer le déblayage biographique: quels ont été tes premiers contacts avec le cinéma? Comment y es-tu arrivé?

— P.S.: Quand j'avais treize ans et que je faisais le trafic des cigarettes américaines du Trocadéro au lycée Janson-de-Sailly, ça me laissait un nombre considérable d'heures, des heures de cours auxquels je n'allais pas, j'allais au cinéma. Or, à l'époque, j'allais surtout voir les films avec Gabriello, toute cette production du cinéma à papa bien française, lamentable, écoeurante, etc. Le mélo Michèle Morgan — Jean Gabin, que reprend Lelouch à des fins politiques.

En Colombie-Britannique, je me souviens d'avoir vu quelques films — déjà à l'époque on m'avait donné un surnom qui me plaisait beaucoup, on m'appelait Jerry Lewis — ça me plaisait — c'était l'époque où il était avec Dean Martin. J'avais déjà perçu les qualités remarquables, non pas d'acteur quoique ce soit un très bon acteur, mais d'homme capable, comme Jacques Normand, à la télévision d'ici, d'imposer un personnage qui se saoûle mais dont le sens critique n'en est que plus réel, plus vrai.

Je me souviens d'avoir vu en Colombie-Britannique *On the Waterfront* d'Elia Kazan, et d'avoir fait une crise parce que je

n'acceptais pas le personnage interprété par Marlon Brando, c'était un film vraiment fasciste, c'est dire à quel point je ne voyais absolument pas le film, j'en voyais le *reflet*, l'apparence de réalité, ce qui cangrène, dénature le cinéma...

En France, un ou deux ans avant de partir, il y avait un cinéma qui s'appelait le *Gardinet* qui était assez avant-gardiste. C'était probablement le pionnier des cinémas d'essais. J'y avais vu un film qui m'avait profondément bouleversé et qui est un des plus grands films au niveau qui m'intéresse de la conjonction d'un certain romantisme et du politique, qui était *Lumière d'été* de Jean Grémillon. D'ailleurs, je me souviens qu'en 59 à Montréal, j'avais fait une projection privée de *Lumière d'été* pour célébrer sous forme de fête la mort de Grémillon, qui coïncidait avec celle de Gérard Philippe; et ça me faisait un peu chier que tout le monde soit en train de faire des triomphes à Gérard Philippe alors que personne ne parlait de Grémillon. *Lumière d'été*, c'est un film qui m'avait profondément marqué, avec Pierre Brasseur et Madeleine Robinson; et, dans un sous-sol, sur la rue Terrebonne, avant que mes fils mettent le feu à l'appartement — on a tout perdu —, j'avais vu un soir à la télévision *Lettre de Sibérie* de Chris Marker. Je crois pouvoir dire que, repensant à *Lumière d'été* en voyant *Lettre de Sibérie*, j'ai compris à quel point toute ma démarche en tant que production d'écritures coïncidait avec une démarche de production cinématographique. J'ai donc vu de plus en plus de films, puisqu'il y a eu une époque où j'en voyais quatre-cent-cinquante par année. J'ai travaillé pour Solange Chaput-Rolland, un journal qui s'appelait *Point-de-Vue*, et là je me suis encore farci une de ces petites expériences comme je les aime; j'avais été à Rosemont, un dimanche, en début d'après-midi, faire du porte-à-porte poser des questions au monde: "Est-ce que vous avez vu *Citizen Kane*?" A l'occasion de ce pseudo-travail de critique que je faisais pour *Point-de-Vue*, j'avais rencontré Ostiguy; et, un moment après la grève de Radio-Canada — puisque j'y avais perdu mon emploi — j'ai écrit une lettre en deux exemplaires, une à Jean-Louis Gagnon et une à Jean-Paul Ostiguy, la même lettre, expliquant que je sortais du bois et que je trouvais ridicule d'y retourner, mais d'un autre côté j'avais une femme et deux enfants à nourrir, et j'en pouvais plus, j'avais rien, ce qu'ils entreprenaient me paraissait intéressant, je pensais pouvoir contribuer à ce qu'ils faisaient, est-ce qu'ils n'auraient pas un emploi pour moi. Je n'ai toujours pas eu de réponse de Jean-Louis Gagnon, mais Ostiguy, trois jours après, m'engageait. Et j'ai fait l'Elysée comme ça. Alors, là, évidemment, le faisant j'ai commencé à **bien** regarder le cinéma. Ca allait de pair avec un cheminement dans l'écriture, dans la pensée, dans la pratique, qui fait que je suis arrivé à avoir un certain regard critique vis-à-vis du cinéma comme vis-à-vis n'importe quoi d'autre.

— H.Q.: Ce n'est pas, comme chez certains, le cinéma qui t'a amené au politique?

— P.S.: Non. Absolument pas. Les démarches sont parallèles, mais il n'y en a pas une qui précède l'autre. Par contre, je peux dire qu'évidemment, le cinéma, dans bien des cas, a précisé un cheminement politique. Là, c'est évident que je vais parler de Jean-Luc Godard, "Godemuche" comme l'appelle Agnès Varda, dont les films sont — et ça je m'en suis aperçu avec *Une femme est une femme* — une remise en question critique d'un certain politique complètement figé et stérile. Ou alors on pourrait prendre l'inverse et dire qu'à une époque j'ai trouvé *Le sel de la terre* de Biberman un film extraordinaire étant donné de son contenu politique, alors qu'aujourd'hui je peux le juger d'un point de vue beaucoup plus critique et dire: c'est un film dont le langage demeure conventionnel, et finalement réinvestit un politique de contestation dans un système, donc inutile.

Il est vrai que le cinéma auquel je m'intéresse aujourd'hui est probablement le cinéma le plus politique qui soit produit à l'heure actuelle au monde. Si on parle du Québec, il y a Jacques Leduc, et encore plus que Jacques Leduc, il y a Gilles Groulx, le lynx inquiet, et plus que n'importe quel autre film du lynx, *Vingt-quatre ou plus* qui est le film le plus important fait en Amérique du Nord depuis vingt ans, et c'est bien pour ça qu'on ne peut pas le voir.

— H.Q.: Le cinéma critique semble être animé par deux courants parallèles: le cinéma de Garell, de Duras, et le cinéma beaucoup plus politique. Un film de Marguerite Duras où le signifié semble avoir été évacué pour une sorte de signifiant théâtralisé, production nettement différente de celle du groupe Vertov ou de Gilles Groulx.

— P.S.: Le groupe Dziga Vertov, c'est un échec. Il faudrait penser beaucoup à ça. De Marguerite Duras, moi, je ne peux pas voir de film sans en voir toute la connotation politique. C'est possible que ce soit moi qui mette la connotation politique, mais



(Photo Errol Gagné.)

pour moi, elle l'a. Il n'y a pas de produit culturel, quel qu'il soit, d'envergure, qui ne soit pas politiquement juste, à mon avis. Faudrait trouver des cas extrêmes. Regarde Hawks, par exemple. Je pense au plus beau, pour moi: *Red River*: c'est un film vraiment anti-fasciste par essence, spécifiquement.

Il y a cette espèce de polémique... par exemple, on m'a vertement reproché de dire de *Sold-Out* "étreinte/illustration" de Nicole Brossard qu'il était un livre révolutionnaire. Alors moi, je demeure convaincu que oui, il l'est. Ce qui ne veut pas forcément dire que Nicole le soit — pas besoin de l'être, elle est tellement belle et désirable! (Soulignez!) (Rires).

— H.Q.: On s'approche de 68, vers la fin de *Parti Pris* et ton départ pour la Californie.

— P.S.: Parallèlement au travail pour Parti Pris, qui était absorbant puisque j'étais le secrétaire à la rédaction, c'est-à-dire que je corrigeais les textes de ces messieurs, théoriciens, mais qui ne savaient pas écrire, j'étais aussi journaliste à *Sept-Jours* (travail que je dois à Denise Boucher, l'Ourse fantasque), à TV Hebdo et au Magazine MacLean — du temps où le Magazine MacLean, dont le rédacteur en chef était Paul-Marie Lapointe, pouvait avoir un chroniqueur/livre Gaston Miron et un chroniqueur/cinéma Patrick Straram. Aucun rapport avec le Magazine MacLean d'aujourd hui où on doit payer grassement Jacques Godbout pour écrire les inepties qu'il écrit.

A Sept-Jours, au tout début, j'ai écrit un texte, d'ailleurs mémorable puisque j'y consacrais cinq feuillets à *Pierrôt le fou* de Jean-Luc Godard, et quatre lignes à *Un homme et une femme* de Lelouch, ce qui a fait que pendant les trente premiers numéros de Sept-Jours, j'ai assuré la moitié du courrier des lecteurs'.

— H.Q.: Tu continuais ton travail de critique à TV Hebdo?

— P.S.: J'ai été foutu à la porte de Sept-Jours, de TV Hebdo, il me restait le MacLean — avant que le MacLean ne devienne un instrument au service de l'idéologie de la classe dominante qu'il est aujourd'hui, d'ailleurs de façon peu brillante! — Il y avait cette espèce d'individu dont je préfère taire le nom qui depuis des années me réclamait en Californie, où il pouvait "me loger, me nourrir, me faire boire et fumer, et j'y pourrais écrire un livre au lieu d'être un don quichotte ridicule, dérisoire, au Québec qui n'en valait pas la peine" — un autre Français d'origine ; j'ai donc été en Californie et ça été encore une autre coupure dans ma vie.

J'y ai vécu un peu comme St-Germain-des-Prés, l'apothéose et la fin de Haigt-Ashbury, le rock, le rock-folk plus précisément: je ne pense pas qu'il y en ait beaucoup que je n'aies pas entendu **live** — j'aime beaucoup l'expression parce que ça veut quand même très précisément dire "vivre avec" —, Janis Joplin, par exemple, capricorne. Il y a peut-être des écrivains québécois, piètres symboles qui sont scorpions, mais comme Jack London, Humphrey Bogard, Mao Tsé Toung, Gaston Miron et Staline et Straram et Janis sont capricorne....

— H.Q.: Juliette Gréco aussi est capricorne.

— P.S.: Ah ça, ça ne m'étonne pas! Juliette qui me donnait des sucettes sur un trottoir de la rue Dauphine quand on tournait

«*Desordre*» de Baratier. Tu te rends compte? Un trottoir de la rue Dauphine ou Mazzarine, je ne sais plus laquelle des deux, à un tournage de *Desordre*. J'étais assis et j'avais à ma gauche Juliette Gréco, et à ma droite, Annabelle — qui est devenue la femme de Buffet faut être fort pour s'appeler Buffet et faire la peinture qu'il fait!

H.Q.: En Californie, tu as envoyé au moins un texte à Parti Pris: les liens n'étaient donc pas entièrement rompus?

P.S.: Les liens n'étaient pas coupés. C'est moi d'ailleurs qui ai sauvé Parti Pris une première fois: ils voulaient l'arrêter. Je leur ai dit que s'ils en faisaient un magazine avec photos, avec une autre mise en page, en élargissant beaucoup plus le champ d'investigation, ça pouvait marcher. A ce moment-là je suis parti. Ils se sont cassé la gueule, c'est évident.

H.Q.: La post-face pour *Pornographic Delicatessen* a été écrite en Californie?

P.S.: Oui. J'ai connu Denis Vanier au lancement de son premier livre qui s'appelait *Je*, à la librairie Déom. Il devait avoir quinze ou seize ans à l'époque. Il m'avait profondément touché en me disant, avec son agressivité habituelle et maniaque: "Straram, ça fait assez longtemps que je voulais te rencontrer, j'ai lu les Ecrits de la Taverne Royale". Je suis extrêmement sensible à qui a lu quoi.

— H.Q.: En Californie, comment tu y vis, qu'est-ce que tu y fais?

— P.S.: En Californie, j'y vis sur le ranch d'un bonhomme merveilleux qui s'appelle Vatinel, plus communément appelé Vati. Il a des chevaux, il travaille pour une compagnie de vins. Nous avons un ou deux désir/plaisir en commun: jouer aux dés, jouer aux cartes.

— H.Q.: Tu es d'ailleurs un joueur invétéré?

— P.S.: Absolument. Je crois d'ailleurs que tout critique et tout politique ne l'est intégralement que s'il est joueur, ce qui vaut aussi pour l'amour.

Non sans que ça me rappelle certains pokers du vendredi soir au lundi matin au camp de bûcherons de Donald en pleines Montagnes Rocheuses, en cette année plutôt sinistre à Montréal, je tiens pour des **moments privilégiés** particulièrement **intéressants et beaux** des pokers des heures durant avec Michel Marin et le Sieur René de la Rochelle.

Donc, la Californie. Le ranch à Vati. J'y ai écrit *Irish Coffees au No Name Bar & Vin rouge Valley of the moon.* J'ai quitté Montréal, quittant Milicska, mon cactus-ookpik. Ca été très dur pour moi parce que je croyais que je vivais avec Milicska pour jusqu'à la fin de nos vies. Et puis elle est venue me retrouver — Noël 68 — après un an. Nous avons vécu sept-huit mois ensemble en Californie, et là elle m'a quitté pour d'excellentes raisons: j'étais très loin de la satisfaire. Et je ne suis pas sûr, autant je comprends les raisons excellentes qu'elle avait de me quitter, je ne suis pas sûr, à voir ce qui s'ensuit, qu'elle ait eu raison de me quitter. Je crois encore une fois qu'un échange d'idées à l'intérieur d'un discours précis fondé sur l'analyse critique, aurait probablement permis une relation qui satisfasse l'un et l'autre. Ca, c'est **la** problématique qui m'intéresse. Je crois que dialoguer d'un point de vue critique règle tous les problèmes, qu'ils soient sexuels, économiques ou politiques, ou qu'ils soient ceux qui les résument tous: de la production.

— H.Q.: La question est de savoir si le dialogue a lieu avant ou après le problème.

— P.S.: Il faut ce que j'appelle très précisément **pré-voir**. A l'époque, j'en étais pas entièrement capable, et elle, évidemment, en était absolument incapable. Bon, elle s'en va. La première chose: je me tue. Je croyais que douze equanils, ça suffisait. Expérience profitable: ça suffit pas. Là-dessus, je me dis: bon, on se paque et on baise. Alors, là, j'ai fait toute la Californie. J'étais en train d'en baiser une, y en avait une autre qui me téléphonait pour savoir si je pouvais aller la baiser. J'avais plus le temps. J'ai rencontré — j'avais à ce moment-là trente-huit ans — une petite californienne de vingt-deux ans, qui était bien belle, qui était bien le fun, qui avait l'air bien bien intelligente, puis on s'est beaucoup aimé, puis elle a eu envie de venir avec moi au Québec. Puis Jean-Marc Piotte, Pio le fou, qui intervient dans ma vie à intervalles aussi réguliers presque que Pauline Julien, quoique Pauline, ce soit depuis encore plus longtemps, est arrivé en Californie. On est remonté, Piotte, Dianne my american beauty of the purple sage, et moi. D'ailleurs, nous avons été, après octobre 70, séparés par une certaine loi des mesures de guerre et autres accommodements des polices Pierre-Elliott-Trudeauesques. Moi arrêté, elle déportée, donc je retourne en Californie, j'essaie de la marier à n'importe qui pour qu'elle puisse revenir au Québec; ça marche pas, donc il faut que je l'épouse. J'apprends tout à fait par surprise, puisque demandant à ma femme si elle accepterait un divorce, qu'on était divorcé déjà depuis un bout de temps — elle en avait pris soin pendant que j'étais en Californie. Donc, j'épouse Dianne, mariage mémorable, etc. etc.

— H.Q.: Tu l'épouses civilement?

— P.S.: Oui, oui, parce qu'elle n'avait plus le droit de revenir au Québec, à moins d'être l'épouse d'un citoyen canadien **résidant** au Québec.

Là, je crois pouvoir expliquer vraiment l'échec de la vie commune, Dianne et moi, par la différence d'âge. C'est d'ailleurs très drôle quand je revois Dianne aujourd'hui — je l'ai vue tout à l'heure à la taverne Wilson — elle comprend certaines choses qu'il y a deux ans elle ne comprenait pas. Mais aujourd'hui c'est avec une femme de mon âge que je pense pouvoir accomplir ce mouvement vital DESIR/PLAISIR, et **l'écrire**, puisque c'est la vérité du je à la Michel Leiris qu'il m'importe d'écrire, même si la femme la plus aimée ne tolère pas que je la **nomme**.

— H.Q.: Tu reviens en 71.

— P.S.: Bon alors, depuis mon retour au Québec, contacts à la fois merveilleux auprès de certaines personnes(1). Par exemple, quand on est entré, c'est Pauline Julien qui nous a hébergés — On a vécu un mois, je pense, chez elle — et vraiment, dans le cas de Pauline, il y a pour moi la preuve de ce que j'appelle une fidélité à soi-même, quels que soient les changements au sens très forts du mot changement — puisque précisément une vie c'est changer, mais non pas revirer de bord: changer tout en se demeurant fidèle —, et ça, pour moi, Pauline est absolument exemplaire. C'est vrai de sa carrière de chanteuse: c'est finalement assez récent qu'elle soit devenue la chanteuse engagée qu'elle est, alors que pendant des années elle ne savait pas exactement ce qu'elle faisait. Et au niveau affectif, elle est aussi sublimement merveilleuse qu'elle n'est pas parlable — parce qu'essayer de discuter avec Pauline, c'est peine perdue (tu peux le mettre en majuscule!).

Bon alors, là-dessus, vie commune impossible, donc Dianne me quitte. Grâce à un espagnol à la taverne Novo Rex, j'ai appris qu'il existait au Québec le Bien-être social. Je trouve remarquable, après quinze ans de pratique montréalaise, que ce soit un espagnol qui me dise: "Mais t'es mal pris, pourquoi tu ne vas pas au Bien-être? " Il n'y a pas **un** Québécois qui aurait pensé à me parler du Bien-être, il a fallu que ce soit un espagnol.

Alors, je suis un assisté social, ce qui paye mon loyer, et ce qui me laisse dans les quarante-quatre dollars par mois pour payer mes vêtements, mes transports, mon tabac et ma nourriture. Il suffirait de lire le Journal de Montréal qui situe à sept dollars le coût d'un bouilli pour cinq, et calculer ce que je peux manger avec quarante-quatre dollars par mois.

—H.Q.: Pour en finir avec ton séjour en Californie, ce que tu y as vu a été, si je ne me trompe, négatif, décevant. Comment pourrais-tu résumer ton impression?



(Photo Errol Gagné.)

—P.S.: Il s'est très précisément passé ce qui ne peux pas ne pas se passer, à savoir qu'on ne crée pas une modification radicale d'une société en termes strictement idéals et moraux, on ne modifie une société qu'en termes politiques. Et on en a un exemple très flagrant au Québec où effectivement et le FLQ et **Parti Pris** ont modifié la scène québécoise. Mais la contre-culture-américaine à la québécoise telle qu'elle a été, disons, propagée par **Mainmise**: rien.(Quand je dis rien, j'exagère: *Mainmise* a introduit au Québec des valeurs et des notions socio-culturelles de libération fondamentales; l'érigeant en absolu c'était **produire** un impérialisme totalitaire de plus, qui aliène, qui réifie, qui dé-nature).

---

(1) Les frères Hébert, Geoffroy, les frères Gagné, Duchesne, Painchaud, Robitaille, et Gaston et Raoul et Ronald et Kowalski de la Wilson, comme à la Wilson Luc, Boris et tant d'autres.

Je ne sais pas si vous vous souvenez: entre 58 et 62, il s'est vécu un certain nombre de choses au Québec. Il faut avoir vécu quand Duplessis était au pouvoir pour comprendre ce dont je parle. Après Duplessis, un Yvon Dupuis au Ralliement Créditiste, un Bou-Bou à la télévision d'Etat, c'était pas possible. Aujourd'hui, ça l'est, et non seulement ça l'est, mais c'est ce qui sur-détermine le comportement des individus au sein de la société québécoise.

—H.Q.: Un des reproches les plus fréquents qu'on entend dire au sujet de ton écriture, ton discours, c'est une répétition inlassable des mêmes choses, des mêmes citations, des mêmes exemples (Bou-Bou, justement), etc. Qu'est-ce que tu réponds à cela?

—P.S.: Le douze janvier 1974, pour célébrer mon quarantième anniversaire, de 4 à 6 heures — le 4 et le 6, chiffres amérindiens —, je lance à l'Asociacion española de mon ami Pedro, le numéro 16 des *Herbes rouges*:"4 x 4/4 x 4". Le premier poéme, écrit pour Charron avec une citation de Mao Tsé-Toung, dit précisément que l'invention d'un nouveau discours n'est pas suffisante, certaines choses sont à répéter constamment. Répétition: transgression du linéaire des pouvoirs. Il y a certaines choses qu'on ne répétera jamais trop, c'est certain. Si on les répétait vraiment, Dupuis ou Bou-Bou n'existeraient pas aujourd'hui, précisément. Et quand je dis Dupuis ou Bou-Bou, ça veut dire un état néo-fasciste du Québec qui va s'accentuant. Et ça, t'en as un exemple probant avec Pierre Vadeboncoeur, qui est l'un des hommes ayant analysé du plus près et d'une façon magistrale le devenir du Québec (puisque rien n'est jamais inerte, figé— ça, ça fait partie de la mythologie idéologique catholique capitaliste): Vadeboncoeur en est rendu au point où il ne sait plus. Et dans *Indépendance(s)*, il ne fait que répéter.

Ca fait probablement quinze ans que je répète cette phrase de Karl Marx qui a pour moi infléchi toute ma vie: "De chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins". Je commence seulement, maintenant, au bout de quinze ans, à en comprendre un peu ce qu'elle veut vraiment dire.

Dans le cadre de l'entretien, je peux bien poser une question? Claude Beausoleil, comment est-ce que tu te démerdes dans ta vie, comment est-ce que tu peux produire des écritures et des critiques, on ne peut plus valables d'ailleurs, portant un nom semblable?

— C.B.: C'est à cause de mes cheveux...

— P.S.: C'est très bon. Il y a une certaine catégorie de tes lecteurs qui va le trouver too much!

— H.Q.: Si on fait un relevé statistique des adjectifs qui reviennent le plus souvent chez toi...

— P.S.: Mon père avait fait ça une fois ... dialectique ...

— H.Q.: ... On trouve: magistral, fondamental, essentiel, primordial. Je les trouve relevant d'un vocabulaire théologique, et non pas marxiste.

— P.S.: Là, tu mets vraiment le doigt sur **mon** problème. Il est très vrai que ce qui me frappe le plus, c'est: L'Injustice — ça, je peux en traiter en termes marxistes et je crois que j'essaie de le faire —, mais aussi l'Inconsistance et l'Indifférence. C'est pas pour rien que je vous mentionnais tout à l'heure *L'homo ludens* de Huizinga, ou *la part maudite* de Bataille, et on pourrait même revenir aussi à Boris Vian et Roger Vailland. Je vis dans un monde où la réification des individus, conformément à la logique d'un système capitaliste qui au préalable est catholique puisque l'un engendre l'autre, me fait éprouver un mal absolument écoeurant de voir des êtres qui ne le sont plus — réifiés, ça veut dire **transformés en chose.**

Il y a ce fait que je souffre énormément de vivre dans un monde où, quelque soit leur affichage, sous forme d'écriture, sous forme d'engagement politique, sous forme de travail, sous forme d'amour, les individus sont réifiés, ils sont des choses entièrement conditionnées par l'idéologie de la classe dominante, ou par l'idéologie d'une classe prétendûment révolutionnaire, mais qui utilise le même langage qui par conséquent ne peut pas être révolutionnaire ; donc, j'ai toujours été extrêmement sensible au **style** de vie dans la vie quotidienne — dont Henri Lefebvre a fait, disons le mot le plus juste, la critique — comme au niveau des idées.

Il est vrai que j'ai un problème de **langage** par rapport aux **idées.** Encore une fois je ne vois plus que la **dialectique** pour m'en tirer moi-même, aussi pour éviter tous les dogmatismes qui pullulent, et aboutissent à un impérialisme fasciste guère préférable à celui qu'on prétend combattre.

— H.Q.: Mais, pour revenir à ton vocabulaire: quand tu dis que Sold-Out est remarquable — ce qui n'est pas contesté ici —, et que Jean Ethier Blais trouve tel roman remarquable, ça produit dans un autre mode d'écriture, exactement le même effet.

— P.S.:Dans un absolu méthaphysique, oui. Mais la différence des langages critiques avertit, alerte, des lecteurs différents et c'est cette **coupure** le seul travail que je puisse produire d'écrivant: écrivain. (L'autre il est crématisé au Musée des Cires qui ne servent plus qu'aux cadavres imminents).

— H.Q.: Ce que je pourrais percevoir dans ton contenu critique pour une analyse politique, ce serait une démystification de certains phénomènes, et une remystification par un vocabulaire qui relève d'une tradition théologique en employant le **magistral** pour les choses intéressantes, sans expliquer comment elles peuvent transformer l'existence des individus, à propos de tel livre, tel film, etc.

— P.S.: Il ne me semble pas quand même que j'aie utilisé le mot **magistral** — ou n'importe quel autre — sans essayer, sinon d'expliquer, d'indiquer en quoi ça pouvait modifier. Je me souviens d'un texte pour Hobo-Québec où j'ai utilisé le mot **magistral** quatre fois, et j'ai même fait une parenthèse en disant: c'est pas par hasard que je l'utilise quatre fois. C'était le *Dernier tango à Paris.*

— H.Q.: Le: "C'est pas par hasard que je l'utilise quatre fois", c'est une parenthèse/défilade, plutôt que d'expliquer le pourquoi de l'utilisation?

— P.S.: Il me semblait avoir, dans ce texte à propos du *Dernier tango*, dit du film qu'il signifiait **ça et ça**, que personne n'avait encore dit, précisément. J'ai considéré le *Dernier tango à Paris* comme une mise en question de l'amour dans une société capitaliste, déterminée par une conscience petite bourgeoise — ce que personne n'y avait encore vu.

— H.Q.: Mais il y a peut-être une distinction entre nommer la chose et décorer la chose qu'on a nommé. En démystifiant, tu remystifies par un langage qui, lui, devient, même pas ésotérique, mais fleur bleue.

— P.S.: Je suis en train de travailler sur un texte pour moi assez capital, qui doit être inclus dans le livre de Lucien Francoeur aux Editions de L'Obscène Nyctalope de notre ami Louis Geoffroy: *Les grands spectacles*, et mon texte, très difficile et très important pour moi, s'appelle très précisément *«Métis et fleur bleue»*. Je crois qu'il est très important d'arriver à une analyse marxiste-léniniste, c'est-à-dire scientifique, sans refouler en soi ce qu'on appellera romantisme ou fleur bleue, et qui est pour moi fondamental .

— H.Q.: L'explication du pourquoi et du comment — aspect fondamental — m'apparaît être ce qui manque, la dimension qui manque et la dimension qui mettrait de côté l'importance de la répétition.

— P.S.: Je crois que tu ne peux arriver à expliquer une chose nébuleuse qu'à force d'y travailler. J'en suis extrêmement conscient, j'en suis extrêmement conscient dans ma vie quotidienne, dans mes amours et dans ma production d'écritures. *«Bribes»*, qui est le livre que je vais publier, commence par une analyse de *Irish Coffees.* Je relis dans ce que j'ai écrit il y a seulement trois ans des trucs qui me font bondir. Je trouve ça lamentable. Mais si je n'avais pas écrit *Irish Coffees,* je ne serais pas capable aujourd'hui de trouver ça lamentable.

J'en suis à une époque où je tente de parler d'amour, de politique ou d'écritures, ou de parler avec vous, selon une pensée marxiste-léniniste tout en n'endommageant absolument pas cette espèce de romantisme ou de lyrisme, ce que j'appelle **style de vie**, parce que pour moi la vie quotidienne est aussi importante que la théorie. Mais je ne peux pas arriver à concilier tout, tout de suite. Ca va prendre encore du temps.

— H.Q.: Mais est-ce que l'insistance avec laquelle tu parles et fais intervenir ce style de vie dans ton écriture n'est pas ce qui te coupe de bonhommes comme ceux de l'équipe de *Champ Libre*, par exemple?

— P.S.: Oui. Complètement. Eux n'acceptent pas ce qu'ils appellent mon individualisme, etc.

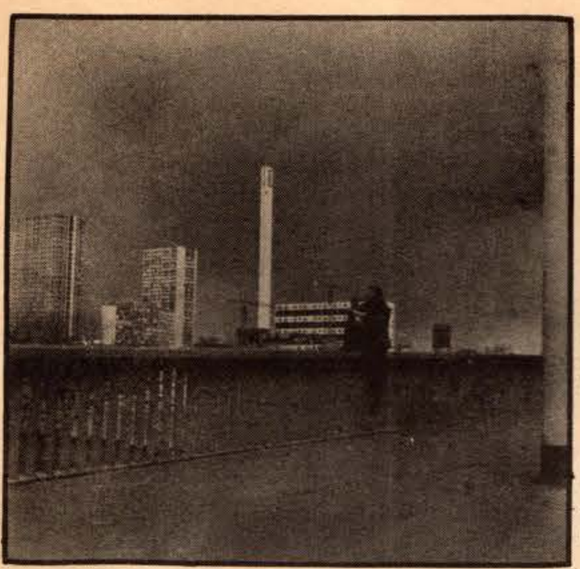
— H.Q.: Mais au point de vue du marxisme, est-ce qu'ils n'ont pas raison?

— P.S.: Non. Précisément pas.

— H.Q.: Mais tu ne t'es jamais expliqué là-dessus?

— P.S.: Déjà, dans *Irish Coffees*, c'est précis, je le dis. Et dans tous mes textes, je le dis, finalement. Y compris dans ma critique du *Dernier tango à Paris,* où je dis que ce qui fait la valeur du film c'est que c'est un film de petit-bourgeois qui s'interroge sur ses conflits. Ce que personne n'y a vu. Même Pauline Kael, qui a fait que le film existe. Et je me pose de sérieuses questions sur Marlo Brando, et sur Bertolucci. Je ne suis pas





«Paris 1973 — satisfait d'avoir quitté cette pourriture il y a vingt ans» photo : Anick Straram

sûr qu'il était conscient complètement du point auquel le film valait, parce qu'il était l'aveu d'un petit-bourgeois parlant des conflits que tout petit-bourgeois ne peut pas éluder.

— H.Q.: Une espèce d'impuissance chez Bertolucci d'éluder...

— P.S.: Moi je me fous ded ans, je me fous la face dans la marde! C'est clair?

— H.Q.: ... les problèmes, impuissance de parler de la décadence.

— P.S.: Mais est-ce que lui ne l'a pas éludé, cette décadence? Quant aux spectateurs, pas de problèmes, ils l'ont tous éludé! Il n'y a personne qui ait vu ce qui était inscrit dans le film en tant que rapports de force et rapports de production. Il n'y a personne qui s'y soit arrêté. Ce n'est pas pour rien que Claude Jasmin et Straram trouvent un film bon tous les deux: ça n'arrive pas souvent!

— H.Q.: Mais est-ce que ta place ne devrait pas être, tout normalement, malgré cet individualisme, à l'intérieur de *Champ Libre* revue marxiste de cinéma?

— P.S.: J'aime infiniment plus écrire pour *Hobo Québec* que pour *Champ Libre*, même si je trouve que *Champ Libre* va infiniment plus loin, dans un sens, que *Hobo Québec* — et dans l'autre, je trouve que *Hobo Québec* va beaucoup plus loin. J'ai discuté intelligemment du problème avec Jean-Marc Piotte à propos du *Cahier du cinéma 244*, qui est extraordinaire de lucidité et de critique. Je trouvais cela tellement fort que je l'ai fait lire à Piotte, puis je lui ai demandé de m'en parler — parce que Jean-Marc, c'est quand même un gars qui comprend un paquet d'affaires. Il m'a dit: "C'est extraordinaire, mais ça règle pas grand choses parce que le problème de l'individu par rapport au mouvement historique des sociétés, il n'est pas réglé là-dedans plus que n'importe où ailleurs". C'est pour ça que j'aime énormément le livre de Lyotard: *Dérive à partir de Marx et Freud*, dans lequel je bondis, tellement certains aspects en sont réactionnaires, d'un trotskisme lamentable, mais il pose des questions qui ouvrent des champs.

— H.Q.: Les personnes qui font partie de ton entourage immédiat sont souvent affublées par toi d'un surnom, et ce surnom, privé d'une explication, du pourquoi de leur présence, semble relever de la fiction.

— P.S.: Dans mon rapport avec les individus, il m'a toujours extrêmement plû de pouvoir ajouter au nom — séquelle du filial et de l'état civil — un nom amérindien qui pour moi valorise en terme de qualité l'individu dont je parle. C'est tout. Ca n'a rien à voir avec la fiction. On se **fait** son nom, ou on "pratique" le nom qu'un camarade ou un frère **donne**.
Blues Clair, ce livre sur lequel je travaille depuis à peu près dix ans et que je compte terminer l'an prochain, peut-être cette année, une des quatre parties du livre c'est strictement pour qui j'écris ce livre; et chaque nom a ce que tu pourrais appeler un surnom — pour une fois le mot surnom me plaît, si on le comprend en terme vraiment de production —, et je l'explicite. Je vais dire pourquoi, par exemple, Gilles Groulx est bien un lynx inquiet.

— H.Q.: Que réponds-tu à ceux qui disent que ton écriture rebute à un grand nombre de lecteurs? Que ton style d'écriture réduit le potentiel de tes lecteurs présentement?

— P.S.: Je considère que le travail d'écrivant — parce que je ne fais pas exactement la même différence que Barthes fait entre l'écrivain et l'écrivant — je crois que tout écrivain est aussi un écrivant et que selon la conscience qu'il a d'être un écrivant il est un écrivain — ça, c'est un problème théorique, je crois que Barthes s'est trompé à ce moment-là, je crois donc que le rapport de celui qui écrit à celui qui lit ne dépend pas seulement de la lisibilité du texte mais du cheminement de celui qui écrit; donc je peux écrire un texte difficile à lire, le contact avec un lecteur s'établit d'autant plus.

— H.Q.: Une question de disponibilité?

— P.S.: Exactement: d'écriture et de lecture. Contrairement à tout ce que j'appelle une **fabrication** — ce qui n'a rien à voir ni avec création, ce mot lamentable, ni production — fabrication, c'est ce que font la plupart des écrivains où que ce soit dans le monde. Au Québec, je crois qu'il est assez facile de savoir qui écrit et qui fabrique. Ca fait quelques écrivains et beaucoup de fabricants.

Quiconque lit ce que j'écrivais il y a dix ans, cinq ans, un an — un an si tu veux, on peut s'en tenir là — il y a un an j'écrivais pour *Presqu'Amérique*, depuis un an j'écris pour *Hobo Québec* —, il me semble que ce que j'écris est de plus en plus lisible; non pas par décision d'être accessible, par cheminement de l'écrivant au moment de l'écriture. C'est évident que je me ferme un nombre incalculable de lecteurs, là je vais être obligé de citer Roland Barthes, et de dire que "la valeur d'un livre ne se juge pas dans l'immédiat mais dans son devenir"; et je suis, de par conviction marxiste, infiniment plus sensible au devenir qu'à l'immédiat. Ce que j'écrivais a amené Major et Chamberland, via Lefebvre, à *Parti Pris* — je considère ça extrêmement positif. Ce que j'ai écrit dans *Presqu'Amérique* a amené un certain nombre de gars à communiquer avec moi — je considère ça positif. Ce que j'écris dans *Hobo Québec* — et là je tiens à dire qu'il serait temps que Hobo Québec paye et sans plus-value la production d'écriture que je leur fournis — permet à Claude Beausoleil, qui est un écrivain et un critique qui d'après ses questions est en passe de devenir un écrivant, des questions au travers desquelles probablement il va devenir un écrivant.

Je pourrais effectivement écrire des textes qui soient lisibles; d'une part ils ne vaudraient pas de la marde, d'autre part ce serait un surcroît de travail pour moi qui en a déjà bien assez; troisièmement, ils seraient beaucoup plus au service de l'idéologie de la classe dominante que les textes illisibles dont Beausoleil me reprochait qu'ils soient au service de la classe dominante, qu'ils reconduisent l'idéologie de la classe dominante.— et il avait raison, mais c'est un cheminement qui va faire que je vais arriver peut-être un jour, peut-être pas, à un texte qui sera lisible sans être soupçonné de reconduction de l'idéologie de la classe dominante.

En tout cas, je sais que, en le faisant tel que je le fais maintenant, il l'est beaucoup moins que si je l'adaptais à une espèce d'idéal, idéal-idéel du lecteur — ça c'est la politique de tous les mass media — on arrive à Radio-Canada qui annonce Bou-Bou: "Un programme pas pour intellectuels", et ça aboutit à Dupuis, etc. Répétition? Oui, et j'ai pas fini!

Demande à Dyne Mousso la Déesse-qui-se-marre la Délirante Magistrale quelle lecture elle fait de mon écriture... ou demandes-le au merveilleux Philippe Gagnon si tu le retrouves dans sa roulotte avec son violon ... etc.

— H.Q.: Qu'est-ce qui ressort, chez toi, d'une analyse de notre époque, d'aujourd'hui, les années soixante-dix?

— P.S.: Quinze ans après, je vérifie ce que j'écrivais à l'époque. C'est un poète sud-américain, dont j'ai oublié le nom — je ne sais absolument pas qui c'est, dans quel livre — qui a écrit: "Sans espoir, avec conviction".

Je peux très bien être amené un jour à ce que la direction de Hobo Québec me dise: "Il y a trop de lettres de lecteurs contre toi, on est obligé de te demander de ne plus écrire". Je peux très bien publier des livres ou au contraire me faire refuser des manuscrits par les éditeurs. Je peux très bien être heureux avec une femme ou au contraire cette femme me quittera. C'est sans espoir, mais avec conviction. Je ne tolérerai jamais quelque compromis que ce soit qui me garantisse quoi que ce soit. Des compromis, j'en fais; des compromissions, jamais! Voir Jean-Luc Godard: *Une femme mariée*. Leenhardt — cinéaste que personne ne connaît (mais oui, mais oui *Le soleil marginal* le connaît) — je crois qu'en fait rien ne vaut la peine d'être vécu si ça n'est analysé, critiqué. C'est là où Barthes m'intéresse, puisque c'est Barthes qui a dit que "la critique était le travail fondamental dans la deuxième moitié du vingtième siècle", pour démontrer à quel point **tout** était faussé: nos sentiments, nos attitudes, nos comportements, nos façons de penser.

Je trouve qu'un tel entretien serait absolument ridicule s'il était limité à quelques spécialistes cloisonnés, dans un tiroir-division du travail comme la division entre classes, entre sexes —, si n'intervenait, ne donnait à la "discussion" sa **dimension** dans le **réel**, un de ceux que je connais depuis le plus

longtemps, et l'un de ceux qui m'ont fait devenir Québécois bien plus que quelque membre que ce soit de l'intelligentsia, j'ai nommé, fils adoptif d'un psychiatre, mon ami René Larochelle, maître d'hôtel.(1)

Larochelle: J'ai une question à te poser, suite à ta longue conversation que tu viens d'avoir seul: pourquoi tu as cette manie de toujours te référer à des auteurs et non à toi?

— P.S.: C'est pourtant très simple: aucun individu n'est lui-même d'une façon, comme ça, essentiel. C'est encore un des mythes catholiques. Un homme est ce que le produit son milieu, sa production, ça implique aussi ses lectures. Or, le peu de sens critique que j'ai aujourd'hui et qui détermine et ma vie quotidienne et ma production d'écritures et mes amours, c'est aussi à travers certaines lectures. Elles ont été tellement bénéfiques pour moi que je crois devoir les mentionner à d'autres. Ca implique aussi qu'il y a des choses que Bertold Brecht ou Roland Barthes ou Henri Lefebvre ou ce cher Malcolm Lowry ont dites — j'ai absolument rien de mieux à dire, donc je les cite tel quel. Evidemment tu as tous les auteurs à la Claude Jasmin qui, eux, ne citent jamais rien et ne font qu'un plagiat perpétuel.

Disons qu'un tel entretien est forcément pour moi un travail d'éducation/information. A quel sujet? La liberté. Liberté que *désire* la jeunesse dans un monde où les adultes ont à peu près tous renoncé à vivre. La dé-construction d'un savoir judéo-chrétien blanc capitaliste/impérialiste est nécessaire, une priorité (au sens du "principal" de Mao Tsé-Toung). Mais cette dé-construction implique, implicite, la construction (production) d'un savoir autre, pour une vie autre, où désir et plaisir aient *lieu,* LIBERTE. L'évasion suicidaire dans l'ignorance n'est que *refus d'être*, sous tous les marques et simulacres possibles de l'impossible. On ne produit pas un possible d'être au moyen d'une ignorance (ignorantiser: détruire nature/culture, l'"être": fascisme). Or, je sais que changer la vie au sens que lui donnait Rimbaud est inséparable d'un changement radical des structures politiques existantes. D'où les contradictions qui fondent ma bâtardise. Désir/savoir. Connaissance/spontanéisme. Intégrité/stratégies. Contingence d'une action collective/ intégralité de l'individu que je suis dans ma singularité. Spécifiquement: RE/BOIRE (je n'ai pas fini d'y revenir). Théorie, pratique, théorie, pratique. Seul le marxisme est un mode d'analyse et de pratique qui inscrit d'abord dans son fondement même qu'il est renouvelable, modifiable, transformable au fur et à mesure que changent mouvement historique et sciences humaines. La désaffection de la jeunesse pour tout ce qui est de près ou de loin marxiste faisant le jeu du Systéme (haute finance, pègre et leurs fantoches les politiciens, sans mentionner les innombrables "missionnaires" qui prétendent s'occuper de l'"homme") faisant le jeu du Système, la jeunesse éloigne d'autant plus ce projet de liberté qu'elle était seule à désirer et vouloir *produire*. Le choix d'une ignorance comme mode/style de vie et pratique du commerce humain met la jeunesse au service de la haute finance et de la pègre qui les manipule et plonge la jeunesse dans cet affre inconscient où ne peuvent plus servir que des *déplacements* au sens freudien du mot. Prétendant s'affranchir, la jeunesse s'aliène complètement (au Système et à elle-même). Seul l'accomplissement du procès désir/plaisir, mais combiné à un savoir, permet l'accès à la conscience- et la pratique politique que cette conscience engendre. Ainsi sont complètement détériorées des expériences extraordinaires comme celle de la drogue, du rock, de la dérive, d'amours autres.

Jamais encore n'ai-je éprouvé une telle (op)pression d'un monde le contraire de toute analyse-critique du vivre que je tente, scientifiquement (marxistement) "juste" et *authentique*.

In nudia vita! — — — Non, la vie ne m'a pas déçu! Au contraire, tous les ans je la trouve meilleure, plus désirable, plus mystérieuse, . . . depuis ce jour où m'est venue la grande libératrice, l'idée que la vie pouvait être expérience pour ceux qui cherchent à savoir et non devoir, fatalité, duperie! . . . . Quant à la connaissance elle-même, qu'elle soit ce qu'elle veut pour d'autres, un lit de repos, ou le chemin d'un lit de repos, ou distraction ou flânerie, pour moi c'est un monde de périls, c'est un univers de victoires où les sentiments héroïques ont leur lice et leur salle de bal. "*La vie est un moyen de connaissance*"; quand on a ce principe au coeur on peut vivre non seulement brave mais *heureux*, on peut rire *joyeusement!* Et qui, d'ailleurs, s'entendrait donc et à bien rire et à bien vivre s'il ne s'entend premièrement et à vaincre et à guerroyer?

Frédéric Nietzsche. *«Le gai savoir»*, Livre 4 "SaintJanvier", 324 (coll. "Idées"/Gallimard).

(1) mon plus vieil ami ici avec André Valois le Caribou nictitant

Le premier pas seul est décisif: du discours ou de la violence, du chaos affectif ou de la raison, que dois-je choisir? Une fois cette question initiale résolue —— et elle l'est puisque j'écris ——, ce qui en découle se laisse clairement penser: il n'est maintenant d'existence possible pour moi que conforme à la raison; ma décision première me circonscrit tout entier; elle implique que ma vie sera soumise à un système de normes et que ces normes auront été mises en évidence par un savoir.

Lucien Sebag. *«Marxisme et structuralisme»*, (Petite Bibliothèque Payot).

. . . chercher à comprendre, c'est le seul moyen de moins s'ennuyer dans l'existence. Là est notre meilleure, peut-être notre seule justification.

Claude Lévi-Strauss. *«Entretien»* avec l'Express (Robert Laffont éd.).

LE SAVOIR POLITIQUE EST DONC LE PREMIER OBJET DE L'ACTION POLITIQUE.

Roland Barthes. *«Essais critiques»*, «Sur LA MERE de Brecht» (coll' "Tel Quel" / éd. du Seuil).

Nous nous aimons, une femme superbe de la classe possédante/dominante, et moi, d'origine petite-bourgeoise française (la pire), tôt sur le marché du travail, aujourd'hui un intellectuel contestataire marginal. Amour magistral. Encombré, abîmé par les contradictions qu'on imagine, les conflits constants dans une pratique de la vie quotidienne à partir d'origines de classe et d'un vécu entièrement différents. Il ne peut y avoir détérioration complète d'un tel amour, *le procès désir/plaisir relevant d'un dialogue, de l'échange de deux discours le produisant.* Là où cassure il peut y avoir, c'est lorsque la femme aimée est *exclue* par les camarades aux prétentions les plus politiques (un savoir). Ce que son appartenance de classe l'empêche de comprendre et l'amène à me dé-faire. Il semble qu'on ait oblitéré cet essentiel dont parlait Lénine lorsqu'il disait que la révolution commençait par balayer devant sa porte. . .

Un tel vivre et l'écriture esquintent, démolissent. C'est chaque jour se demander à quoi bon le vivre et l'écrire.

Seulement comprendre et l'endurance du bison, et parce que le Québec, et parce que des camaraderies et des fêtes. . .

Mais l'assassinat de Allende, Watergate, l'affaire Saulnier-Laporte et l'information/éducation commandée par la haute finance et la pègre qui dirigent les gouvernements risquent de donner plus l'envie d'aller boire à la taverne que de s'acharner à un travail de production d'écritures/action politique. . .

Cet amour pour cette femme et comprendre détermineront demain pour quel vivre/pour/en/mourir j'opterai, *geste de savoir/politique.* (1)



(1) «Une note doit être ajoutée à cet entretien, une citation de Claude Lévi-Strauss: «Chercher à comprendre, c'est le seul moyen de moins s'ennuyer dans l'existence; là est notre meilleure, peut-être notre seule justification». A quoi moi j'ajoute que justification, je ne l'aime pas du tout; ça complexifie un petit peu, mais je crois qu'en même temps ça élucide plus, je dirais: «Comprendre est ce qui donne un sens à notre vie, c'est peut-être notre seule raison d'être».



«Les gens, même contemporains, même concitoyens, ne parlent pas forcément la même langue.»
Lou Sin

forcément puisque patrick straram écrit bien plus que du constat que du tout cuit que du prêt à servir il est inconsommable alors voilà pourquoi on ne digère pas les critiques de plus que le cinéma le cinéma est une arme aux mains de la bourgeoisie de la classe capitaliste lui le sait le montre par un déchiffrement continuel de l'écran trop souvent écran de fumée dans le champ cinématographique straram est non seulement utile mais nécessaire écriture d'un quotidien mis en scène la question primordiale demeure celle-ci il le sait bien pour qui contre qui que fait l'appareil quel reflet nous rend-t-il voilà posé le problème du point de vue détruire l'humanisme chrétien aimez-vous les uns les autres straram va plus loin que le c'est beau jolies belles scènes prises de vue extraordinaires couleurs inoubliables le jeu des acteurs tout simplement superbes petites opinions commerciales sur comment redire du ready to serve contraire *reflet et transparence, l'écran faisant exactement écran entre le spectateur et la réalité où vit ce spectateur, la réalité que l'écran a pour fonction de lui dissimuler en lui faisant croire que «c'est comme ça», qu'il ne comprenne pas comment c'est vraiment, comment ça fonctionne, lutte de classes et idéologie/culture maintenant l'opprimé dans l'ignorance, les fantasmes, des clichés pour que le pouvoir de l'oppresseur ne soit pas remis en question* voilà en somme dire autre chose que le blabla habituel dominant au québec ça commence à éclaircir les contradictions il en est temps depuis le discours aveuglant nationaliste petit-bourgeois straram doit être lu actuellement sans attendre il doit agir immédiatement sur ceux qui veulent peuvent changer la vie en passant par le cinéma caméra oeil de classe pas inoffensif jamais inoffensif jamais bien que d'autres veuillent dire que oui ce oui là c'est de la foutaise de la cochonnerie idéologique aux services des monsieurs faux-cols cinéma de répertoire ou soit-disant populaire ma chère vous avez vu le dernier chabrol le dernier carle le dernier n'importe quoi pourvu que ça confirme sa position de classe dans le système pourvu que ça réaffirme sa culture à papa straram la leur met en pleine face comme telle culture divisante reproductrice d'un réel capitaliste d'un art comme vous voudrez mais pas politique le truc c'est d'opposer culture et art ainsi on en arrive à dire art=non politique et vice versa et c'est quand ça critique réellement *il n'est plus question de voir/comprendre un film sinon en ayant pleine conscience du terrain réel où il agit* qu'on censure qu'on réduit qu'on mêle semer la discorde dans le camp de l'ennemi forcément puisque patrick straram démonte et démontre comment toute critique qui ne part pas du champ social du mode de production qui détermine la façon de vivre et voir la vie est une critique vaine annulée dès son point de départ faussée piégée toute pratique culturelle est idéologique défend/combat inévitable que ça vous sourit ou pas l'art neutre c'est de la shit c'est bon pour ceux qui peuvent s'en payer le film pour le film sa beauté sa forme son esthétisme c'est amuser divertir détendre pour mieux faire renoncer inconsciemment à voir le monde en mouvement et à construire/dé-construire perpétuellement mais encore lui insiste qualité première du camarade insister répéter pour que ça se comprenne mieux bien user de l'ordre du discours pour le subvertir le mettre aux services de la classe ouvrière et de ses alliés ne pas avoir peur de redire la vérité même invraisemblable à l'idéologie dominante qui la caricature la tronque ou tout simplement l'efface du champ agressé mais avant tout quotidienneté langage parlé écrit de tous les jours comme par exemple woodstock *produits de consommation capitalistes propageant sous couvert d'esthétique ou de culture l'idéologie capitaliste* comme tout aussi bien dit z ou easy rider qui sous apparences *(apparences)* progressistes avant-gardistes notions qu'ils réduisent déforment totalement ne font que re-conduire une image faussée passive du cinéma de la caméra de l'appareil idéologique des loisirs détendre l'individu dans les limites nécessaires à la bonne mise en condition de la force de travail ceci à travers les mécanismes du pouvoir d'état quotidienneté interprétations de la vie quotidienne appelle un déchiffrement non pas innocent humain universel mais bien de classe afficher clairement son caractère de classe ne jamais oublier çà straram n'a que faire des analyses de coeur la sincérité ne valant que solidaire du groupe historique auquel nous nous lions des gens comme jean-claude lord christiane berthiaume claude jasmin et j'en passe ne sont que les instruments dociles servant à apprêter l'image bourgeoise qu'on se fait du monde et du cinéma drame psychologique relation individu (maître/victime de son destin) / société contraire toujours illustrer l'individu conscient qui condense les aspirations du prolétariat en lutte il n'y a pas de culture au-dessus des classes qui s'affrontent voilà ce qu'ils ne peuvent ne veulent accepter coupés qu'ils sont des combats de masse c'est pour les intellectuels voilà leur seul propos défensif d'un infantilisme abstrait inconscient dominé par un code du vraisemblable ce qui veut dire code des conceptions dominantes dans les pratiques d'aujourd'hui code bourgeois donc fétichisme des règles prises hors de tout contexte économique et social straram pose la question les codes (plus spécifiquement le cinématographique) sont-ils innés tombent-ils du ciel ou bien à l'opposé produits et reproduits par des hommes ayant des rapports déterminés entre eux alors on pige que toute parole toute image alimentent malgré notre petite conscience une vision du monde bien définie située à l'intérieur d'un mode de production celle de la bourgeoisie exploitation de l'homme par l'homme individualisme culte de la personnalité et mépris des masses celle du prolétariat libération des forces productives socialisation accrue des moyens de production à chacun selon ses besoins amour du peuple *à chacun de «savoir» quelle politique sert nécessairement son écriture* voilà qui fait peur à ceux qui prétendent dépasser ces querelles de chapelles sans trop connaître eux-mêmes le sens de la mystification puisqu'ils baignent dedans alors écoutez bien mystifier veut dire occulter au moyen d'un code déterminé les conditions de production d'un objet ou reflet de cet objet occulter veut dire masquer cacher *passer sous silence* laisser un blanc là où il y a un plein déterminant en quelque sorte rayer l'organisation capitaliste du travail comme condition sine qua non de la production des idées des pratiques culturelles qui en rendent compte ou encore pour ne pas si bien dire être dans les nuages de l'art pour l'art de l'art expression de l'humanité le contraire l'art est un reflet particulier du politique mais c'est inacceptable forcément puisque patrick straram n'a pas l'intention de nous remâcher les mêmes vieilles salades l'art reflet du collectif j'ai aimé je n'ai pas aimé nous n'avons que faire des expressions digérées de nos critiques vendus aux représentations surfaites des exploiteurs et de leurs alliés autre appareil d'une importance capitale la télévision véritable boîte à légitimiser et fonder de toute éternité sentiments et situations bourgeoises que ce soit relativement à la bourgeoisie que ce soit par le regard menteur qu'on jette sur une classe ouvrière toujours amputée de ses éléments combatifs conscients on s'ingénie à affaiblir l'image des classes laborieuses à les dépeindre telles qu'on les voudrait intégralement bâtardes irresponsables mais quand même de bonne volonté que parle radio-canada à travers en pièces détachées je donne cet exemple parce que cette émission a été particulièrement réussie elle a bouclé la boucle rien à ajouter c'est bien comme çà on *re-connaît* bien la réalité du milieu mais non vous n'y êtes pas du tout et comme dirait straram *entreprise type d'abêtissement «systématique» d'une collectivité* une partie seulement du réel nous parvient occulter les lieux de production les luttes l'amélioration des conditions de travail les groupements politisés les revendications montrer des travailleurs amorphes inorganisés jamais en voie de l'être patrick straram invite à une politisation de toute approche et pratique du cinéma pour un cinéma une lecture une écriture militante voilà en gros ce qu'il a à signifier dans un québec écrasé par l'impérialisme américain allié du colonialisme canadian alors plus de divertissement non coupable plus de caution à l'organisation sociale présente son écriture est loin d'être un divertissement qui a le temps de vraiment s'amuser sans penser aux besoins élémentaires de vie voici un travail engagé critique à gauche le faire savoir montrer ses racines ses sources l'inter-textualité la somme des textes qui permet une lecture plus prêt du réel par contre textes tenant compte des pratiques sociales les représentant dans une perspective de lutte marx lénine mao brecht autre caractéristique de son travail nombreuses citations qui incitent à la réflexion pour mieux passer à l'action mieux maîtriser sa pratique ne pas laisser l'initiative à l'ennemi ses textes ne viennent que situer l'écriture comme inter-pénétrations de citations modifiées complétées transformées la progression des connaissances d'un objet concret étant inséparable d'un remaniement de concepts permettant l'approche de cet objet lire straram comme mosaïque prises en charge de discours autres condensations déplacements actualisations de

(suite à la page suivante)

ceux-ci dans le vécu de la quotidienneté québécoise à l'heure du watergate américain de l'affaire laporte du développement prodigieux de la conscience de classe et de sa lutte contre le système radicalisation de certaines centrales syndicales combats ouvriers passant peu à peu d'un terrain économiste augmentation de salaires sécurité d'emploi sans tenir compte des intérêts de l'ensemble des travailleurs de la situation générale à un terrain politique voir comprendre qu'il faut changer définitivement les structures sociales ayant comme base l'extorsion de plus-value le vol systématique de la force de travail l'abrutissement des masses pour mieux les fourrer ce qui garantit cette exploitation boubou dans le métro télé-métropole madame est servie (mais par qui?) *quelle* famille rue des pignons et encore plus au cinéma kamouraska dégueulasse puant l'aristocratie les chats bottés les colombes et tout le cirque y défile pour mieux se jouer de nous c'est-à-dire évacuer le politique dans la représentation filmique répéter entendre saisir mettre en pratique la difficulté est d'assimiler les concepts nouveaux qui donnent un sens aux rapports sociaux straram est une des manifestations de la crise que traverse le système ébranlement de tous les côtés à la fois dans le champ du cinéma ça continue toujours bravo camarade on lâche pas combattre dans le domaine artistique est utile au combat politique vu compris alors salut

François Charron

SALUT A TOI ! ! !

PATRICK STRARAM – – – – – – –

"le signifié solidaire du signifiant" (A.A.)

Idéologie straramienne ... "je dis ce que je vois
Ce que je sais
Ce qui est vrai"

Dans un cartable bleu délavé, quelques papiers jaunets datés 1960, côtoyant à longueur d'années depuis, les trop nombreuses missives "REFUS DE COOPERER" dont je suis sans cesse gratifiée aussi les multiples lettres d'amour "RAISON DE VIVRE" plus les mots intenses de rares camarades "JUSQU'AU BOUT", sont des textes radiophoniques de Patrick Straram reçus en échange des miens. CONFRONTATION dont il dit:

« *je trouve que les deux textes, le tien et le mien, valent par une sincérité, une honnêteté qui prouvent que nous disons ce que nous avons à dire. Mais les deux textes ont contre eux une insuffisance qui les limite terriblement. Sincérité et honnêteté ne valent que si elles sont projetées dans une exactitude dialectique les confirmant au-delà de l'individualisme créateur lequel ne prend de réalité objective que socialement, c'est-à-dire dialectement au-delà de l'idéalisme*

«

LUCIDITE... EXIGENCE... VERITE... CONSTRUCTEUR... INTRANSIGEANT ET FIDELE A LUI-MEME... aux autres... à l'amour... à l'évolution de la révolution... RESPONSABLE... profondément ajusté à sa vie, Patrick Straram se prononce toujours hautement et clairement, refusant toutes complicités avec ce qui lui semble faux ou fabriqué; un échappé du système ou un violateur des consciences, il éprouve les apparences par une pri

mise à nu. Son existence est évidente mais tellement en marge de la mesquinerie, du banal, du vulgaire qu'elle demeure difficilement acceptable par les cerveaux tarés.

« *Comme il faut que soit précise la conception selon laquelle, pour moi, ne pas se prononcer c'est être complice d'un état de fait (un contexte, dans lequel on est), le condamne-t-on sentimentalement. C'est donc le subir au lieu d'y vivre.*

Dans le train qui nous ramenait d'Ottawa en 59 au retour d'une marche des grévistes de Radio-Canada, Patrick Straram que je rencontrais pour la première fois, m'emballa par son regard fier, son humour cinglant, sa parole alerte et franche, sa liberté d'être. Il avait déjà ce raffinement de l'esprit (si insolite au Québec), cette facilité de voir et de faire voir... on apprenait de lui le Serge Gainsbourg des débuts, le Boris Vian pas encore à la mode parce que trop présent, le Kateb Yacine et son chef-d'oeuvre au théâtre "Le Cadavre encerclé", *le camarade Gitan Django Reinhardt, le Sage et le Joueur réalisés dans et par un nomadisme,* Patrick Straram l'un de mes initiateurs jamais reniés.

Un jour il écrivit un long article sur moi intitulé "LA STRADA DE MONTREAL" qui fut catégoriquement refusé par le Journal des Vedettes. REJET DE LUI ET DE MOI. Ca ne faisait que commencer..........

« *vagues come-backs radio et télévision, après deux ans sur la liste noire à Radio-Canada........................*
ne pas te faire d'illusions: Montréal demeure un sinistre panier à crabes plus qu'elle n'est devenue un tremplin pour réussir quoi-que ce soit»

(extrait d'une lettre de Patrick pour moi à Paris 1967)

Seule différence, je suis sur la liste noire partout et celà depuis 1955, n'est pas anarchiste qui peut ....

d'ailleurs réussir comment, par qui, pourquoi, quand, avec qui, sans quoi, n'es-tu pas une réussite envers et contre tous, toi L'INTEGRAL STRA DERIVE VERRA........un des rares visionnaires (il y avait l'autre l'IMMENSE CLAUDE GAUVREAU) je te sens à la recherche d'une intelligibilité suprême par l'essence même de ta vie, ne formulant point de théorie, de contemplation, de système; se vivant dans l'action avec plaies ouvertes, dénonçant dans l'immédiat parfois même avant l'état, la cancérisation d'une société déloyale à l'ETRE.

Ne peuvent t'aimer aussi totalement, mon ami Patrick Straram, que ceux qui sont aussi haïs que toi par les autres: ces faux élus, ces héros de vitrines, ces prophètes du fric et frac, ces nantis du vide, ces pistonneurs de voix gelées, ces sexes congestionnés. J'en ai vu te saluer bas; c'était la peur qui les courbait en deux.
Je te salue haut et sans complaisance.

Ce qui voulait être un témoignage se termine en lettre d'amour, pour toi, pour cactus-ookpik, pour tout ce qui est toi, de-toi, par toi, pour toi, avec toi,

"la maison est sans grille aux fenêtres
mais cela ne vous concerne pas,
je répète: une prison"

Maiakovsky

Janou Saint-Denis

---

requiem pour emmanuel OU l'écriture-vivre d'un ravi bison

LA MORT. J'y pense. Souvent. Sans morbidité. **JE VIS.** Dans son expectative. Mais, dans cette expectative planétaire où il n'y a plus de générations, de quelle vie je vis les bonhommes, les bonnes femmes! Gémeau et contradictions flagrantes (j'ai mots-voyages). Erotisme et petite si petite culture générale. Autodidacte. Souvent fou de l'ivresse de vivre. Et vertigineusement joyeux de la tristesse d'avoir à mourir. Je me suis oui suicidé

quelquefois et suis ensuite parti à califourchon sur un éclat d'obus de rires. **LA MORT.** Francine. Nos chats. Vous toutes. Vous tous. Et moi.

Soudain un mica noir entre nous tous. L'un de nous parmi ceux que nous aimons le plus. Une **VIE** trépassée en une microseconde. Tu cries tu ouvres des yeux tu souffles dans une bouche. **RIEN PLUS RIEN.** C'est trop bête. Et pourtant il faut vivre et vivre et vivre encore mon amour mon ami mon amour mon ami

l'air cruel les astres un collier de seins le-

(suite à la page suivante)

mugissement continu du camion des boueurs le vent qui flirte avec le feu des menottes aux poignets le vertige de rire face à la mort comme "le vertige de sourire face au vide" by L'Ange-Vint, Gilbert

Dans mes bras tout contre une énorme vanne la mort foudroyante de Francine et ma dantesque réadaptation à la vie. La chance effrayante d'avoir connu la mort de son vivant. Sous l'archet cristallin de Dominique Tremblay, j'entends fort bien la voix de Michel Garneau nous clamer entre ses cordes-galaxies qu'il ne faut pas surtout pas avoir peur de mourir. Oui, il y a un temps jadis que j'ai déjà commencé mon éternité... tout comme Dom Léal, Mexicain socialiste chez les moines bénédictins de saint Benoît-du-Lac.

Pis v'la bang! que j'su nonobstant en crisse à cause de la mort par noyade lointaine d'un autre chum-écrivain — il y en a tellement eu en moins de deux ans, une petite chance s'il-vous-plaît, **EMMANUEL COCKE.** (Pourquoi c'est pas arrivé, à la place d'Emmanuel, le même jour, au général Pinochet, le nazi du Chili déchiré?).

Psitt ! Rocky ! Trois années ininterrompues de vie commune avec mon O Capricorne de bonne femme. Pour mieux te faire saisir la portée de ce bandage mutuel par l'esprit comme par le corps, je te lis quelques lignes de **Va voir au ciel si j'y suis/** roman by Emmanuel Cocke. Toi qui connais si bien nos petits conflits endémiques, notre incompatibilité d'humeur que **seul le pot** parvient toujours à freiner voire à détourner vers de chaleureux sourires **complices**, tu assimileras d'un trait cette citation-clé de l'Emmanuel:

"... Entre vous, le phénomène est drôle. Vous étiez en perpétuelle discorde, mais en amour quand même jusqu'au bout des ongles; ç'en était gênant pour les autres, le diable et le bon dieu ensemble, tu vois le tableau pour la société ordinaire; dans le fond votre force, ce qui vous rapprochait, c'était votre désunion sans compromis. Et je suis certain que tu y penses encore..."

Et qui les premiers m'ont fait un pont entre la mort et la vie après la tragédie de la route survenue à sainte Eulalie d'Arthabaska? **Pedro Rubio-Dumont** de l'Association espagnole-CASANOUS et **Patrick Straram** de l'Association espagnole-CASANOUS. Fut une époque où Jacques Godbout, comme Dieu le Père, n'était absolument pas partout, surtout à cette chère Association espagnole où la culture n'est absolument pas devenu un poids pour ce toujours jeune et vivant Ravi Bison, le plus amérindien des Québécois, le moins français des hommes-échos du Tiers-Monde. Or, comment pouvoir le retracer dans le dédale assoiffant, parfois gratuit et toujours changeant de son verbe et de ses graffiti cogités sur les routes de son Amérique à "grande désespérance sinistre" et de son Québec farouche d'espérance malgré ses angoisses... depuis la taverne **Novo Rex** jusqu'à celle de la **Veuve Wilson** ? Comment le circonscrire ce Bison de la dispepsie métaphysique, ce maçon créateur de murs qui parlent ?

Je laisse à d'autres, intellectuels et cinéastes de gauche mieux avertis que moé en ... matérialisme dialectique (hum hum pis ayoye), le soin précieux et tripant de pratiquer son autopsie critique. J'ai cependant demandé à **Michel Madore**, mon frère-ami, l'ardent et ("beau ténébreux") musicien d'airs de guitare et de dulcimer — soupirant après une polaire dulcinée ... allo Réjane Bujold, à ce camarade de travail de la GANG du QUEBEC-DIGUYDOU (à compter du 19 décembre au Patriote à Clémence merci), lui ai demandé de rassembler pour moi qui ai si peu (trop peu) le temps de lire et de relire à force de tant vivre et dire, de rassembler, sous le thème global

"EN CITANT ZARATHOUSTRARAM",

quelques-uns des plus actuels extraits des graffiti-PARTI PRIS du PATRICK... **en 1964**. Michel a fait un choix judicieux, et pertinent au point que le temps n'a pas vieilli, bien au contraire, chez celui pour qui la culture n'est jamais, je le redis, devenue un poids...

FLASH BACK! TAKE ONE!

"Où est donc passé Patrick Straram dont on n'entend plus du tout parler? — Montréal Matin/ mardi 18 mai 64/ chronique "Carrefour" de Tek". — Cité in: Multinationalité? Domicile? Parti Pris, vol. 2, nos 10-11, p. 53.

***

" J'écrivais en présentant "Cahiers pour un paysage à inventer" (Portugais, Gilles Leclerc, Miron, Dubé, Hénault, Lapointe, Serge Garant, etc...) qu'il avait été pensé et rédigé pour que puissent s'exprimer des individus prenant conscience du contexte dans lequel nous vivons. Ce contexte, c'est le Québec". — Idem, p. 56.

***

"L'une des contradictions premières dans mon désir et mon besoin d'une condition de Québécois tient à cette nécessité vitale pour moi de vivre un jeu de la vérité: dans une société que des conditions historiques, puis le dégoût bien compréhensible d'un peuple exploité, déraciné, dénaturé, et l'inadmissible lâcheté d'une "élite" à l'opportunisme

TAKE TWO AU PROCHAIN HOBO
AVEC LA COLLABORATION DE PEDRO RUBIO

Pierrot-le-fou

VOUS ME DEMANDEZ UN ARTICLE; JE NE POURRAIS QU'AJOUTER À CELUI-CI. MAIS EN CE DÉBUT SEPTEMBRE JE SUIS EN PRÉPARATION DE TOURNAGE ET JE SAIS QUE PATRICK COMPRENDRA QU'ON PRENNE UN FILM AU SÉRIEUX AU POINT DE N'AVOIR PAS UNE MINUTE À SOI. VOICI DONC UNE PHOTOCOPIE. VOULEZ-VOUS RELIRE?

■ Jacques Godbout **LES LIVRES**

LA TÊTE ET LE COEUR

FUT une époque où Patrick Straram, comme Dieu le Père, était partout. Vous pouviez le rencontrer à la Taverne Royal, à l'Association, au détour d'une ruelle, avec Pierre E. Trudeau qui le premier le reçut au Québec, dans le hall de l'Elysée qu'il animait, au détour d'un film qu'il expliquait, à boire avec Gilles Groulx Chez Tavan, à chanter les louanges de Pauline Julien aux Français de passage, à dire le jazz à Radio-Canada, il était à lui seul notre rive gauche parisienne, situationiste dans un groupe de fidèles qui n'avait pas encore lu Lefebvre ou Marx, publiant ses monologues dans toutes les revues de la **Poubelle** au **Hobo-Journal en passant par Parti Pris, Presqu'Amérique,** et même **Liberté**.

Un jour Patrick Straram partit vers l'ouest américain, revint pauvre et malade, mit deux mois à découvrir la sécurité sociale et reprit de plus belle la plume et le discours. Il n'avait pas abandonné sa fière rigueur et ses rires mordants, mais il se fit plus rare, quelques séjours à l'hôpital le laissèrent plus grave; fidèle à ses amis Patrick Straram continua de défendre une certaine conception du monde, mais la bohême se perd et quand on atteint quarante ans il est plus difficile de jeter des anathèmes, d'autres prophètes jeunes et vigoureux sont venus.

Patrick Straram arriva au Québec quand celui-ci secouait à peine sa léthargie: il représentait le mystère et la culture, certains le craignaient, d'autres l'écoutaient, il eut une vocation d'animateur social avant que cette tâche devint un métier enseigné à l'UQAM. Une grande partie de l'œuvre de Straram aura été sa façon de vivre le quotidien: on oublie trop souvent qu'il fut Français et que le Québec était pour lui une vie à inventer. Nous voulions pour notre part inventer un pays. Merveilleuse coïncidence.

Pour le jeune Patrick Straram la France était un pays usé: il lui restait "le vin rouge et la négation dans les cafés". Ou devenir lettriste. Au détour de la page 56 du roman effervescent de Jean-Louis Brau, **Le singe appliqué**, on rencontre Patrick Straram dans l'un des plus beaux récits (français) des dérives qu'il m'ait été donné de lire. Car il n'est pas facile, dans un pays riche et stable de vraiment dériver, d'être fou quand tout est ordonné, même la littérature, surtout le commerce et les mœurs . . . "Bigre que c'est loin, la **Marche à l'Etoile Scellée, la Recherche des Mineures aux Trois-Maillets,** les **Séances du Cabaret des Révoltés,** la **Marche au Quartier Chinois, l'Accès à Aubervilliers par le port de la Villette,** et d'autres et d'autres.

"C'est loin, qu'est-ce que vous avez foutu, Jean-Michel, Joël, les sœurs Abouaf, les Langlais, Gil J Wolman, **Midou Dahou, Patrick Straram,** (. . .) tant avez-vous vieilli que je n'imagine plus vos traits que sous un écheveau de rides comme le harponneur de Moby Dick."

S'il en faut du courage pour devenir un **Singe appliqué**, il faut du talent pour tracer de la culture parisienne et des chemins de l'aventure ce livre en éclats qui, références en moins, se lit comme un roman américain. Mais les "références", justement, expliquent la difficulté de créer à Paris. Le dédale des citations, comme une maladie. Le besoin d'être intelligent et de savoir parce que tant d'autres l'ont été et savent. Quand la culture devient un poids on choisit d'être sauvage, on se déclare Bison ravi.

Dans la bohême du jeune Québécois il n'y a ni tradition, ni culture, seulement des éclairs de tendresse et des inventions inattendues. **La petite fleur du Vietnam** est une lettre d'amour québécoise dans toutes ses phrases, un récit où Ti-Ku-King-Kong va du Café Campus au Bouvillon, avec des détours par l'île d'Orléans où l'on vit, tout simplement, comme si l'univers entier était mis entre parenthèses. Ce premier roman de Gaumont se lit avec plaisir, celui de Brau avec angoisse. C'est que Gaumont écrit "pour l'épaule".

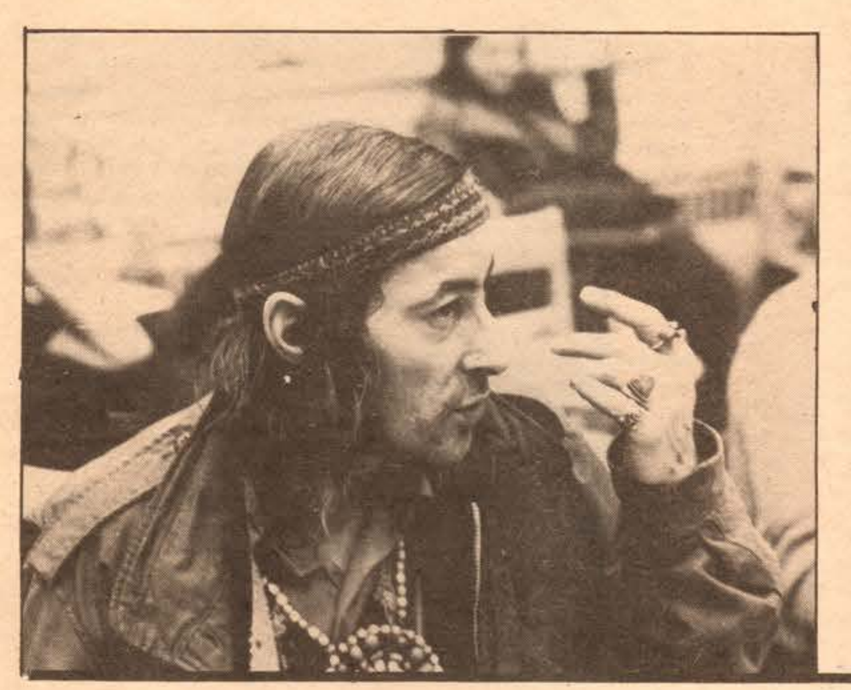
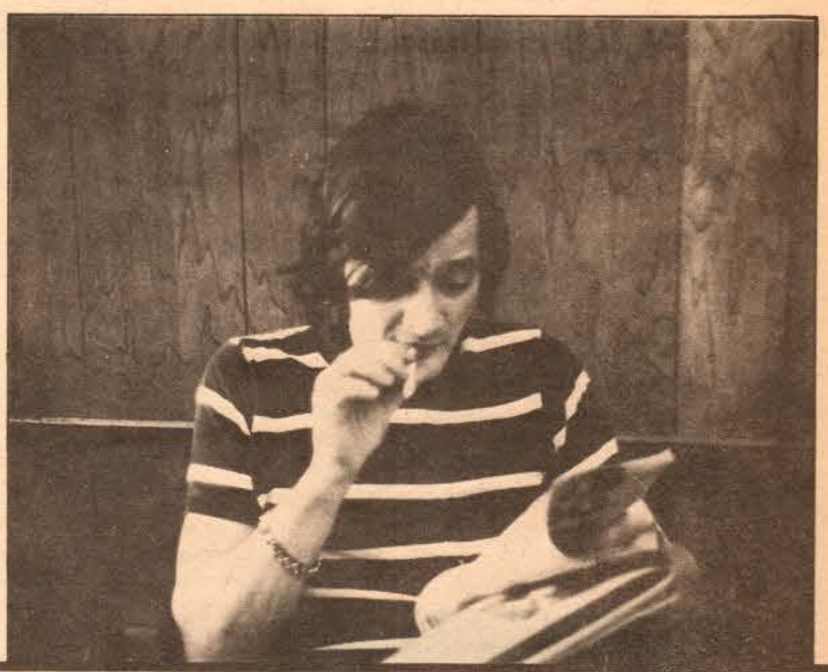
"Après le café, nous sommes passés au salon. J'ai allumé ma pipe; elle, la télévision." "Peau Douce", comme le roman québécois, "a des dons, elle ne les a pas tous". Clément Gaumont a fait un livre avec les autres, c'est-à-dire avec nos faiblesses et nos bonheurs tranquilles.

Il est fascinant de lire, à la suite du prix de l'Actuelle, **Pour mauvaise conduite** de Fenouil, 27 ans, journaliste français qui, comme Gaumont, en est à son premier roman. D'une écriture tellement plus sportive et nerveuse, c'est un récit tellement plus haletant, précis, une vie déjà plus mouvementée . . . Nous en revenons toujours au même phénomène: l'écriture de Fenouil est intelligente, son vocabulaire adéquat, celle de Gaumont a du cœur, et souvent de la poésie. Côte à côte, ces deux livres en disent long sur ce qui nous unit et nous sépare, à travers l'Atlantique.

Mais déjà ces problèmes de cultures nationales ont des odeurs de velours et de cigare et, pour parler de l'avenir, ce serait merveilleux si chacun de nous avait une grand-mère comme Louise Weiss avec laquelle discuter de la société planétaire et des quatre générations qui doivent aujourd'hui cohabiter dans le temps d'un pays. Dans sa **Lettre à un embryon,** qui se lit comme un éditorial en faveur de la vie, Louise Weiss cherche à situer le passé et l'avenir, et le rôle des enfants qui naîtront cet été.

S'ils naissent en France, ils auront justement un tel passé dans leur berceau qu'ils chercheront peut-être ailleurs, comme Brau, comme Straram, un avenir sans contraintes. S'ils naissent ici ils n'auront qu'un présent. ■

Patrick Straram/Le bison ravi/L'Hexagone.
Jean-Louis Brau/Le singe appliqué/Grasset.
Clément Gaumont/La petite fleur du Vietnam/L'Actuelle.
Louise Weiss/Lettre à un embryon/Julliard.
Fenouil/Pour mauvaise conduite/Flammarion.

Straight Flush Royal, Joints-Big Beers and Music

Collage, bricolage, génie, Barthes, Bre cht,4, 6, "full au quatre", carré de quatre ou peut-être aussi 16x4.

Comment en un si court texte est-il possible de parler du personnage, de la légende, du mythe et tout à la fois de l'individu intemporel qu'est le Bison Ravi. Comment témoigner de l'intémoignable quand une journée on vous demande une écriture, des écritures, une bande dessinée, un collage, peut-être aussi rien qu'un mot, une photo.

Comment aussi apporter cet aspect nouveau si nécessaire à cette évolution/ révolution qui un jour ou l'autre devra éclater à la face du monde. Qu'adviendrait-il d'un témoignage partiel, incomplet? Comment en comprendre la teneur, la signification.

Parler de San Francisco, des Europes, des Amériques, de tous ces pays si chers, si importants, difficile lorsque inconnu ou non-connu de cette connaissance qu'a un amant de la femme qu'il désire, possède et satisfait. Mais cela ne devrait pas nous arrêter, mais plutôt orienter nos "trips", nos rêves, nos énergies dans cette vie d'anarchies anarchisantes et stimulantes.

Heureux qui a pu connaître ces magnifiques musiciens qui "hantent" cette lointaine Côte, bien sûr ce grand Jimmy, cette incomparable Janis, ces surprenants Grateful Dead, ainsi que ces explosifs et époustoufflants Country Joe and the Fish, Fleck, Jefferson Airplane, Hot Tuna et tous ces autres gravitant dans ce monde d'images, de perceptions et de sons. Combien j'aurais/nous aurions aimé, connaître, vivre, apprendre dans ce monde "d'Irish Coffee et de No Name Bar".

Il faudrait aussi parler de ce système qui opprime, élimine, assassine et où tout est meurtre, renversement, contre révolution (comment se réclamer








de contre révolutionnaire quand on refuse un affrontement avec l'HISTOIRE) et ce à l'avantage, au profit de personne$, de $ociété$, de $ystème$, acceptant pour un $$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$ $$$$$$$$$$$' pour de $$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$$, ju$tifiant au nom de l'intérêt commun ($$$$$$$$$$$$) la légitimité, la ju$te$$e de ce$ renver$ement$ qui nient le principe fondamental qu'est la LIBERTE.

Comment faut-il interpréter, respecter ces dirigeants bourrés de diplômes et de certificats, ceux que la gloire, l'envie étouffe (pas assez à mon goût), gonfle (jusqu'à ce qu'ils éclatent) et dont l'illogisme n'a de comparable que la non-sincérité de leur pensée et de leur action.

Pourquoi aussi faut-il qu'ils nient la lutte des classes et se contentent-ils de leur petit monde, de leur petite vie; faut-il se limiter à de tels horizons lorsque l'on a à calibrer une action; difficile d'accepter le quotidien, difficile aussi de tenter de le dépasser, de le contester pour qu'un jour le chemin à parcourir soit franchi et que débute une nouvelle action évolutionnaire/révolutionnaire; refuser la globalité de l'implication c'est en même temps se nier et se prostituer.

Il serait facile, pour se remonter, de se remémorer ces magnifiques parties de cartes, où joints, big beers, wine et straight flush nous plonge-aient dans un monde d'euphories et de rêves.

Mais comment oublier ces mondes nouveaux et meilleurs construits à coup de drafts et de grosses bières.

Mais comment aussi oublier ce magnifique piano en solo sur l'Empire State Building. Peut-être ! ! ! !

Salut Bison Ravi et que cette échange de pensées et de système continue à "hanter" ces endroits où il fait bon se retrouver.

Texte: Serge Gagné
Photos: Errol Gagné





VICE ET VERTU MADE IN USA ; L'EROTISME, FOETUS INVERSE DU DESIR COMME CAPITAL

Pré-scriptum: " Le couteau est la seule façon de se définir comme opprimé. La seule communication audible.
I
Peu importent le caractère, la personnabilité, les mobiles actuels de l'opprimé. C'est le premier pas réel hors du cercle. C'est nécessaire.
"Christiane Rochefort, in **Scum**, de Valérie Solanas: à lire par tous les mâles, ces pénis-pensants.

Pré-scriptum: " La vie nouvelle est révélée dans l'avenir.
On croit voir la grande vallée et toute la terre
II
S'emplir de fleurs, signes des joyeux jours,
Et par contre au printemps la plainte est éloignée."
Scardanelli-Holderlin.

Et l'avant le texte dédicaces:

à Patrick Straram, du Don Quichotte au Zig Zag de Zouave
au Don Quichotte des Highs Ways de l'existence;

à Jacques Delage, un oiseau ou un oeil
le sel du visage
répandu: un miroir

à Hélène René, nos lèvres ont un goût de plâtre
quand le monde alentour est un château sans feu



Cet autre enfant que nous n'aurons pas

Nous sommes les micros-jambes de toute une civilizacion. Raccord Baby Accord Babe Raccord Baby du choque pi du fan Accord Babe pour demain les électrodes — Crisse du noir sur le ciment — pour qui pour qui le poste a allumé (...) ses poignées. "Pas de pitié/ / Mourez / vils carnivores / Mourez / cochons de crosseurs de fréchets de cochons d'huiles de
cochons de caïmans de ronfleurs de câlices de cochons
de rhubarbes de ciboires d'hosties de bordels de putains
de saints-sacrements d'hosties de bordels de putains de
fols herbes de tabernacles de câlices de putains de
cochons" Claude Gauvreau, **étal mixte.**

(la soumission à l'exactitude des choses et/ou les gestes par.)

l'emploi d'un orthographe
ou grammaire lié à un
système au rejet → complicité

Donc DPNGT l'o-re-voir en biseaux dans les illusions d'un surmenage sans colliques et non bues (blues) Cette mécanique de la serveuse geste du dix sous pénétrant la poche robe A & W vendredi 25 mars 73 ou porte porche tranchée nul corail et nul surtout en en remettre de l'anti-QUICQ — instant mécano pour. Ponctuation pour certains que nous évitons de connaître et re-connaître. Des vices d'alimentation au surplus des désirs encadrés n'y était la géographie dactylo y graphiant —— se répond·nt chimie de l'encre et onde sonore d'UN langage.

Refus d'intégration le verbe "comme" : inévitablement mé-connaissance. Même si: le désir y destituer rhétorique passive au **profit** d'élaborations asymétriques et diachroniques. histoire et lui. emprise du réel sur la fiction transports de l'idéalisme à praxis. point.

INVENTION (le réel ou un autre; la prise et acte s'y convaincre la révolution)
vs
Fiction (refus du réel et inconscience de la nécessité érotique du mouvement)

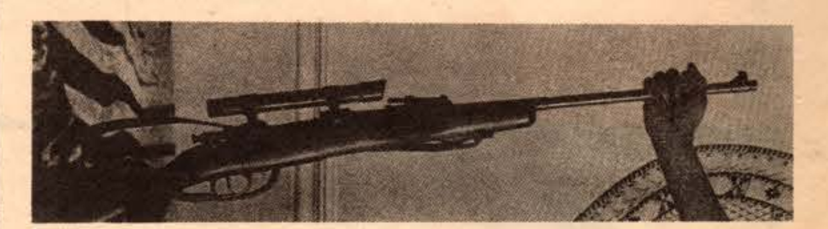
" Montrer la politique de la classe ouvrière au cinéma c'est prendre parti: c'est montrer sa lutte, **représenter sa détermination, sa volonté, son courage dans la lutte**: la lutte perpétuelle économique ou politique, consciente ou inconsciente qu'elle mène quotidiennement contre la bourgeoisie. Montrer la classe ouvrière dans un film c'est refuser de décrire des individus, des psychologies, des ouvriers, mais c'est chercher à montrer des **types**, des **représentants de classe** matérialisés dans des personnages; c'est par le fait même refuser de s'en tenir à des personnages et à des événements non situés politiquement." **Champ Libre**, 4, CINEMA Pour Qui? Contre Qui?

Direction ontophysique d'un sangsss

MAIN NOIRE MAIN BLANCHE SUR UN COLT (RANE)

(ici s'inter-enduisent texte et rétro-vision construction historique connaissances et mécanismes du soi à l'enchaînement-rupture et pouvoir pouls voir et peu vu.)" Non, je ne suis pas américain. Je suis l'un des 22 millions de noirs qui sont victimes de l'américanisme. L'un des 22 millions de noirs qui sont victimes d'une démocratie qui n'est rien d'autre qu'une hypocrisie déguisée. Aussi ne suis-je pas ici pour vous parler en tant qu'Américain, en tant que patriote, en tant qu'adorateur ou porteur de drapeau — non, ce n'est pas mon genre. Je m'adresse à vous en tant que victime de ce système américain. Et je vois l'amérique par les yeux de la victime. Ce n'est pas un rêve américain que je vois, mais un cauchemar américain". Malcolm X, **Le bulletin de vote ou le fusil**, in **Le pouvoir noir**, Maspéro.

main noire main blanche sur un colt (Rane)



Le désordre du capitalisme envie le capitalisme du désordre. S'agirait-il que de ne perdre ce sentiment de culpabilité ou plutôt revendiquer notre propre culpabilité. Quand annoncera-t-on que les voleurs de banque brûlent l'argent sur place (quant à la loi sur le détournement de l'information (Vieux-Montréal (écronomie majuscule (dépotoir de l'idéologie dominante (radicalisme critique et critique du radicalisme)))))! Que les crosseurs de bouteilles vides se suicident, par la lunette de l'orthographe si cela les mythes du serre-couilles. Off-set pour un jack strap.

des yeux de la chanson (IL N'Y A PAS D'YEUX QUE JE CONNAISSE) l'héritage de placentas/miroir/ fenêtre ouverte et fermée/ les soudures mécaniques de ces jambes les journées convexes bien sises aux creux des manches le boss s'interdire de le matraquer le melocher à coup de tessons de bouteilles (vides) inventer les tortures et répugnance plus efficace neutraliser la rancoeur haine détresse maladie accumulées se vider par l'hystérie des images mentales le soin de prendre acte et maquis de l'interdit sociétaire St-Hubert barbe au Q Nikistratichier l'autre qui me détermine **comme** différent de lui de son de sa LOI — l'enculer pendant une opéra-

tion d'hémorroides — mettre ma g(r)aine dans le prêt à porter ping-pong & tennis-crosse de la bosse & et la poudre & calcium pour éliminer les rapports d'insecte entre le moi et le eux ceux du dessus du pavé ceusse de la mort ceusse du curriculum vitae les latinistes du contrôle et contrat social les pater noster de la contrition anale (l'emploi analgésique d'images obscènes qui finalement les sécurise dans leur métaphysique: bouquémi-sert: le réel céquoi?) l'emploi d'un orthographe ou grammaire lié au système en rejet ⟶ complicité. Lire. allo-Police-flirt-Lesbos-Devoir bandé sur les déterministres économie culture une capote de nitroglycérine à la main —— le cas Laporte est une capote (refrain) —— ça s'amenuise en hymen.

Nulle vénus n'eusse d'H





ucre-ignition

l'interrogatoire nécessaire
l'infiltration jusqu'à inflation — tentation du co(s)mique

MANIFESTE

UN SILENCE VIOLENT

13ième mille
4e édition mise à jour

pénus-vagum: substitution de l'ucre ignition et désordre du regard
GICLE
sur les manchons ses poils sont bons

Hélène où j'urne conséquent. Le vice est la vertu du vivre.
(peut-être la Vénus et ... Me suis tiré en bas d'la vie/ c'est un remous-elle est partie/ c'est un cheveu ou un roman/ qui se tient mal dans notre dos/ c'est une ombre sur sa peau / où le mal dort sans mépris/...) les civilisations de plexiglas passeront-seul un meuble accessoire définit l'inconnu— rose craie le crime ne nuit dans sa chevelure
"Aube pourrie vent dans le sommeil ——— Pourriture de mort sur la photo de panama, où le store claque." William Burroughs, **Lettres du Yage**.

Cerne et tremblements le jour au jour s'y raccroche c'est le dit de l'écrit (transpir:transvase) vers le geste qui **s'y** o-ppose. étendue elle repose et l'immobile te surprend son dos où le ventre **s'y** frotte conserve la marque l'écart infranchi
chaque éclairage ne s'en remettre en dernières circonstances qu'au doute (dans le faisceau de strates les mémoires accumulent: réorganiser ou détruire).

DETRUIRE.
Lire
Lit et subversion
Elle en sera l'aimée. J'en serai l'amant.
Il en sera l'aimé. J'en serai l'amante.



T'OFFRE L'INTRIGANT ET UNIQUE
SPECIAL-O-GRAPHE
8460 ST-HUBERT
381-5547

AMASO service de rencontres, sérieux, 822 est Sherbrooke, suite 5. 524-3852.

ADRESSE A RETENIR, MESSIEURS 235 ouest Sherbrooke, suite 101. 845-9231.

APPELEZ LISE: 381-2870
2405 est, Henri-Bourassa, suite 1.

AMATEUR de belles filles venez au 235 ouest Sherbrooke, suite 101. 845-9231.

● AA—Pour une détente, 8427 Place Chaumont, Ville d'Anjou. 354-0234.

AMOUR raison de vivre, matrimoniale, sociale, 1600 Berri, suite 3135, 845-7422.

APPELEZ Françoise pour une jolie fille. 276-8254. 1132 Villeray.

APPELEZ-MOI et venez ...

... et célibataires, avec chaque ... offrons notre boni. Messieurs, ... au 2010 est, Bélanger, suite 1: 3.

AVIS aux hommes, jolies modèles, ... est, Sherbrooke, suite 202. 523-0701.

AGENCE de rencontres sérieuses, é... blie 10 ans, 310 Henri-Bourassa es... 384-3244. 384-7605.

BELLES ET TRES BELLES
2405 est, Henri-Bourassa, suite 1.
381-2870

DISPONIBLE? Venez nous rencontrer au 1775 est, Henri-Bourassa, suite 312. 388-9222.

DISTRACTION SENSATIONNELLE AU
1775 est, Henri-Bourassa, suite 312. 388-9222.

EROTIQUEMENT VOTRE
1775 est, Henri-Bourassa, suite 312. 388-9222.

● FACIAL ● RELAXATION
1564, VAN HORNE ...

L
AI PE... mois, m... 9a: 52...
CHAT. Drole
CHI... poil ... droite ... deaux, ...

LIVRAISON TROP DURE SANS COURS D'OU LE MEURTRE VARIE A S'EN RONGER
D'OÙ ATTENTION HACHURE A JOUR LOT D'HEURES AVATAR Y SERA ECHANGER
TOUT A RAISON D'ALLURE AILE POUR L'URNE NOURRIR LE DANGER
ALENTOUR LE FOND SANS MUR LE MENTEUR APPAT INNÉ QUESTION ET TOURNURE LE JOUR ET VISQUE ALORS PIEUVRE
ETRON TROP DUR AMOUR OU PREUVE LE DARD EN SA PLONGEE



Post-Scrotum:

Il s'agit de déterminer le **pré**texte. tout texte relève de l'oppression: oppression de l'autre (le vedettarait et le je sais-que), oppression du tout de soi, trop souvent de **l'histoire comme** anthropomorphisme de l'histoire. Eviter la construction de nouvelles mythologies (tournures et idéologismes). Aliénation.

Rencontre et Solitude
Amérique et Quantité



Jocelyn Pagé

Salut à Patrick Straram
Armand Vaillancourt

LE 15 SEPTEMBRE 1973: UNE JOURNÉE DANS LA VIE DU BISON RAVI.

le chat-tigre du cap octobre

Dix heures. Samedi d'automne, soleil chaud, air frais. Je grimpe l'escalier du 5040 Esplanade, 2ème étage, l'"habité" du Bison ravi. Soudain,... rien de bien spécial. Le Bison ne m'attendait pas si tôt. Je lui rappelle que le chat-tigre frappe toujours à l'heure annoncée. M'enfin, je redescends, sous le chaud soleil plus haut mentionné, l'escalier dont je parlais déjà tout-à-l'heure.

Direction: la taverne Wilson, "la veuve", coin du Parc et Laurier. Objectif: une grosse 50. Préoccupations simultanées: mon entretien avec le Bison, le Chili. Chili: en ce matin ensoleillé, on ne sait pas beaucoup, mais on craint beaucoup. (Plus tard, vers les onze heures trente, le Bison m'en dira: "A peu près rien à dire sauf que ce qu'Allende a essayé de faire au Chili correspond à peu près parfaitement à mon idée d'un changement des structures d'un système et de la vie — Marx et Rimbaud rejoints. C'est tout ce que j'appelle mon travail d'information/éducation. Or C.I.A.—I.T.T. ont violemment détruit cette révolution. Ca prouve une fois pour toutes qu'il n'y a de révolution possible que par les armes. Dieu sait que moi j'aimerais mieux la révolution par l'éducation/information. Mais après Patrice Lumumba au Congo, Allende au Chili... A propos, sais-tu que le gars en charge de l'opération-assassinat de Lumumba est devenu recteur de l'Université de Columbia.")

Le Bison vient me rejoindre à la Veuve à dix heures trente: deux draffes. Je le connais depuis l'été 66, alors que je faisais mon entrée à parti pris. Il y était depuis presque les tout débuts de l'entreprise, comme chroniqueur et secrétaire à la rédaction. Jusqu'en août 67, on devait se voir presque tous les jours et soirs, de parti pris en dérives, de taverne Novo Rex en Asociacion Española. Perdus complètement de vue d'août 67 à octobre 70: moi, deux ans d'étude en France, lui, Californie.

Octobre 70: on se retrouve. Je l'emmène chez moi à Cap-Chat en Gaspésie, avec Dianne,The American Beauty of The Purple Sage et sa fille Serena. C'est le 13 octobre 1970. Retrouvailles, jasage intense, etc. Le 16 octobre à cinq heures du matin on se fait embarquer tous les deux sous l'empire de la Loi des mesures de guerre. Le caporal Racine, du détachement de la Sûreté du Québec de Ste-Anne-des-Monts, nous dit bienveillamment en pénétrant chez moi: "Il n'y a plus de droits de l'homme! " Vingt jours en prison à Ste-Anne et à Rimouski.Diannedéportée aux U.S.A. avec Serena. Puis longues démarches pour la faire revenir, re-séjour en Californie début 71. Puis retour de Dianne et épousailles chez moi à Pierrefonds en avril 71.

Les rapports entre le Bison et moi sont de camaraderie et d'amitié. On ne se voit pas souvent, même que des fois on est des semaines sans contacts. Mais on est sûr de se trouver, pour une bonne dérive ou une bonne jase, pour se faire le plaisir de nos désirs, pour ce que le Bison appelle dia-logue, qui est le discours échangé, le vivre réalisé.

Bien assis dans un coin de la Veuve, je le regarde: 39 ans, Indien de type et d'esprit. Alentour, les vieux habitués. A la barre Gaston le waiter. Patrick le Bison, consul au-dessous du volcan, fort mais un peu magané par son opération à l'estomac en décembre dernier. (Je me rappelle que partant pour l'Amérique latine au lendemain de son opération, on m'avait appris qu'il avait le cancer et que ce ne serait qu'une question de mois. Ce n'était pas exact, mais quel choc!)

Je luis dis: ce 15 septembre au matin, quelles sont les choses qui te préoccupent le plus? — Il y en a deux: production d'écritures,c'est-à-dire mon action politique au Québec, aussi le développement d'un amour avec une très belle femme de la classe possédante/dominante.

Je lui demande s'il a changé quelque chose de sa pensée politique depuis 1966.

— Non et oui.

Il n'y a d'issue au devenir de l'homme que dans Marx (Lénine, Mao etc.), que dans la pensée marxiste par définition non-figée. Tout est politique, tout s'y ramène par la force des choses. Mais devant les pratiques politiques aberrantes, on peut comprendre les gens d'en être écoeurés.

Ce que j'ai changé, c'est à travers mon séjour en Californie. J'ai vu que la contestation des jeunes, qui faisait peur, mise en relation avec les Black Panthers pouvait influer sur les structures décisionnelles de l'Amérique. Mais cette liaison ne s'est pas produite, les désirs n'étant pas les mêmes: les uns voulaient refaire l'ordre en place, les autres voulaient vivre en marge, en fumant en droppant. Je retrouve cela ici aujourd'hui et ça m'écoeure... quand je vois par exemple l'Asociacion envahie par une gang de freaks.

Je suis en désaccord avec Pierre Vadeboncoeur qui dit dans son dernier livre que l'avenir est dans la jeunesse. L'avenir est dans la pensée marxiste, relancée à travers le structuralisme (Lacan, Roland Barthes, Lyotard, Lucien Siebag) et bien sûr Henri Lefebvre.

— Je lui demande de préciser sur les pratiques politiques aberrantes.

— Je veux dire le P.Q., parti petit-bourgeois qui n'a aucun souci de la classe ouvrière, du prolétariat, c'est-à-dire ouvriers et paysans. Et aussi les partis communistes, qu'ils soient d'U.R.S.S., de France, d'Italie ou d'autres pays. Les partis qui sont supposés vouloir faire la révolution mais qui n'en veulent pas du tout.

Mais on peut, malgré ces pratiques aberrantes, trouver un vieux Bison et quelques autres pour continuer à défendre le global du vivre.

Il est maintenant onze heures et Larochelle est venu s'installer à la table à côté. Il ne paraît pas avoir remarqué le chaud soleil de ce samedi matin. Il lit, boit, écoute et place un mot de temps en temps.

Je demande au Bison ce qu'il a à dire sur la drogue.

— L'intenable pression exercée sur les gens par le capitalisme moderne, puis les pratiques politiques pourries forcent à chercher d'autres moyens d'inventer le monde. La drogue permet de faire éclater ces limites, mais lorsqu'elle devient tout, elle devient pire que l'exploitation et la répression capitalistes. Mais il n'est pas inéluctable qu'il en soit ainsi.

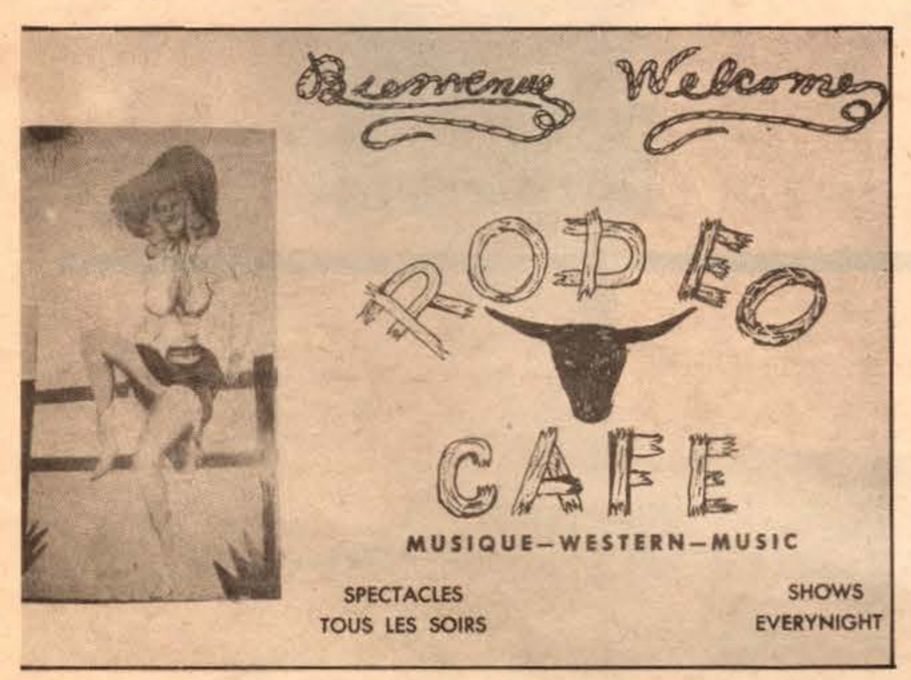
Je suis d'accord avec la dé-construction d'un savoir capitaliste-impérialiste, mais de là à s'imaginer que la solution c'est l'ignorance, il y a une marge que je ne suis pas prêt d'accepter. Or, ce qui m'écoeure, c'est que les jeunes ont choisi l'ignorance. Prenons le cas de Mainmise, qui a un rôle utile en ce qu'on y révèle un univers ignoré, qui est libérateur, mais qui devient négatif dans son refus du politique: tout est dans le phallus, la drogue et les trips.

Détruire un savoir implique reconstruire un savoir, non pas de sombrer dans l'ignorance.

Depuis quelques minutes, il y a Michel qui s'est installé à une table adjacente lui aussi, qui nous laisse continuer la jase sans intervenir. Impossible pour moi de juger s'il a remarqué le chaleureux soleil de ce matin d'automne. Patrick demande à Gaston de remettre de la bière à tout le monde. Il y a maintenant plus de clients, presque tous des habitués de la Veuve, mais la taverne est tranquille. Ce n'est que plus tard que l'animation s'enflera. Il est presque midi. Le Bison suggère d'aller manger au Ellada, des Grecs sympathiques pas loin d'ici. On continuera à jaser ici encore un peu et on ira. Dans ma tête de questionneur de Bison ravi se font et se défont des interrogations. Je lui demande de me parler de la taverne.

— L'un des derniers endroits publics où on peut se rencontrer et jaser. Dans l'immédiat, il est très bien que les tavernes soient réservées aux hommes. Etant donné la division des classes dans notre société, la division du travail et la division des sexes, s'il en est autrement les hommes ne s'occupent plus de jaser mais de piquer la nana des autres. Exemple, le cocktail-bar. La brasserie, c'est o.k., j'y vais souvent, mais la taverne pour moi est irremplaçable encore. Dans les trois tavernes que j'ai énormément fréquentées (la Royale, le Novo Rex et la Wilson), très vite on s'est mis chommes, on a commencé à se parler, à parler du vivre, ce qui n'est pas possible à la Place Ville-Marie, ou rue de la Montagne où on parle piasse et avancement. Roger Vailland parle du cloisonnement de l'homme devant son écran de T.V. et dans sa voiture. Le forum romain et l'agora grecque n'existent plus, il reste la taverne. Bien sûr on y trouve aussi de profondes aliénations, des aberrations, mais elles sont inhérentes aux sociétés où on vit. Je dirai comme Jack London ("Le cabaret de la dernière chance"): ceux qui ne vont jamais dans les tavernes, c'est pas brillant... Tiens! Pierre Maheu qui écrivait que les tavernes sont déprimantes, eh

(suite à la page suivante)




«Rodéo, hiver 1967; le global du vivre: le chat-tigre, le bouncer, le bison, le cactus-ookpik, une blonde et Charlie Beauchamp»



bien ça annonçait son film "Le Bonhomme"; il en est rendu à manipuler un ouvrier de St-Henri, au détriment de sa femme, à des fins de petit pouvoir personnel.

J'arrive à un âge où pour des raisons physiques et morales je bois énormément moins mais, ne serait-ce que pour y boire un jus de tomates, je veux encore fréquenter les tavernes pour l'authenticité qu'on y trouve.

Je lui lance: "Et l'alcool? "

— "Gaston! Deux draffes! "

En attendant les deux draffes, il dit:

Sur l'alcool, la même chose que je te disais sur la drogue. (Pierrot Léger dit: "Donne de l'acide à une carotte, ça reste une carotte.") La drogue, l'alcool, n'importe quoi, ça ne fait que mettre en extension ce que tu es; ça ne te change pas. Toutes les sociétés ont eu recours à des expédients de toutes sortes pour les célébrations, la fête. Pour moi, l'alcool a d'abord été une façon de me différencier d'un monde où l'on ne buvait pas (le milieu petit-bourgeois protestant français d'où j'origine). Puis il a possiblement éliminé certaines inhibitions.

Tout dans la vie est d'arriver à comprendre, dans le sens profond du mot; pas seulement dans l'alcool, aussi dans le partage de l'alcool, où j'ai compris énormément de choses qu'autrement je n'aurais pas comprises.

Cette femme de la classe possédante/dominante n'a pas compris ce partage. Et alors, je parle de Malcolm Lowry (non seulement "Au-dessous du volcan" mais aussi "Sombre est la tombe..."); parallélisme entre l'ivresse de l'alcool et l'ivresse de la connaissance. Ce partage de l'alcool dans les tavernes... c'est là que sont ceux capables de rêver, capables d'imagination (et d'amour d'ajouter le sieur de LaRochelle).

Je demande, comme ça bêtement, au Bison s'il est maoïste. — Maoïste-Godardiste—Mironesque—Lefebvrien. Et Barthes et Brecht, deux discours essentiels dans ma vie.

Après un assez long silence, employé à boire et en redemander, occupé aussi à se payer la tête du sieur de La Rochelle, le Bison fait des plans pour l'après-midi et la soirée. Dîner au Ellada, me montrer ses dernières écritures rue Esplanade, puis aller jouer aux fers chez moi à Pierrefonds, puis petit poker pour finir. Michel et Larochelle sont d'accord. Puis le Bison reprend:

— On s'est connus à parti pris. A l'époque, ça avait une importance extraordinaire pour ceux de 16-17 ans. Maintenant, Chamberland fait le gourou sur sa ferme, Maheu fait des films dégueulasses... Il reste Vadeboncoeur, Miron, Michel Chartrand (en Groucho Marx); Charles Gagnon lui est en milieu extrêmement restreint, peut-être lui-même manipulateur un peu.

A travers drogue-disques, la haute finance-pègre récupère. Alors une partie va se suicider (dans la drogue ou autrement), l'autre va être récupérée: ça donne Denis Vanier et "Pornographic Delicatessen".
Si tu risques de faire comprendre quelque chose, t'es éliminé. S'il y a conspiration du silence à mon propos, c'est bien parce que je risque de faire comprendre des choses. Vanier, Francoeur ça va. C'est subversif, mais ça va! C'est une soupape dont le système a besoin. Solanas ("L'heure des brasiers") l'a expliqué: une société a besoin d'une violence qui la conteste, mais à condition que ça ne fasse rien comprendre au monde. En France, ils ont inventé Lelouch pour opposer à Godard. Ils ont fait Costa-Gravas.

(Larochelle annonce que la T.V. de Radio-Canada passe "Z" ce soir à vingt-trois heures, et "Bonnie and Clyde" à vingt heures.)

On jase encore un bon bout. Des jeunes encore. Je lui fais la remarque qu'il en rencontre passablement et souvent. Ne deviendrait-il pas lui-même gourou dans sa taverne comme Chamberland sur sa ferme?

— Non, pas de danger pour ça! Quand je les rencontre, la plupart du temps, je tombe avant eux, je m'en vais, ils font leur affaire seuls. Je n'ai ni l'occasion ni le goût. Les jeunes disent: "Straram a 39 ans et il parle avec nous. Les autres, il ne font que nous répondre."

On sort pour aller manger chez les Grecs. Bouteille de Retsina. Jase générale. Plus de questions à poser. Journée à vivre, sous un soleil réchauffant et un fond d'air frais, en ce samedi d'automne... Mais pas avant d'avoir regardé ses dernières écritures, dans sa pièce de travail rue Esplanade.

Patrick Straram, le Bison ravi, est de tous les êtres que je connais celui qui **habite** le plus un lieu qu'il s'est choisi. Des monceaux d'objets, de textes, de collages, de livres inondent les quatre murs et le plancher, en désordre ordonné. Posters de Lénine, Janis Joplin, Huey Newton, Buffy Ste-Marie, Jack London, etc. Des bibelots, épinglettes et insignes, tout cela du vécu, du pensé, du aimé, du dit et du fait. Explication de son actuelle écriture: 4x4/4x4
Musique foutrale et grandiose: Janis bien sûr, Coltrane-Mingus.
Bière et petite fumée. Vers seize heures on se décide à aller repêcher Larochelle et Michel à la Veuve, on reprend mon petit Nico mi core, ma bibitte-clown adorée à moi, resté chez mes parents, on y pige Robert mon frère-le-castor-bébert la tendresse, et j'amène ce zoo-joueur jouer aux fers, ma camionnette Chevy-Van 68 rutillant au soleil de cette fin d'après-midi d'automne.

Enfin, dernière relance, le Bison m'a redit ce matin, à la Veuve, son besoin-désir vital: le texte/Journal de Montréal.

— Non que j'aime Péladeau; c'est un être que je détesterais presqu'autant que Claude Jasmin. Mais il est illusoire de s'imaginer que la seule réinvention de l'écriture suffira. Le Journal de Montréal, c'est celui que je lis le plus souvent: en lisant entre les lignes, on y découvre plus de nouvelles que dans les autres entreprises de presse sur le M.L.F., l'Indépendance du Québec, les événements socialistes, etc.

Puis cette citation de Roland Barthes: "On écrit pour être aimés, on est lu sans pouvoir l'être; c'est peut-être cette distance qui constitue l'écrivain."

gaëtan tremblay
le chat-tigre du cap octobre

Straram

Salut Patrick
en ce jour dernier de septembre en ce
premier jour d'octobre
de l'an mil neuf cent soixante-treize
après Jésus-Christ
bien après Solon et ses enseignements
bien après Périclès, les règles
de la démocratie et du hasard
Salut Patrick
ici le tournoi d'échecs continue
la reine Allende a versé sur le côté
salut bison ravi salut
bison enragé
salut (dans le mensonge institutionnalisé dans le vol
interplanétaire une seule constante revient: la domina-
tion d'une immense majorité par une infime minorité
je le répète et c'est en passant)
le plus raté des ratés, l'infect renégat, le rat des égouts
les plus infâmes, le marin de Bordeaux, salut dans
le rêve et l'épinette salut dans la pinède et la pommeraie
salut
maître des grandes forges (aujourd'hui les Expos ont été
éliminés du championnat de la division est de la
ligue Nationale, c'en est bien fini du pain et des
jeux, aujourd'hui nous jouerons à d'autres jeux
peut-être qu'il en volera des confettis sur l'espace
découvert)
salut l'infâme, le dernier des derniers, le mal-famé,
le rosse, l'imitateur, le déconteur (ah je sais bien
qu'on te reproche ailleurs d'avoir d'un moment de
rapine accaparé le bison ravi d'un écrivain mé-
connu ((bien que tant lu)), d'un cercueil payant dans
ses labyrinthes mais sait-on que tu les as assumés
jusqu'au bout de la misère, sait-on bien que tu as
repris leurs minces flambeaux libertaires dans un
monde stérile et corrompu)
l'initiateur, salut le grand inquisiteur, le démystificateur
(si je portais coiffure je m'en décoifferais si les mots n'ont
de sens ils n'ont de sens qu'en celui que tu leur prêtes)
Salut Patrick dans tes ténèbres lumineuses
salut je fume à ta santé les feuilles propices et fracasse
les miroirs pour te voir à l'endroit

garroché comme ça
dans la nuit du 30-IX
au 1-X-1973
michel Beaulieu


message to patrick straram : «salut, mec, je t'écris du pays des nains. go ahead et mange des pâquerettes. ici la bière est fraîche mais nous étouffons. we are all wounded knees...
WHAM!
À TRAVERS TOUS LES DANGERS...
L'EVASION LA PLUS LONGUE
LES ECOLES
Tuborg
jean-louis brau, dwarfland

message to patrick straram :
salut, mec, je t'écris du pays
des nains, go ahead et mange
des paquerettes, ici la bière
est fraîche mais nous
fons, we are all wounded
knees...

Paris, le 8 septembre 1973
Bien reçu votre invitation à participer au numéro consacré à Patrick Straram.
Qu'un numéro de H.Q. soit consacré à Patrick me cause une grande joie. Nous avons partagé l'aventure Saint-Germain-des-Prés et cela ne se plaçait pas sur un plan intellectuel, mais sur celui plus vaste du grand ras-le-bol préludant à une conception passionnelle de la vie.

Beaucoup d'entre nous ont renoncé. En somme, notre génération a fait faillite dans son ensemble, et les rares survivants pour la plupart se sont satisfaits de faire carrière, récupérés par l'établissement. Cependant, il y avait des ferments et la pâte commence à lever. Mais les lueurs d'espoir sont ténues.
Bon courage et merci de votre invitation,



Faites excuse, M'sieur l'agent, pas vu que le feu était rouge. Clear the gangway, bâtards de tous les siècles.

Hey! Patrick.

Je t'écris d'un pays lointain. Petit. Petit. D'un pays qui n'existe plus. Je t'écris dans une langue qui n'est pas la mienne. Ma langue est morte le 16 mars 1244, grillée dans le chiche-kebab des crémats de Montségur. Et depuis, je bafouille. Mes filles d'Oc avaient nom Geralda de Lavaur, Esclarmonde de Perella, Marquiesa de Lantar. Aujourd'hui, les Françaises s'appellent Paulette. Fuck Innocent III. Fuck Arnaud-Amalric de Cîteaux. Fuck Simon de Montfort et Louis IX dont les Italiens ont fait un saint. Bisogna cavarlo? Non vale più niente. Bisogna levarlo. Zu welcher Ortschaft führt dise Strasse? Nulle part, nulle part et gaffe au purin.

Hey! Patrick.

Je t'écris d'un pays qui n'existe plus. D'un temps qui n'est plus le nôtre. Nous avons tous rêvé d'un paysage imaginaire. Aujourd'-d'amour. Et de désir. J'ai voulu monter dans la fusée Terre, ma que sur le terre-plein de l'autoroute du Sud. Artaud, l'Antonin, disait que Héliogabale était le spectacle d'un monde aboli qui s'effondrait dans un effort désespéré pour en revenir à l'essentiel. Tout s'écroule ici, et l'essentiel nous fuit. C'est une question d'amour. Et le désir. J'ai voulu monter dans la fusée Terre, ma douce planète, j'ai déroulé mon cordon d'arpenteur autour du monde. Et je suis revenu. Faire le singe.

Hey! Patrick.

Tu es parti, toi, et j'ai honte. Dis à tes amis de ne jamais plus bigler cette vieille pute France. Elle leur foutrait la vérole. Folies-Bergère, les p'tites femmes de Montmartre, tu montes chéri, zig zig mit Fraulein von Paris, tout n'est que cela, même si les fiottes se fardent aujourd'hui avec le rouge Mao. Connais-tu les lemmings des terres du nord? Quand ils sont trop nombreux, ils crèvent de faim. Nous n'aurons même pas cette chance. Métro-boulot-dodo et l'abondance naphtalinée.

Hey! Patrick.

Je t'écris d'un pays qui n'existe plus. Vingt ans. Mort. Chez Moineau. Mort. Paris. Bull shit City. La bière, reste la bière. Le trip alcoolique. Et l'herbe. Sûr, reste l'herbe. Je. Il. Nous coulons. Vingt ans. Loin. La merde, ahora. Beaucoup sont morts, les autres ont vieilli. Des critiques littéraires bien sous tous les rapports m'ont traité de quadragénaire. Pedzouilles. Fucking critiques. Quadraquinqua, eh, allez voir sous mon chibre s'il pleut. Pas du quinquina qu'on s'est encapé pendant ce temps-là. Du vrai. Du pousse à vivre. Clos Cheval. Héro Illimitée de Qualité Supérieure. Mise en seringue au château. Et des liqueurs aux herbes d'Arabie mitonnées au couvent par de foutus moines. Au sirop de chira qu'on s'est embaumés. Au double bhang. Les délices du harem et Schéhérazade à l'alambic, ça t'empêche d'avaler la pâte à merde.

Hey! Patrick.

Marre des cons. Bargouineurs. Gonzes à oublier que Rosa Luxembourg portait des lorgnons. Dire que c'était duraille de lui rouler un patin dans les amygdales sans morfler un bout de métal dans l'oeil. Gary Snyder l'a dit, la révolution a cessé d'être une préoccupation idéologique. Lu ça dans les Juke-boxes de Claude Pélieu. Vingt bergettes. Des morts. Beaucoup. Janis Joplin a été assassinée. Janis aimait Charlebois. Les lueurs. Loin. William Burroughs is alive. Claude Pélieu is alive. Mary Beach a de la bonne vodka. Allen Ginsberg is somewhere.

Hey! Patrick.

Comment va la santé, mec? Vingt ans. La gamberge. Les flics t'ont jeté chez les fous quand tu courais les boulevards, l'eustache en pogne, forçant les passants à regarder le soleil en face. Le car à vaches t'a embarqué. Les chiens qui grattaient leur os n'ont pas eu le temps d'aboyer. Le car à vaches t'a embarqué. Direction les dingues. Tout droit. Avec un p'tit virage autour de la grosse pute en bronze de la place de la République. Sous-maque en fleurs. A l'école, on m'a dit que c'était un rameau d'olivier. Mon oeil. Tu peux t'la carrer dans l'brichart l'olive. Bouture, j'te dis. Bouture d'arbre à gnons. Arboreus flicus, mon pote, variété j'garde-l'ordre-et-faut-pas-chier-sur-la-morale. Pigé, mec? C'rameau, tu l'fiches en terre, t'arroses un brin et il te sort l'arbre à bâtons.

Hey! Patrick.

Je vis sur une peau de chagrin qui rétrécit. Les astronautes ont vu notre planète sous la forme d'une petite balle bleue. Il leur suffisait de lever le pouce pour qu'elle disparaisse à leur vue. Nous sommes entrés dans l'ère du supermarché. Faut qu'à chaque rayon la liberté soit offerte. Frozen Freedom. Instant Freedom. Hier und jetzt. Dappertutto. Con gusto de vino de palma.

Hey! Patrick.

Je donnerais tout Artaud pour un bol d'air.

Paris — septembre 73

jean-louis brau, dwarfland

LECTURES

Dans "Hobo/Québec 4 Denis Vanier langue de feu me cite: "Le cinéma, bien, mais plus que le cinéma", pour s'expliciter: "Le cinéma est l'endroit idéal pour fumer un joint." Le samedi 18 août à l'Outremont, Roland Smith se fait hué par une majorité de spectateurs très jeunes lorsqu'il leur demande de ne pas fumer de marijuana. Son discours était très maladroit. Le tumulte était à son comble lorsqu'il annonça ce par quoi il aurait dû commencer: "Il y a dans la salle des inspecteurs de police en civil, là pour emmener le plus de jeunes possible au poste et pour me retirer mon permis d'exploitation du cinéma." Le film: "**Jimi Hendrix plays Berkeley**", dont j'ai déjà écrit, dans "Presqu'Amérique", qu'il était le meilleur film sur la musique rock (j'y ajouterais aujourd'hui "**Concert for Bangla Desh**", étant entendu que "**Yellow Submarine**" de George Denning et "**200 motels**" de Frank Zappa sont indépendamment du rock même des films très beaux et très importants).

Denis Vanier langue de feu n'a pas su lire. Il n'y a qu'à l'Outremont que nous puissions voir tant de films dont beaucoup des meilleurs. Tant que chacun ne possède pas sa copie du film et son projecteur et son écran on ne **désavoue** pas une entreprise comme celle de l'Outremont.

Journal de Montréal 22 août 1973 — Claude Jasmin: "**Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon**, le cinéaste, Bertolucci (celui de "**Dernier Tango à Paris**") conduit ce film avec un art de maître."
Il est vrai que la veille Jasmin se disait flatté et excité qu'on le prenne aussi souvent à parti, suggérant qu'il devait avoir raison et impact comme aucun pour être ainsi constamment mentionné. Il prévenait qu'il y prenait goût. On peut donc supposer que c'est pour faire parler de lui et satisfaire l'ensemble des lecteurs québécois, qui savent que c'est lui qui "sait", qui a raison, qui **informe/éduque**, qu'il attribue à Bertolucci le film de Elio Petri. Nous ne parlerons même pas de sa façon "d'expliquer" son erreur en attribuant à beaucoup d'autres des erreurs "semblables". Je tiens désormais pour vain de reparler jamais de cette homme qui n'écrit que pour profits, privilèges, et pouvoir, pour lequel ne veut rien dire **information/éducation** (c'est "marquer" un mépris du peuple pour lequel on écrit, écrit-on pour soi-même). Sinon pour te dire, camarade Louis Geoffroy l'obscène Nyctalope, le plaisir pris par nous tous à lire l'**in-lecture** de ton livre admirable **«Un verre de bière mon minou»** par cet homme qu'on enseigne aux étudiants du Québec comme un écrivain d'ici (Jasmin logique avec la logique du système coercitif qui nous ignorantise pour nous oppresser).

Cette actuelle critique bou-bouiste dupuissiste me panique. La déperdition d'un amour magistral, la dépossession d'un rapport intense avec l'être aimé dans sa durée intégrale, des **gestes** qui dégradent, l'incompréhension encore une fois de la phénoménologie existentielle, encore une fois l'angoisse que le commerce humain ne soit affaire que d'accumulation de vagins et de verges (solitude inscrite en une entièreté aberrante), il me paraît impossible d'écrire mes chroniques. C'est que le "ravi" du bison implique une hypersensibilité le lacérant profondément là où les autres réagissent à de mêmes **situations** avec une désinvolture déconcertante (Marx a expliqué la réification, mais qui a compris?). Demeure l'endurance du bison. Et cet **octobre** (bon anniversaire le **quatre** Jean-Marc Piotte pio le fou, l'homme de ce livre jamais plus d'actualité qu'en cet autre octobre d'élections pourries commandées par Ottawa: **«Québec occupé»**, l'espace/temps que nous **vivons**).
C'est pourquoi, je crois devoir en cet octobre plutôt que mes chroniques fournir un texte sur cet amour dont pour moi la production demeure essentielle. Il est évident que le mois prochain je parlerai de "**300 millions pour l'autoroute**" de François Dupuis, de "**Nathalie Granger**" et des "**Nocturnales d'octobre**" d'André Beaudet. Il y eut octobre 1917. Il y eut octobre 1970 où je lisais ou faisait lire "**Le saint rouge et la pécheresse**" du camarade Louis Geoffroy l'obscène Nyctalope aux camarades en prison avec moi à Rimouski. Il y a octobre 1973. Je crois plus efficient de "déplacer" des critiques par un texte sur cet amour dont je ne cesse de parler, au seul titre qui compte d'**information/éducation**, dans le climat boubou-jasmin-dupuissiste-trudeauiste qui m'étrangle... et l'amour peut-il éviter l'étranglement? Marx, Freud, Lefebvre, Barthes ont essayé de répondre. Comme j'essaie de vivre. Ce que comprendront ceux qui comprendront pourquoi dans ce numéro d'octobre d'Hobo Québec, plutôt ce texte sur l'amour que des textes critiques dans l'**espace/temps** critique et amoureux que nous vivons aujourd'hui ici.
(Il me faut dire ce **mal** que me fait la mort de cette femme qui, "triplée" avec Bette Davis et Dolorès del Rio, fut durant mon adolescence "la" femme, Anna Magnani, pour laquelle jamais ne s'est éteinte ma passion, et justement, à choisir de parler d'amour . . . Corrolaire qui peut paraître contradictoire, mais corrolaire "signifiant", au Pit (Regent) ce bar marveilleux en cèdre et en bardeaux et avec bancs, du merveilleux Jo, avenue du Parc près Laurier (taverne Wilson), le dimanche 30 septembre 73 le Sieur René de la Rochelle y lisait "**Totem poing fermé**" de Louis Geoffroy l'obscène Nyctalope (éd. de l'Hexagone), que j'étais en train de lire au Pit à midi.
Dans la période la plus dépressive de ma vie je lis Louis Geoffroy l'obscène Nyctalope et Gilbert Langevin; ça dépasse toutes les pilules imaginables (je lis aussi Jaulin et Lefebvre, et Lowry et Leiris, si **vivants** pour **savoir** le **mal** d'être.)
On se cure ainsi de l'information immonde que fournit un Québec qui ne fait qu'effectivement refléter son immondicité.

"dans l'enfer du silence concret
acharné contre mes lèvres de
paroles apologiaques
et de terreurs vraiment crues
acharné contre ma chair de
contacts sporadiques
avec les frissons roux de ta chair
je démolis d'autres silences
d'autres nous deux
revenus sans crainte de désespoirs"
(Il aurait fallu citer les pages
23 et 24 du livre "magistral"
de Louis Geoffroy l'obscène
Nyctalope.)

Peut-être prend maintenant pour moi (je pense à toi Nicole Brossard) sa dimension réelle cette phrase de Pierre Trotignon dans "**Les philosophes français d'aujourd'hui**" (Presses Universitaires de France éd.), un cadeau de Michel Vacher, Colombourg qu'il va bien falloir lire dans "Hobo/Québec" : " . . . Sartre dit que l'homme est une passion inutile, mais non l'existence : l'homme comme abstrait universalisé, comme totalisation réflexive de la totalité pratico-inerte dissimule le fait que l'existence est relation partielle du sujet agissant à son être pratique objectivé."

Et c'est pourquoi en cet octobre la **critique** me paraît devoir céder le lieu de l'exercice de sa pratique au dit d'un **amour** qui a tant pour image Anna Magnani, amour lieu et pratique de toute seule critique réelle.)

TU NE PEUX PAS, OU NE VEUX PAS, COMPRENDRE, MON AMOUR 4 MAGISTRAL, QUE TOUTES LES DIFFERENCES NOUS SEPARANT "FORCEMENT", AU LIEU DE LES LAISSER NOUS DECHIRER, DEFONCER, DEMOLIR, DETRUIRE, NOUS LES POURRIONS "DEPASSER" PAR LA *DIFFÉRANCE*, POUR PRODUIRE ET PRATIQUER CET AMOUR UNIQUE? SI DERNIER MOT (CRITIQUE) IL Y A, C'EST CELUI-CI, EN CET AUTRE OCTOBRE D'UNE INTOLERABLE DESESPERANCE (SANS PERDRE ESPOIR). . .

"Le mal aberrant qu'ajoute à la dépression que je vis la mort (plus qu'équivoque) de Pablo Néruda: ce qu'est pour moi Pablo Néruda est lisible dans "Irish coffees au no name bar et vin rouge valley of the moon" (Hexagone/l'obscène Nyctalope éd.), dans tout ce que j'écris." P.S.


(Photo Errol Gagné.)

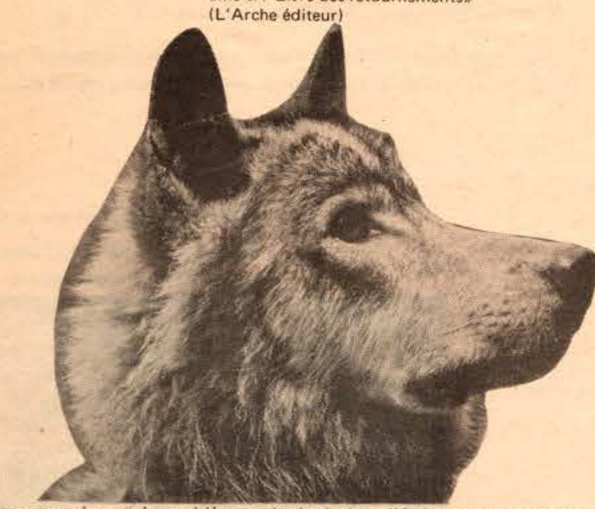
"Riez, riez petits sots, jamais ne comprendrez que de sanglots il me faut pour chaque mot." (D'un certain Henri Michaux, dont cette écriture est une dialectique/structure fondamentale de/dans ma vie, comme l'est l'écriture d'un certain Antonin Artaud de "**L'ombilic des Limbes**", des "Lettres de ménage" du précisément "**Le pèse-nerfs**". Riez petits sots, que de sanglots pour chaque **mot** jamais ne **comprendrez**.)

fragments d'une écriture production d'un faire l'amour

Quand une femme déclara à Kin-yeh qu'elle ne pouvait pas vivre sans lui, tant elle l'aimait, il craignit aussitôt qu'elle ne le trompât avec le premier venu.

On sait avec quel profit les nations écrivent leur histoire. L'individu a le même profit à écrire la sienne. Me-ti disait: «Puisse chacun être son propre historien, il vivra alors avec plus de soin et d'exigence».

Bertolt Brecht
«Me-ti / Livre des retournements»
(L'Arche éditeur)



(. . .)

Etant entendu que le problème principal, dans l'élaboration/production d'un rapport femme/homme, se situe actuellement dans le champ du discours/dialogue, où les concepts de libération et de liberté mêmes impliquent/suscitent toutes les sortes de transgressions, de confusions, d'oppositions, le langage, en société capitaliste, entièrement occulté par l'idéologie petite-bourgeoise dominante, occulté au point de rendre extrêmement difficiles d'accès les recherches de décodage maintenant entreprises, à plus forte (mauvaise) raison l'entreprise de se dire, qui ultimement, bien qu'il ne puisse y avoir de cesse, signifierait/précipiterait l'être (le faire) d'un être-à-deux.

Danger principal d'un être-à-deux: ablation de la liberté de l'un et l'autre. Objectif principal d'un être-à-deux: concrétisation d'une liberté réelle de / par l'un et l'autre — — avec tous (concrétisation au moyen d'un travail, d'efforts, d'"attention" à l'autre autant qu'à soi, de concessions pour qu'échange il y ait non plus partiellement ou superficiellement mais littéralement, les éléments mêmes qui font réelle une liberté). **Tout se joue dans le rapport osé/assumé (construit) ou non entre deux discours d'êtres déjà entraves à toute liberté première, et que le système socio-politique, à l'apogée agonique de la civilisation judéo-chrétienne blanche capitaliste/impérialiste, fait croire antagonistes (selon le modèle de la division entre lutte des classes et discours, comme entre Histoire et individu, à dessein, qu'accord/échange il ne puisse y avoir, qui serait premier bond en avant vers une action collective de libération/être, structure de tout amour).**

(. . .)

L'une des horreurs qui m'ulcèrent: faire l'amour à une femme (ou qu'une femme me fasse l'amour). Je ne sais et veux que faire l'amour **avec** une femme.



Marthe F.T.P./Vercors cour impériale/Téhéran la Veuve blanche et noire un peu détournée mon origine de faire l'amour.

L'amie Liscka la Mira belle m'aile si mon cactus-ookpik.

Dianne ma femme S.F.I.F.F. 13 en acide et Rolling Stones compagne en l'octobre 70 my american beauty of the purple sage.

(une femme... elle me demande de ne la pas **nommer**) amour magistral du dit de l'hélianthe amour 4.

S'il est vrai que chaque amour vaut selon qu'on sait le faire ou non, et s'il est vrai que le précédent en apprend toujours un peu plus pour l'actuel qui en apprend un peu plus pour le suivant (loi inéluctable dont le terrorisme ne saurait dissimuler que terrorisme il n'y a qu'"idéalement", et c'est en termes de matérialisme dialectique qu'il importe d'en savoir au juste de quoi il retourne avec ce besoin/désir d'amour inscrit au plus profond de mon faire/être), il est non moins vrai que je n'aime que présupposée l'exclusivité d'un amour, non admises quelques limitations que ce soient de durée, contradictions de la vie quotidienne et différences/contraires non des impossibles mais au contraire le creuset où forger le possible réel de cet amour à **faire**.

Ceci dit, (et faits vécus), une femme entièrement libre de vouloir vivre avec moi quelque autre relation que ce soit.

(. . .)

* Nous sommes des bâtisseurs. C'est merveilleux. Tu vas reconstruire ce village dans la montagne. Tu nous y créeras une maison faite pour l'amour. L'éloignement et l'attente vont affermir notre passion. Quand tout sera prêt et que je reviendrai comme nous nous aimerons mon seul amour.

C'est un gamin, insupportable. S'il n'est pas capable de maturité, tant pis pour lui. Qu'on se débarrasse de lui, c'est seulement le village qui m'intéresse. Lui dire que je ne lui écris pas parce que je n'ai rien à lui écrire.

* Il y a assez longtemps, avant de faire l'amour, j'avais toujours peur. Peur que je ne pourrais pas te faire plaisir. Peur que j'étais incapable d'avoir moi-même du plaisir. Mais tu m'as fait apprendre. Plus ça va, plus j'ai le sentiment que tu es heureux. Plus tu me rends heureuse. Plus j'aime, et plus j'aime faire l'amour avec toi. Je t'aime comme je t'aime comme je t'aime comme je t'aime. . .

Je n'en peux plus de tes discours, de tes névroses, de ton nombrilisme, de ton alcoolisme. Tu n'es même pas capable de me faire jouir.

* Il faut te dire mon rêve déjà: je désire que tu m'emportes où tu iras, tu me manques, tu m'as, toujours. J'ai passé avec toi les plus beaux moments que j'aie jamais vécus. Tu as renouvelé ma foi en l'amour. Je t'aime, je t'aime, je t'aime. Le consul, whom I have loved, who becomes more beautiful with each second. Je t'aime, that's forever.

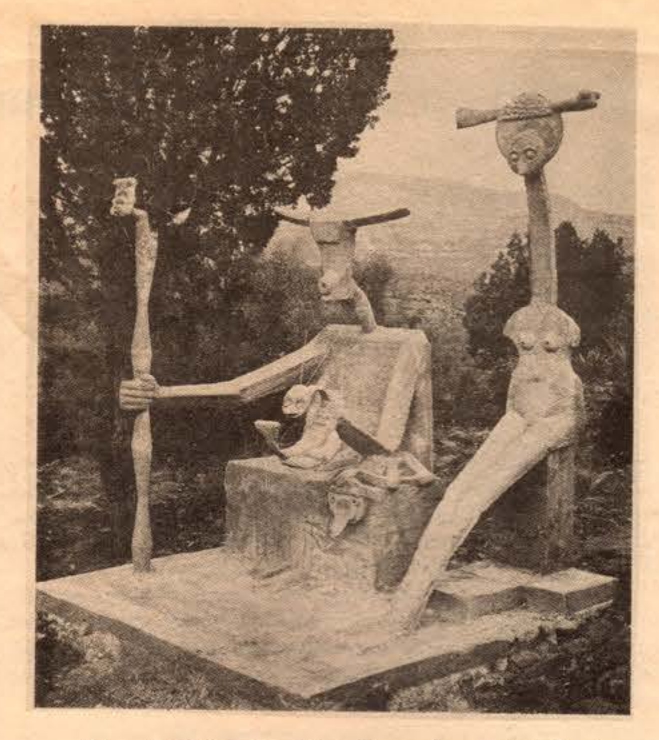
Tu es un mâle chauvin des plus fascistes. Tous les projets extraordinaires que tu racontes, en pratique aucun n'aboutit, si tu as des principes tu vis en les trahissant. T'appelles peut-être ça faire l'amour, moi je trouve que c'est trop pas le fun. J'en ai assez de ta philosophie, de ta politique, des petits camarades qui t'encensent, de tes tavernes. J'ai besoin d'être une femme, d'être moi-même, et avec toi je ne suis rien, la seule solution c'est que je te quitte.

* Mon bison ravi enamouré, aimante tienne, nouvelle joie, en souvenance d'un jour/soleil de plus. Je dors avec toi bison ravi, j'embrasse et pense, je t'aime et ne rate rien. Toute tendresse à mesure qu'avance notre vie, construire, dé/faire — — repenser, penser encore, mon bison que j'aime, mot à mot d'une vie à bâtir, amour à faire amour, attendre/ espérer/ penser/ re-dire, aimer en passant d'un jour à l'autre soleil, j'aime, je suis aimée, je t'aime. Je me dis que c'est avec toi que je vais passer le restant de mes jours.

Tes amis m'écoeurent qui ne pensent qu'à te faire boire et faire le pitre pour se déculpabiliser. Tu n'as aucun sens d'aucune réalité tellement tu réduis tout à quelques formules politiques rigides, ta vie calquée sur des modèles bien sûr infaillibles, et le reste : des cons ou des tyrans. Tout ce qui t'arrive, c'est toujours de la faute des autres, du système, comme ça tu n'es pas responsable de rien et tu te lamentes, saoul, stoned ou malade, incapable de rien faire par toi-même, sinon t'écrire à nu, et c'est très beau de se mettre à nu dans ce qu'on écrit, mais encore faut-il qu'on le comprenne dans ton seul code à toi, et bien moi je ne peux plus, je ne veux plus fonctionner à ce rythme-là, je fonctionne merveilleusement bien à mon propre rythme, si tu ne veux pas me prendre comme je suis c'est que nous n'avons rien à faire ensemble, tu m'as faite triste, inquiète, inerte, c'est assez. Enfant gâté, homme faible, impuissant, tu n'es rien que des mots.

Mots à maux.

(. . .)



. . . ici . . . s'inaugure mon schéma d'**amour/camaraderie.** Il présuppose qu'aux seules pulsions sexuelles s'ajoutent, les renversant en quelque sorte, mais pour canaliser/augmenter les virtualités, un raisonnement et son discours (discours du raisonnement et discours avec l'Autre).

Demeurer extrêmement attentif au danger alors ainsi encouru d'une rationalisation à outrance, aux masques et mécanismes qui réduiront à l'aliénation la plus complète. (Et au bien se répéter qu'un peu moins de théorie et baiser plus . . . Pas plus que Rimbaud jamais je ne jetterai l'amour par la fenêtre, mais, et précisément en vue d'une intégralité de l'amour, jamais non plus la théorie, les questions. . .)

(. . .)

Conditions spécifiques concrètes de cet être-à-deux où concrétiser l'amour que je désire/propose : savoir faire l'amour, et, à le faire, (son) discours y-compris, illimiter, "agir" inépuisablement la liberté de chacun, réalisable seulement en dernier ressort dans l'échange avec l'Autre.

(. . .)

Ma... (une femme... elle me demande de ne la pas **nommer**), amour magistral, qu'à l'écrire enjeu j'éloigne pour te re-joindre, amour 4...

(. . .)

LE QUATRIEME AMOUR

("même âge d'une vie à vivre/deux, amours 4")

Ma... (une femme... elle me demande de ne la pas **nommer**), amour magistral, qu'à l'écrire enjeu j'éloigne pour te re-joindre, amour 4...

Patrick Straram, le bison ravi/amoureux

Montréal, janvier 1973, l'année du Buffle, ma quarantième année/coupure



Ode à Straramremrimromrum

Straram-Zarathoustraramremrimromrummmmmmmm

dit le bison Ravi, est une bête à ravir

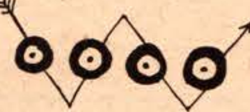
Ravi n'est pas Shankar, mais encor

"Rose, c'est la vie"

Ravi vivra dans l'incandescence du ravisseur

Tu es un merveilleux bison, crois-moi moi moi moi moi moi moi moi moi moi,

Claude de Guise





dont il est le suprême interprète, nous ne nous réjouirons jamais assez
de l'avoir fréquenté ....
.........Mais....est-ce que j'en parle au passé ? Dans cette course
infernale le présent m'en aurait-il trop éloigné ?
Neuf Août 1973.

BISON RAVI . . .

A plusieurs, pour ne pas dire à tous,
à moi aussi, souvent et maintenant plus qu'avant,
il nous a donné et nous donne
MAUVAISE CONSCIENGE . . . .

Pour cela, agrémenté de ce rôle
DIABOLIQUE et fabuleux de "détonateur",
dont il est le suprême interprète, nous ne nous réjouirons jamais assez de
l'avoir fréquenté . . . .
. . . . .Mais . . . . est-ce que j'en parle au passé? Dans cette course
infernale le présent m'en aurait-il éloigné?

Neuf Août 1973.

Guy Joussemet

écritures de Patrick Straram le Bison ravi

Manuscrit sous le signe du cancer	1959-60, série radiophonique
Trains la nuit	"Nouveautés dramatiques"
Curieuses fiançailles	C.B.F., Radio-Canada

L'air de nager (1960, dans Cahier pour un paysage à inventer 1, Montréal)
Tea for one (1960, dans Ecrits du Canada français 6)
20,000 draughts sous les tables (1961, dans Ecrits de la taverne Royal, éditions de l'Homme)
Nationalité? Domicile? (1965, dans Parti Pris vol. 2/10-11)
Hatari (1966, dans Liberté 44-45)
Tea for one 2 hypojazz (1971, dans Musiques du Kébek, éditions du Jour)

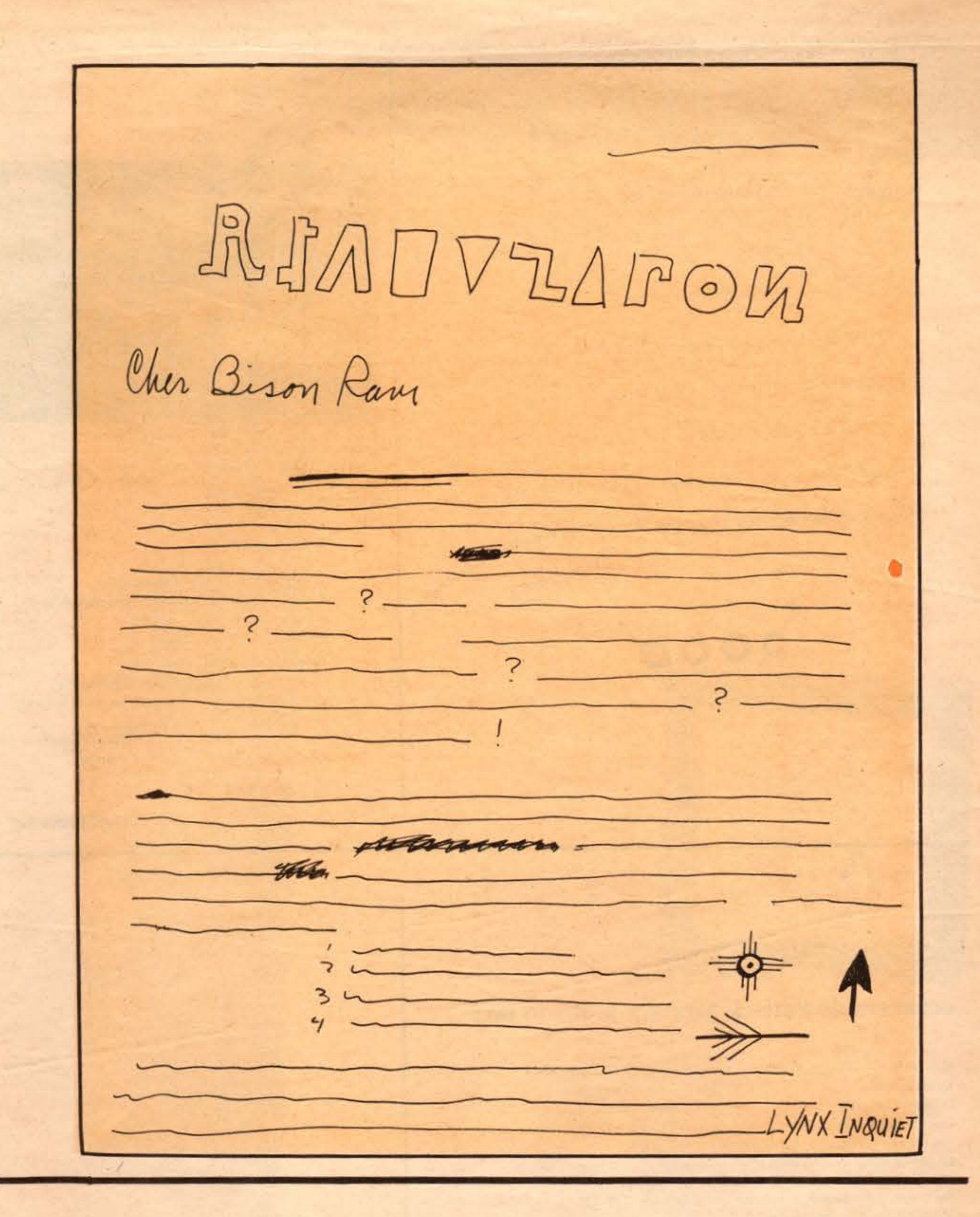
(aussi To a strange night of stone, post-face à "Pornographic delicatessen" de Denis Vanier, 1968, éditions de l'Estérel, Wolf House et Cabaret de la Dernière Chance, François de la Panam, post-face à "Le talon de fer" de Jack London, 1971, Réédition-Québec, De la nécessité d'une effraction poétique/intense à l'intérieur d'une société de répression où l'objectif révolutionnaire est récupéré par toutes les sortes de libéraux, agents les pires de tous les fascismes à venir, préface à "Lesbiennes d'acid" de Denis Vanier, 1971, éditions Parti Pris, Métis & Fleur bleue, pour "Les grands spectacles" de Lucien Francoeur, 1972, l'Obscène Nyctalope)

En train d'être en train vers où être, Québec ... (1971, l'Obscène Nyctalope)
One One Cinémarx & Rolling Stones (1971, les Herbes Rouges)
Gilles-cinéma-Groulx le Lynx inquiet 1971 (1971, Editions Québécoises — Cinémathèque Québécoise)

Irish coffees au No Name Bar & vin rouge Valley of the Moon (1972, l'Obscène Nyctalope)

à paraître: **4x4/4x4, Bribes, La faim de l'énigme, A cinq heures du matin le 16 octobre 70** et, **Blues clair, 421, Don Quichotte au zigzag de zouave qui tel Ulysse, Six bouteilles de bière au sommet de la montagne.**

photo: Luc Samson



DEUX OU TROIS CHOSES QUE JE SAIS DE STRARAM

Et plutôt trois que deux.

1. Bien avant son arrivée à Montréal en 1957, depuis la Colombie britannique où il trimait dur, Straram avait choisi d'être québécois. IL AVAIT CHOISI LA LIGNE JUSTE, c'est-à-dire, cet été-là, lorsqu'il y fut, celle qui, dans la situation, va de la décolonisation à la lutte des classes. Solidarité/Engagement.

2. L'expérience, chez Straram, est un processus. Elle n'amalgame jamais, elle transforme. Pas une pensée, pas un geste, chez lui, qui ne soit impliqué dans ce sens. Straram n'est pas l'homme du questionnement, il est d'abord l'homme qui fait la preuve. Et qui paie la note. Dans sa critique de la vie quotidienne, il devient le **vécu** et la **somme** des contradictions de la gauche. Il **est** alors poétique et dialectique. Totalisation/Résolution.

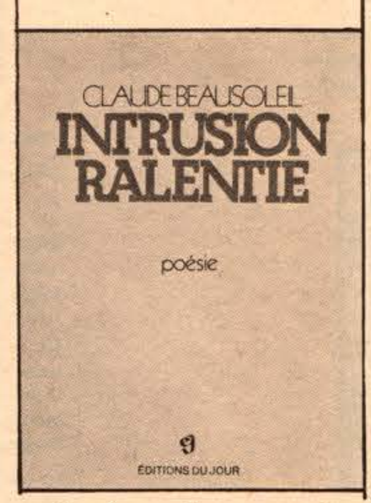
3. Straram, c'est un réseau de pratiques signifiantes. Je suis souvent en désaccord avec lui, et pourtant, dans une situation, une conjoncture, face à un problème, il y a toujours un moment où je m'arrête et me demande: que ferait Straram, qu'en pense-t-il? Réflexion/Evénement/Ecriture/Lecture/Fête retrouvée/Amitié.

GASTON MIRON

GM

A BOUT PORTANT : Beausoleil, Claude .Métier: (...) par Michel Beaulieu

A le voir, on ne dirait vraiment pas, non, si on reste dans la tradition selon laquelle le "poète" est un être malingre, souffreteux, on ne dirait non vraiment pas, que Claude Beausoleil a publié deux recueils de poèmes aux éditions du Jour: **Intrusion ralentie** (1972), et **Les Bracelets d'ombre** (1973). Tout ceci dit bien entendu uniquement parce qu'il faut bien commencer quelque part, dire à peu près n'importe quoi du moment que ça fasse décoller. Le reste suivra bien de lui-même, n'est-ce pas. Le reste: encore une fois n'importe quoi. Je ne tenterai quand même pas d'imposer une lecture des textes de Beausoleil. Ils sont assez bien imprimés pour se défendre tout seuls. Et puis lisez donc le dernier numéro de La Barre du jour si vous voulez savoir de quoi ça a l'air le style universitaire de nos jours. Sûrement plus fascinant que la critique impressionniste. Plus fascinant aussi sous des grands couverts révolutionnaires. Dans le même ordre d'idées, mais oubliant la revue en question, je rigole toujours un peu quand j'entends à quelles sauces on apprête Mao. Sollers agent de la CIA ça ne fait aucun doute. Chacun le suit sans voir encore l'océan où le joueur de pipeau les entraîne, beaux rats qu'ils sont. Beaucoup plus subtil en tous cas que le 'suicide' d'Allende. Il suffit de faire se dissoudre une bonne part de l'intelligence en palabres stériles et interminables. Pendant ce temps, l'essentiel se passe ailleurs. Va y avoir des élections. Vous allez en voir une illustration patente: la discussion ne portera jamais sur les véritables problèmes. L'oeuvre créatrice,elle, si. Elle est vision du monde à travers l'individu. Elle répond à sa manière à un certain nombre de questions. Je dis encore ce que vous savez déjà, lecteurs, mais qu'on ne dira jamais assez. Beausoleil, Claude, a donc publié deux recueils de poèmes, je me répète, je me répète, hé oui. Deux recueils assez difficiles à pénétrer j'imagine pour l'amateur occasionnel.



Qui me font penser, quoique sur un tout autre plan, à **Strette**, de Paul Celan (Mercure de France). Celan atteint à la magnitude. Ses poèmes sont bardés de références que seul un germanophile enragé pourrait percevoir. Beausoleil, lui, ne s'embarasse pas de ce type de clair-obscur: les exergues justifient les textes et en quelque sorte leurs servent à la fois de miroirs et de repoussoirs. Au point que je me suis souvent demandé au cours des quelques lectures que j'ai faites de chacun des recueils, si les poèmes de Beausoleil n'étaient pas simplement un commentaire des exergues, celles-ci satisfaisant déjà amplement son appétit, mais un appétit si amplement dévergondé, que dans la digestion même il ajoutera à ces textes brefs ses propres allusions. Nous sommes très loin de Celan. Dans **Intrusion ralentie**, par exemple, un commentaire devient si évident qu'il se passerait même d'exergues. C'est son commentaire de la lettre O qui rappelle dès l'abord les recherches graphiques de Raoul Duguay, mais non, mais non, il ne s'agira pas du tout de Duguay puisque dès la page suivante éclate l'évidence: le sonnet des Voyelles. La référence est à peine voilée; la paraphrase saute aux yeux. Et puis cette manière qu'il a de structurer les ensembles, reprenant par la forme un thème. Dans l'espace, les correspondances seraient plus évidentes: placer quatre sections de sans doute un même et seul poème côte à côte et les masses du texte sautent aux yeux. La présentation graphique se révèle dans tout ce qu'elle a de ludique: feuilles de laitue se couvrant les unes les autres, se protégeant et se répondant. Le sens des feuilles est le même. Nous sommes loins de Celan, parce que dans Celan le sens des feuilles n'est pas le même. La qualité de Beausoleil c'est, disons, la rigueur dans l'apparente dispersion. Quand c'est paru, ça a pas fait beaucoup de bruit. Il y en a un certain nombre de recueils de poèmes, comme ça, qui passent tout à fait inaperçus des grands journaux. Les noms nouveaux? Que non, pas seulement eux. Même de ceux qui comptent, de ceux qui ont beaucoup fait pour ici moderniser la poésie. Quand Miron a repris les oeuvres de Gilles Hénault, en 1972, sous le titre **Signaux pour les voyants**, personne n'en a parlé. C'est pas pour rien que les poètes ont souvent l'impression d'écrire dans un désert.

MI BEMOL

"WORDS, WORDS, WORDS . . ."
William Shakespeare, in **Hamlet**

" Au 20ième siècle, c'est une gageure qu'un art qui permette d'interpréter sa vie, de s'interpréter lui-même. Par là, dans ce siècle qui subordonne l'homme au progrès scientifique et aux contingences de l'Histoire, le jazz est une provocation. Le jazz provoque parce que **pouvoir** vivant. Quelques-uns entendent et vivent."

Patrick Straram
le Bison ravi,
Bluesologie,
in Liberté no 14.

PICK-UP SADNESS

Je n'ai vraiment pas le goût d'écrire aujourd'hui. Pourtant, faut bien que je la fasse, cette maudite chronique. Pogné dans des problèmes d'impôt, des problèmes d'éditions, des problèmes d'écriture et ce roman policier à finir qui m'encule la paranoïa, je manque légèrement d'enthousiasme verbal pour lyriser sur mes fétiches favoris.

Et aussi des problèmes financiers qui, étant donné le service de presse des compagnies de disques ne tient pas encore compte du chroniqueur en mineur d'**Hobo-Québec**, je n'ai pas reçu de disques, je ne peux pas en acheter, donc je n'ai pas entendu grand'chose de neuf depuis une éternité. (Sinon les derniers "hits" de **Jeunesse** que ma fille écoute le dimanche soir même si, à trois ans, elle commence à être un peu vieille pour ce supermarché du plastique rotatif.)

Et je ne peux pas parler des merveilles cachées de ma discothèque, ma femme souffrant d'une mégalomanie d'utilisation du tourne-disque qui concerne surtout Ferland, Ferré, Fernandel et autres

"Fer à friser les bonnes femmes
Qui n'ont plus rien à faire
Férues de leur fer à friser."

(Boris Vian, **Fugue**).

Donc, je n'ai vraiment pas le goût d'écrire aujourd'hui. Je vais essayer d'aller voir Ellington en fin de semaine pour vous raconter ensuite la soirée de danse avec le Duc et je vais relire les textes de Patrick pour me replonger dans l'atmosphère idoine après avoir essayé de régler temporairement quelques-uns des problèmes plus haut mentionnés. Peut-être aussi que Renée va me laisser écouter mes vieilles choses comme Artie Shaw et Hot Lips Page dans un **St-James Infirmary** à faire pleurer les patients de l'Hôpital Préville ou comme Mary-Lou Williams alias comment jouer du piano sans jamais s'ennuyer.
A tout de suite.

INTERMEZZO

ELLINGTON SHOWMART

J'ai toujours adoré ce vieux joaillier né avec le siècle et qui semble immortel. Infatigable en tout cas. Et essayer de rendre l'atmosphère pittoresque des vieux "ballrooms" de Harlem m'a semblé une idée qui méritait qu'on aille y voir de plus près. Après avoir payé mon $6.00 comme tout bon bourgeois de l'époque swing, je me suis donc retrouvé à l'intérieur du Palais du Commerce/Showmarde au milieu d'une foule de bons bourgeois de l'époque swing. C'était plein et la moyenne d'âge se situait dans la quarantaine. Même âge que l'orchestre avec ses jeunes Harry Carney, Ray Nance, Paul Gonsalves, Barney Bigard et autres avant-gardistes dont le moindre n'est certes pas Ellington soi-même. La belle époque, quoi, mais du temps de la prohibition. La direction du Palais du Commerce/Showmarde, renommée pour la kétainerie superlative de ses organisations, avait remis en vigueur l'efficient et combien satisfaisant système des tiquettes pour l'obtention des liquides inspirants et le service se faisait avec toute la lenteur voulue pour inciter à l'émeute: à la pause, après deux heures d'une musique toujours aussi belle sans grand renouvellement, il y avait toujours aux tables servant de bar une queue aussi longue que la mienne. De plus, il était possible de déguster gastronomiquement (va falloir que je me repose, je commence à écrire comme Maurice Côté) des petits pains garnis de baloney, de salami et de poulet pressé pour la modique somme de $3.00 l'assiette; je veux bien croire qu'il faut payer les musiciens, mais je doute que leur contrat leur accorde une commission sur les repas. Bref, toutes les conditions étaient réunies pour me faire passer une mauvaise soirée, nonobstant le fait qu'en plus, je suis agoraphobe et souffre du "generation gap".



GENERATION GAP

Heureusement, il y a eu le Duke, qui même s'il n'était pas particulièrement transcendant ce soir-là n'a jamais été moins que le Duke, il y a eu Renée qui semblait s'amuser ce qui ne lui arrive pas souvent et alors ça déteint, il y a eu la rencontre des frères Tourigny et de René Thuot pour un peu de camaraderie autour de la musique, d'une bière et des révolutions à faire. Nous nous sommes accoudés à la scène (j'avoue bien humblement que je ne sais pas danser le fox-trot et le boogie si bien que je participais à la joie collective en tapant sur la scène et du pied) et nous avons souigné au rythme des pas de danse du Duke et des balancements de Gonsalves. Il y a eu les numéros pittoresques habituels des grands orchestres noirs: clowneries de Ray Nance, un saxo ténor complètement bourré qui a été expulsé de l'orchestre avant la fin et est revenu faire son show tout seul après la fin, les deux chanteurs tapettes de l'orchestre, la chanteuse éblouissante et point paroxystique musical de la soirée: un fantastique solo de Harry Carney au baryton qui fait que Gerry Mulligan est encore un enfant d'école.

Ce n'était pas "Ellington at Newport" (Columbia CL934) et l'électrisant **Diminuendo & Crescendo in Blue** en 1956 qui fit délirer une foule assoiffée, ce n'était pas le lundi 5 juin 72 où Mingus fit éclater l'Esquire avec un blues ahurissant de 3/4 d'heure qui parut durer 5 minutes ou une éternité, mais ce fut une excellente soirée, en faisant abstraction des conditions climatiques de l'environnement.





STRARAM NEWS BLEWS

En buvant quelques bières à la taverne Ontario/St-Denis et mangeant mes oeufs durs quotidiens, je relis trois textes merveilleux et complémentaires qui sont sûrement les plus importants publiés sur le jazz au Québec: **Bluesologie** dans Liberté no 14, **20,000 draughts sous les tables** dans "Ecrits de la Taverne Royal" paru et épuisé aux Editions de l'Homme et **Hypojazz (Tea for One 2)** dans "Musique du Kébek" aux Editions du Jour, trois textes qui font que maintenant, je crois, "j'entends et je vis".

La vie se fait surtout, primordialement, de rencontres et de musiques et si aujourd'hui je mange de ce pain-là qui ne peut que m'inciter à mieux vivre, je le dois en grande partie à cette rencontre, d'abord dans ces 3 textes. Il faut bien que je sache d'où je viens pour essayer d'aller où je veux aller, entre l'amour, l'ivresse et le bonheur.

Ca fait que je sors de la taverne et m'en vais chez Patrick, jouer un petit poker en écoutant Djago Reinhardt que je ne connais pas assez, penser aux parties de cartes de mon roman policier, à m'abîmer dans les bras d'une femme, à aligner d'autres mots que je veux un plaisir charnel.

En attendant, je vais aller régler quelques problèmes d'éditions. J'ai perdu au jeu mais j'ai encore gagné.

25 septembre 73

Louis Geoffroy

LIRE AUJOURD'HUI

"Des voix posent la question: "Qu'est-ce que le sexe? " ——— et s'effacent dans la réponse ——— Identité-chair de laquelle la censure est l'expression ouverte, résiste toujours à la question: "Qu'est-ce que le sexe? "———"

William Burroughs

L'avenir du roman, Cahiers de L'Herne, numéro 9

La lecture ÉROTIQUE

Fouiner d'un livre à l'autre peut se faire sans complexe, si on admet qu'il y aura toujours une partie de l'oeuvre — la pauvre — que l'on laissera tomber. Le parti-pris peut être systématiquement méthodologique. Les lectures globales sont éreintantes. Tester des parties peut révéler beaucoup. La redondance thématique/prétexte est un point de référence pour le décodage par description d'un certain (choix individuel) réseau de relations qui peut s'établir/exister entre différentes productions textuelles. Tracer les rapports entre ces productions peut permettre d'identifier un aspect des dimensions proposées (la forme du texte fini) par la fiction. Les types de lecture (psychologique, sociologique, marxiste etc...) supposent une orientation de la part du lecteur/récepteur. Le choix d'une LECTURE EROTIQUE se veut appareillage de précision sur une DES facettes de l'écriture littéraire et des implications de l'impulsion sexuelle qui fatalement supporte toute production. La LECTURE EROTIQUE ne propose pas d'englobant. Stratifiante, elle biaise — en centrant — les perceptions pour mieux nommer les processus/moteurs de l'enclenchement nécessaire à l'élaboration d'un livre ou d'un travail quel qu'il soit. La LECTURE EROTIQUE est également métonymique puisque l'érotisme contient/indique déjà dans sa définition/constitution même, toutes les possibilités de productivité, étant le point de départ physique et total des éclatements dont une des parcelles —retour du cycle — est l'écriture d'un texte. L'érotisme dans sa fonction biaisée (par l'action d'écriture/lecture) au niveau de l'impulsion, se retrouve matériellement dans l'objet de séduction qu'est le livre/récit.

Charge interne.

Que lire et que dire. La saison littéraire a commencé de façon bien crochue. Rien de neuf. Rien d'affolant. Des mots. Des mots. Des livres. J'ai cherché jusqu'à l'an passé. Je voulais faire une LECTURE EROTIQUE (décodage des signes implicites/explicites à forte teneur érotique —— i.e. performance avouée ou performance refoulée). Le **Journal et souvenirs 1961-1962** de Félix-Antoine Savard (éd. Fides 1973) — Dieu ait son âme et ses livres — semblait un agréable corpus pour la LECTURE EROTIQUE. Evidemment, ce qui ressortait c'était le refoulement, mais j'avoue — truc mystifiant — que je charriais un peu. Je me suis finalement résigné à laisser de côté la libido pleine d'encens du chanoine vieilli. Certains passages descriptifs de la force et de la beauté virilo-chrétienne du David de Michel-Ange ouvraient pourtant une trappe licencieuse à ma lecture. Sans parler du nombre impressionnant d'arbres morts (...) qui jonchent les pages de ce livre profond (au sens creux) publié chez Fides (maison qui se spécialise dans la nécrologie catholique). L'inquiétant récit de Savard-Menaud-notre-héros est bien réactionnaire mais on ne peut pas vivre impunément à la campagne et parler proprement de l'Art, de la Vie et de la Sur-Vie. Parlant d'églises ornées de "plantes symboliques", Savard écrit "qu'une sorte d'imagination architecturale (le) travaille". Et à propos du David: "Quelle beauté! quelle attente! quelle confiance en soi-même! Quelle tranquillité de sa force! Quelle droite redoutable, dilatée, pleine, imminente! Et ce beau, viril visage, sans haine, mais instruit par Dieu lui-même des plus invincibles pensées! " (p. 145). Et le prêtre continue son combat.





Décharge interne

Dans **Chère Touffe, c'est plein plein de fautes dans ta lettre d'amour** de Jean-Marie Poupart (éd. du Jour 1973), l'érotisme sert abondamment de prétexte, mais c'est tellement mal fait (l'auteur d'**Angoisse play** en a bien perdu) que la lecture empêchée par l'orthographe,les ratourages et la syntaxte débile du récit ne s'en trouve pas ragaillardie mais plutôt frappée d'un ennui brutal. Simon et Clothilde tentent laborieusement de s'en donner à coeur joie. Le lecteur est amené vers une toute autre humeur. Poupart nous raconte encore (par l'entremise de son héros Simon) qu'il jette ses romans policiers par la fenêtre. L'ayant raconté dans des interviews et dans **les Récréants** (essai paradoxalement plus intéressant au point de vue fictif que **Chère Touffe**), le lecteur com-



mence à connaître la joke. La décharge est interne, très inside et accrochée à l'auteur. L'érotisme/pivot ne sert que de repoussoir à un lecteur (combien sommes-nous à avoir fini de lire cet affreux roman?) qui s'écoeure à déchiffrer les assauts velus de ce roman flop. Si "Le strip-tease, la pornographie, le godmichet, les danseuses topleuses font partie de la certitude érotique" (p. 147), le roman de Jean-Marie Poupart fait plutôt partie de l'incertitude de l'écriture. Est-ce une incertitude érotique? Du texte: "S'on se fie sus le free for all de son imagination, ç'a tout l'air que l'endormitoire est pas tellement loin." (p. 30)

Charge externe

Avec **Louve storée** (éd. vert. blanc. rouge/éd. de l'heure 1973), Emmanuel Cocke propose une structure vide — poursuite du mot et de ses sens ludiques — construite comme un suspense de roman policier un peu slacké. "J'attaque ce chapitre à main armée! En effet, ce matin, me voici blottie dans mon lit de cuivre, pas mal flouée, l'âme en flammes, l'arme à la main..." (p. 50) Le roman de Cocke a le grand mérite de se laisser lire; ceci semble banal, mais par les livres qui courent, ce n'est pas à négliger. Genevièvre Thomas (femme fatale totale) et Alun Meexomec (vagabond au téléphone contempra) se livrent à l'érotisme le plus extérieur. Héros importés qui tentent de s'adapter (l'Amérique c'est si neuf, c'est si grand! ! ! ouf!). Libido décontractée. Jeux de mots (c'est là l'intérêt et la limite de l'écriture de Cocke). Malgré son aspect achalant de ciné-érotisme à la "Chez Bourgetel", malgré que ce ne soit pas très très québécois (genre: les mecs de la rue Ste-Catherine, le fric et tout le tralala vâchement sympa...), **Louve storée** est un récit qui soutient l'intérêt du lecteur. L'endos de la couverture dévoile le projet d'écriture dans sa forme et dans ses composantes: "Sexe écrémé en poudre, flocons de vie entière, concentré d'échec naturel, édulcorants, hépatose alcoolique, oignons deshydratés, diéthylamide... épices aphrodisiaques, extrait de mort artificielle et colorant de nègre d'amériquébec." C'est facile. Est-ce érotique? Est-ce commandité par Le Château? Avec ce troisième récit, Emmanuel Cocke continue à être le Joe Dassin du roman québécois. "On a fait l'amour. Sur un beau tapis de peau blanche, entourée de gadgets fonctionnels, dont certains érotiques, ou plutôt sensuels." (p. 51) Ah! cette amérique fofolle...

Décharge externe

"Quant à ce livre, le premier de la série **Let's go get stoned**, il traite d'un réveil





à la mécanique sociale à travers les vapeurs de l'alcool, les fumées de haschisch et les suées des femmes aimées. Et ceci dans l'espoir que la vie se poursuive ..." **Un verre de bière mon minou** de Louis Geoffroy (éd. du Jour 1973) est un texte/monologue continue qui formellement — dans son agglomération (typographie/mots/syntaxte/images/graffitis) — agresse le lecteur. L'érotisme est le moteur de ce flot de mots. Moteur avoué, moteur premier. Générant par la répétition obsessionnelle/obsédante la structuration du texte, l'érotisme est ici (présentation externe) le prétexte et le texte. "Je voulais connaître le titre qu'elle lisait et elle me fit lire les pages de son sexe son sexe noir et fragile d'un vieux viol qu'elle me raconta après m'avoir masturbé dans son sexe violé fait l'amour avec mon phallus tout surpris et qui vraiment m'arracha la première volupté" (p. 93) Le lecteur se confronte à la nomenclature d'une écriture qui s'établit au fur et à mesure. Engrenage de provocation/énonciation/ironie/expérimentation qui se lit d'un seul trait, **Un verre de bière mon minou** de Louis Geoffroy vient s'inscrire dans le Texte quotidien (mort — révolution-littérature - désir de vie - reliés par la même impulsion ÉROTIQUE). "Je ne peux vivre sans la littérature même si la littérature ne m'aide pas physiquement à vivre la littérature est importante c'est de la merde mais c'est important la merde est importante pour tous les hommes tous les hommes chient un jour ou l'autre dans leur vie les hommes n'ont de commun que l'érotisme la mort les excréments et la nourriture toutes choses qui délivrent paraît-il un plaisir extrême" (p. 134) Le récit de Geoffroy participe à cette réflexion/construction de la littérature d'ici.

Claude Beausoleil

CHANGER LA VUE
par André Roy

Si le véritable critique de cinéma au "Devoir" est Gilles Archambault (**Lady Sings the Blues**) plutôt que Scully et Tadros, à "Québec-Presse" serait-ce Michel Sabourin plutôt que Robert Lévesque (**Pat Garrett and Billy the Kid**)?

Ceci dit rapidement (1) (quelle jolie introduction!), immédiatement je suis saisi de frayeur, littéralement paniqué: qu'est-ce que la critique, comment élaborer une critique? (Roland Barthes signale dans "Tel Quel" que faire de la critique, c'est mettre en crise.) Panique non pas d'une peur de se tromper, mais bien de valider ma lecture d'un film: que celle-ci soit juste (cf. erronée): dévoiler un système de valeurs. (Il ne s'agirait pas tant de déchiffrer, dévoiler le sens d'un long-métrage (quoiqu'il en soit, un film ne donne jamais un sens au monde mais du sens), mais de structurer un discours permettant la transmission de ce sens.) C'est-à-dire: comment exercer cette fonction critique à partir du savoir, des idées, des édifices idéologiques comme de mon choix politique, de mes goûts et plaisirs, de mon expérience de vie (c-à-d. sexuelle) dans la conjoncture socio-politique et culturelle existante au moment de dactylographier ——— qui (me) permette d'assumer mon engagement et de demeurer fidèle à une éthique (à transformer, à enrichir). (Panique: chaque fois que j'écris, ou je suis grippé ou j'ai une indigestion et de ces maux de tête ——— toujours **ébranlé**.)

Donc dans la conjoncture actuelle, celle, au Québec, où ont lieu des élections, comment, compte tenu de la nécessité et de l'exercice de la critique cinématographique, lire deux films, **Réjeanne Padovani** et **État de siège**, qui s'annoncent et s'affirment comme actes politiques? Ces films aideront-ils la population à voter (voter, non pas tellement l'acte de déposer un bulletin dans une boîte métallique, que sachant que les partis en lice sont ou carrément fascistes ou réactionnaires ou humano-progressistes, que la démocratie occidentale est la perpétuation des régimes oppresseurs, donc voter, oui! , mais dicté par une stratégie: le choix entre le primordial et le secondaire)? A l'heure de l'enquête sur le crime organisé, de l'Affaire Laporte, de l'Affaire Saulnier dévoilant le pourrissement et la malhonnêteté du gouvernement dirigeant québécois (sous-préfecture du Fédéral, lui-même sous-préfecture de la Maison-Blanche), à l'heure de la répression fasciste chilienne (en souvenir qu'Allende, socialiste, a été élu par vote dit démocratique) conduite par la CIA/Washington (tout se tient!), dans quelle mesure **Réjeanne Padovani** et **État de siège** servent les travailleurs dans la lutte pour la libération et contre l'impérialisme, peuvent-ils servir d'instruments d'analyse (... et d'action)? (Entrevoir aussitôt, ici, l'efficacité politique d'un film ——— qui est toujours limitée à des groupes; ces films projetés dans des salles commerciales n'ont pas nécessairement une efficacité multipliée, quoiqu'il en soit.)

REJEANNE PADOVANI

Or considérant que Arcand est un sympathisant aux luttes à mener, un allié, serait-il préférable, actuellement, l'actuel québécois, taire l'échec flagrant de son dernier long-métrage, film annoncé par critiques et publicitaire comme dénonciation des rouages d'une réalité politique (politicailleuse) existante, devant abattre ses différents masques, surtout celui idéologique? Remarquons, en passant, que Denys Arcand n'est pas allé aussi loin dans le **vouloir** du film: il a déclaré qu'il ne possédait pas encore une ligne politique précise (l'aurait-il perdue depuis **On est au coton**, avec **La Maudite Galette**?), qu'il ne considérait pas son cinéma comme mobilisateur (faut-il entendre, ici, militant?), qu'il n'a pas réalisé **R.P.** avec une stratégie en tête. Alors la question à poser, à entretenir quand on tourne un film sur des structures politiques (c-à-d. comment des hommes évoluent à l'intérieur de celles-ci, comment ils en profitent, les emploient (avec la pègre, par exemple) pour asservir les travailleurs), n'est-elle pas une question de stratégie (pour des luttes contre le pouvoir) que l'on peut reprocher à Arcand (sa position de classe maintenue) de ne pas l'avoir justement poser. De cette malhabilité viendrait l'inefficacité de la démonstration, de **Réjeanne Padovani**.

" **R.P.**, c'est un tableau", déclare-t-on. Brecht aussi faisait des tableaux, mais B.B. inscrivait les événements dans une chaîne causale. Il s'agissait bien dans **R.P.** d'élargir l'anecdote (un dîner de bourgeois et de petits-bourgeois avant l'ouverture d'une autoroute, construite avec les deniers de la population) et de passer à l'évocation de l'Histoire; les petits faits (scandaleux parce que meurtriers, sexuels, mais jamais dévoilés comme profondément politiques) ne sont jamais relier explicitement à un contexte socio-politique précis. Il ne s'agissait pas de faire un tableau caricatural, la question est déplacée (quoique toute écriture soit excessive), des relations des politiciens et de la pègre, mais de les expliquer, de les **justifier**. Erreur de vouloir représenter le réel au lieu de le signifier. **Réjeanne Padovani** n'est pas un lieu de connaissance (politique, toujours) faute de rapports dialectiques.

Rapports: pourquoi la construction de l'autoroute? pourquoi un Ministre de la Voirie s'unit avec la pègre pour la construction? Pourquoi un comité de citoyens s'opposent à cette construction? Ces fantasmes, ces refoulements sexuels, ce goût de l'opéra, ce sang-froid jusque dans le meurtre d'une conjointe, en quoi ils sont caractéristiques d'une classe dominante?

Ces rapports, ici non démontés, ce lieu de connaissance implique nécessaire un dynamisme: "chercher à comprendre est le meilleur moyen de ne pas s'ennuyer", disait Claude Lévi- Strauss. Est-ce que parce que l'on ne comprend rien, que l'ennui vous saisit fermement durant la projection de **Réjeanne Padovani**? On réalise que l'échec de ce film en plus de rien élucider, réside dans une production totalement inefficace: je ne

voudrais pas éluder le problème de production (Cinak est une petite compagnie), mais quand il s'agit de filmer la bourgeoisie dans son faste (qui est aussi son fantasme de classe, celui de la représentation publique), il ne faut pas utiliser des gros plans et plans moyens, mais des plans d'ensemble découvrant la richesse où cette bourgeoisie se vautre (en tout cas, ne pas donner cette impression d'un salon récemment meublé mais qu'à moitié; seul le bureau de Padovani est montré dans une richesse plaquée et froide). L' impertinence du montage de **R.P.** affecte considérablement la production de son sens politique (s'il y en a un): seules les scènes avec les journalistes et au local du comité de citoyens (les plans sont justement courts) révèlent la brutalité et le mépris d'un pouvoir voulant protéger ses biens et ses droits imposés.

On saurait donc pour qui et contre qui Arcand fait du cinéma; il lui reste probablement à apprendre à filmer ?

ETAT DE SIEGE

Je ne pense pas que Costa-Gavras fasse politiquement du cinéma politique. C'est un petit-bourgeois blessé émotionnellement par les injustices de ce monde et qui a décidé de faire du cinéma étiqueté politique dans la pire tradition holywoodienne; spectacle à grand déploiement, grosses vedettes, à émotions fortes. Costa-Gavras croit sincèrement que ses films sont ainsi plus efficaces que ceux, par exemple, d'un groupe comme Dizga Vertov. Je l'ai écrit plus haut, l'efficacité d'un film est nécessairement limitée à un groupe, à des groupes; même largement diffusé (surtout sans réflexion critique): on se trompe sur l'efficacité du film. Du moins le mérite des films de Costa-Gavras était-il d'être anti-faciste (pour Z), et avec **État de siège** d'être anti-capitaliste.

Donc sur une action spectaculaire des Tupamaros, en Uruguay, qui ont kidnappé un fonctionnaire (cela ne rappelle-t-il pas l'action effelquoise d'Octobre 70?) de l'A.I.D. (l'Agence Internationale de Développement; en fait, c'est l'Académie Internationale de Police fondée en 1962 par J.-F. Kennedy qui est l'A.I.D., dont les bureaux sont à Washington) et de son exécution, que retrace C.-G., démontrant ainsi que l'impérialisme américain dicte partout sa loi. Mais le film semble situé sur un autre plan: la confrontation de deux violences.



Or, c'est de là que vient la faiblesse du film: Costa-Gavras n'exalte aucunement l'action des Tupamaros, ne le pouvant pas puisqu'il n'a pas cherché à expliquer le pourquoi de cette violence: le versant des opprimés à la violence de l'impérialisme. C.-G. se situe sur un terrain "neutre", dans sa confortable position de classe: son attitude humano-progressiste lui dictant plutôt le pacifisme, la DEMOCRATIE. Il s'agissait pourtant, ici, de comprendre le pourquoi de la répression et de se demander si les Tupamaros avaient tort ou raison de mener une si fameuse action. Et ces questions auraient pu être posées au cours des interrogatoires de Santore-(Montand) par les chefs Tupamaros, qui constituent les scènes-clés du film (le reste est une sur-insistance de l'aspect militaire et du libéralisme bon ton/bon teint des journalistes et des députés).

De la confrontation de deux violences n'aboutit aucun aspect positif de la lutte contre l'impérialisme. Elle tient surtout au choix idéologique de CostaGavras: que chaque partie en cause possède sa propre morale, qui ne justifie aucune prise de parti (ne prendre aucun parti c'est souvent prendre le pire). En choisissant de faire de Mitrione/Santore un personnage sympathique (l'acteur Yves Montand) sous prétexte que ce ne sont pas les hommes qui sont ignobles, mais le système, Costa-Gavras nuit, brouille la positivité de la lutte. Il fallait pourtant que ce personnage soit hideux comme l'est le capitalisme, ses appareils d'Etat, sa police, sa torture. Le spectateur peu informé ou totalement ignorant du politique, balloté entre deux vérités, ces deux violences, se réfugiera-t-il dans ce démocratisme petit-bourgeois exalté par C.-G.? Peut-être pas. . .

Car, malgré tout, dans ce film est dénoncé tout l'aspect vénéneux des actions capitalo-impérialistes: tortures, lâcheté, mépris, pillage systématique des richesses, répression policière, etc. On aurait tort de reprocher à Costa-Gavras de ne pas avoir systématiquement dénoncer l'impérialisme américain, et, connaissant sa position de classe, dédaigner sa dénonciation. Dans la conjoncture actuelle, il faut savoir se servir de ces instruments parfois malhabiles, à deux tranchants, pour continuer les luttes de libération. Au Québec,, en 70 tout particulièrement, régnait cette atmosphère de plomb, de suspicion, de répression, (rafles, barrages, fouilles, arrestations) comme elle est créée dans les premières scènes du film ——— comme elle règne actuellement au Chili: Nixon-Trudeau-Bourassa et Nixon-Pinochet: l'impérialisme dicte partout sa loi, toujours de la même façon.

Utilisons précautieusement mais utilisons **État de siège**, la dernière production franco-italo-allemande de Costa-Gavras.

Dans le dernier film franco-québécois de Gilles Carle, **Les Corps célestes**, les ouvriers, mineurs, putains sont insensibles, inconscients de la montée de l'hitlérisme, du facisme; on pourrait renverser la situation ainsi: Gilles Carle est un inconscient qui ne voit pas la montée du dupuissisme, du facisme au Québec maintenant; c'est pourquoi son film est l'un des plus nuls, des plus faciles, des plus "inutiles" qu'on ait produits ici. Gilles Carle serait à mettre en hors d'état de nuire. . . .

Radicalement les autres films vus:
Liza de Marco Ferreri (pour ses acteurs affreux et son révolutionnalisme ennuyant): •.
Cries and Whispers de Ingmar Bergman (pour sa maîtrise de la matière filmique seulement): ** .
Family Life de Kenneth Loach (pour sa dénonciation pas toujours efficiente des Appareils Répressifs d'Etat): **
La Rétrospective Eisenstein et **Le Festival Dietrich**: ****

(1) Et rapidement, je signale que Robert Lévesque est Vice-Président de la récente Association Québécoise des Critiques de Cinéma, et que j'en suis le Secrétaire-Trésorier!

SHOWTIME

YVON DUPUIS SUPERSTAR

Montréal-en-ville est dans le creux de la vague. Faut aimer fréquenter les campagnes pour se taper les reprises (mais quelles reprises!) du théâtre de la Marjolaine ou autres granges-à-papa.
(Bêtises lénifiantes de la bourgeoisie s'offrant son propre spectacle-playboys vieillissants désabusés du scotch et de la vie). Car le spectacle métropolitain se fait rare en ce début de septembre... La rumeur publique laisse cependant supposer l'imminence du "grand show de l'année". Ce ne sera pas celui du GRAND CIRQUE de plus en plus ORDINAIRE depuis la débandade du festival de Jonquière et de "Poèmes et chants de la Résistance III". Le coup ne viendra sûrement pas du TNM à moins d'un miracle que personne n'attend plus depuis toujours. Peut-être pas non plus des "jeunes troupes semi-professionnelles"... **L'Opéra des pauvres** laissait des illusions bien vite déçues, les PETITS ENFANTS DE LA LIBERTE se montrent de moins en moins étonnants depuis leur "Grand spectacle d'adieu" initial. Et les nouveaux embryons de groupe comme la MACHINE A BOULE cherchent plutôt à promouvoir leurs talents personnels (et ils en ont) pour switcher à l'officialité, qu'à se montrer inventifs. Surprise peut-être au choc du théâtre EUH! , animateur elliptique des rues de Québec. (Lire ce magnifique cri de EUH! dans le numéro 4-5 de la revue NORD – numéro consacré au **Théâtre au Québec** (1950–1972) aux éditions de l'Hôte, Québec 1973). Mais on reparlera de EUH! : leur quasi-clandestinité s'accomode mal des spectacles à grand déploiement. Le "grand show de l'année" sera celui d'Yvon Dupuis. Le spectacle n'est pas encore programmé au moment où j'écris. Mais il le sera, tôt ou tard...

"Les sentiments ne sont rien,
les idées non plus,
tout est dans la motilité
dont comme le reste l'humanité n'a pris qu'un spectre."

"L'esprit peut ceci,
l'âme cela,
le coeur ça
la conscience ça ça.
Seul le corps humain peut tout."

Antonin Artaud

Notes pour une « Lettre aux Balinais».
(Tel Quel no 46)

(suite à la page suivante)

Avant-première rétrospective. En plein congrès créditiste. L'oeil ténébreux, la lèvre charnue et le cheveu épais: Yvon Dupuis, poids de chair lourde pétante d'assurance bien rassise. Sur le petit écran, les autres candidats se penchent vers leurs collaborateurs, discutent, s'émeuvent des résultats. Gigotent. Déperdition d'énergie. L'idole de chair grasse ne fait même pas pivoter sa tête pour répondre aux journalistes. Le regard est fixé sur le tableau d'honneur, le sourire furtif et la certitude de la victoire insolemment évidente.

IL FAUT
ARRÊTER ÇA !

Ce ne sont pas les idées qui font vibrer les foules. Le magnétisme est d'ordre sexuel: d'Elvis Presley à Mick Jagger et Janis Joplin, en passant par Johny Hallyday, l'hystérie collective répond à des stimuli érotiques. Etre un corps (beau, pas beau, peu importe finalement; mais présent, chargé comme une pile) constitue la première qualité de la star. Dupuis ne dilapide pas son capital-séduction en motricité comme le font ses nerveux concurrents. Car Yvon a compris les vertus de la **motilité**. "Qu'est-ce que la motilité? / C'est le pouvoir de se faire soi-même corps/ en fonction d'une volonté/ de rapacité/ de bestialité/ de brutalité/ de force,/ de tenue,/ de dignité/ d'honneur,/ de malhonnêteté,/... etc" Artaud (**Notes pour**...)

Les politiciens, c'est archi-connu, ont leur "image de marque" aussi bien que les détersifs ou les cigarettes. La trudeaumanie a déclenché des passions (et la victoire...) autour d'un visage présumément beau et de tous ses attributs connexes (sportivité, dynamicité, — pour parler le langage de Barthes mythologue —). Le cas Dupuis se laisse pourtant ranger bien davantage du côté du **star system** (celui du cinéma d'autrefois et de la musique pop de maintenant) que de celui du vedettariat politique. Moyens financiers et trucs malhonnêtes le servent aussi, mais, (à la différence des autres politiciens qui cherchent à vendre une image d'eux-mêmes plus ou moins "Chevalier blanc") Yvon Dupuis s'exhibe en tant que **corps**, volume et densité charnelle.

Dans son essai sur **Les stars** (Points; Seuil, 1972), Edgar Morin souligne la dialectique du corps et de l'esprit apparue au sommet du star system. Après avoir été divine, femme fatale, la star s'humanise, descend vers les humains et révèle qu'elle a un coeur:

> "Marilyn Monroe, Brigitte Bardot, parties toutes nues, sont devenues femmes totales, multidimensionnelles; déesses de l'écran et grandes filles toutes simples, elles rayonnent de sexe et d'âme."

De sexe et d'âme. . . C'est la magistrale symbiose réalisée par Yvon Dupuis par cet intermédiaire qu'est la **voix humaine** (à la limite de la chair et de l'esprit, souffle et mot, frontière signifiant/signifié de la parole parlée). Le portera-t-elle du quasi-anonymat à la célébrité comme ce fut le cas pour ses illustres prédécesseurs Bing Crosby et Luis Mariano ? (Pour ne nommer, pour l'instant, que ces deux-là...) Cette voix, qu'il a sirupeuse, mielleuse, enveloppante, répond aux critères qui servent de signe distinctif au Ralliement Créditiste. Une sorte de franc-parler baveux, le crachotement et l'accent gras. Il s'y ajoute cependant le "bagoût" de l'animateur de hot-line qu'il a été.

Si la star résulte d'une interpénétration de l acteur et **du** personnage qu'il joue à travers de multiples avatars, d'un film à l'autre, Dupuis superstar est le produit d'un homme politique (ce qu'il était dès l'âge de 26 ans) et de l'homme public qu'il a su être en s'immiscant quotidiennement dans les cuisines québécoises par ce medium "chaud" qu'est la radio. Imbibé de substance charnelle, il s'est de nouveau catapulté sur la scène politique où sa "starité" a, comme on le sait, fait des ravages.

La "beauté" (entre guillemets...) et le pouvoir de séduction offrent chez Dupuis un aspect particulier. La massavité de la silhouette et l'épaisseur des traits (pour ne mentionner que celle-là...) sont ici garants d'une **concrétude** que n'atteindront jamais René Lévesque (trop éthéré) et Bourassa (marionnette cassante et désarticulée); encore moins le fantôme de Loubier. Poids du réel de cette idole qui acquiert une surdose de chair et d'âme par le biais de la voix sensuelle (ou bestiale?).

Le jeu politique commande évidemment quelques idées-clés, qui, même si elles ne sont rien comme le décrète Artaud (au sujet des idées, en général...), perpétuent quand même l'illusion du "challenge" démocratique entre aspirants à la représentation de la collectivité. Le cheval de bataille prend forme de slogan: "100,000 emplois"; "Un instant! Ca n'a pu de bon sens."; "Nous avons le goût du Québec." etc. Le programme se résume en quelques mots. Le Ralliement se distingue cependant par une tradition de vigoureuse matérialisation de l'idée. Qu'on se rappelle la laborieuse démonstration sur tableau noir de l'innénarrable Réal Caouette, qui, au cours d'une émission télévisée peu avant les dernières élections canadiennes, a soigneusement apposé un X au bon endroit sur un fac-similé de bulletin de vote... Le geste concret s'alliait à l'exhortation verbale, sans doute dans l'espoir de voir se déclencher un phénomène de mimétisme en chaîne. Les "idées politiques" d'Yvon Dupuis ("idées" qu'on pourrait rapprocher des qualités privées de la star, qui, pour se donner de "l'âme", fait de la peinture ou lit Dostoievsky) prennent la même tangente. Elles se rassemblent autour des sacro-saintes valeurs traditionnelles et avouent leur caractère réactionnaire dans le lapidaire: "Il faut arrêter ça! Votons créditiste."

Mais sans doute est-ce encore trop "intellectuel" puisque c'est encore un transfert abstrait/concret que s'opère l'amalgame du corps et de l'esprit de notre gros Dupuis pour en faire l'idole des foules. Les photographies "live" d'Yvon Dupuis sont loin de le desservir autant qu'on le croit malgré leur aspect systématiquement peu flatteur. La célèbre photo en contre-plongée soulignant la tête de cochon de l'étoile naissante, donne une version iconique saisissante de la haine violente pour les "maudits péquisses, socialisses et communisses", qui constitue la principale "idée" politique d'Yvon Dupuis. La laideur des traits contusionnés par la hargne devient signe tangible de la fougue qui anime le politicien. Pourchasser les ennemis de la bienheureuse entreprise privée, remettre les professeurs à leur place, remplacer la drogue par le lait dans les écoles...; toute cette entreprise d'assainissement a besoin d'être supportée par l'image de l'idole déchaînée; même s'il faut, pour cela, briser son masque repu.

Anti-héros? Star par l'absurde? Capitaine Kébec de la politique ti-pop? Dupuis n'est-il qu'une idole "quétaine", un Réal Giguère qui se prend pour un autre? Patof s'est propulsé bien vite au sommet de la gloire (monneyable). L'autre est tout aussi pataud et tout le monde le voit bien venir avec ses gros sabots. Mais le décryptage des signes qu'il fabrique cède le pas devant le magnétisme de cette chair et de cette voix, qui, après avoir pollué les ondes, entreprend d'envelopper le Québec dans son enchantement gluant. Staline, Hitler et Mussolini avaient, eux aussi, des "talents d'orateurs". . .

Le show s'annonce intéressant. Et risqué.

Yolande Villemaire

LE BILLET DU POT FARFELU

Chronique pop. Un billet pour dire des choses. Comme la stonitude – dixit Nicole que j'aime. Un billet pour un ailleurs. Quotidien autant que possible. Un billet sur des notes à fleur de pot. Un billet mensuel. Une règle à calculer l'intensité du vécu. Ecrire pour voir. Créer un instant privilégié pour parler de musique, puisqu'elle fait partie de mon paradis, un état de conscience qui se balance sur son sens (rock), c'est-à-dire qui vibre. En d'autres termes, comment décrit-on un objet de plaisir? Sinon par ses effets sur soi. C'est un peu l'objet de ce billet. Communiquer un plaisir, en laisser la trace, comme il disait. Avec des mots sans commune mesure avec l'intensité de l'état. Avec des mots qui sont autant de pièges. Et pendant ce temps Allende tombe dans un traquenard qui n'a rien à voir avec la rhétorique. Et on parle – comme on digère – de milliers de morts. Black out de trois jours. Les armes. **All things must pass** et **Happiness is a warm gun.**

Un paradis à inventer. La mutation durera jusqu'à la perfection du bonheur. Que St-Just me pardonne. Retrouver le sens du mot communion. Et du calumet de paix.

Ne suis pas musicien. Mélomane, nuance. Rock. Stone. J'en parle(rai) en amateur. Avec tout ce que ça implique. Parler du rituel, du cérémonial, du show rock. De caresses sonores parmi les volutes marijuanesques. Révéler des instants privilégiés – quand on cesse d'être en projection, ailleurs – des liens ou lieux communs de bien-être – ces instants où le désir fait place à la satisfaction ou/et à la jouissance. Une odeur de haschich vous fait lever le nez et les yeux rencontrent un solo de lead bien bandé. Et CHOM joue une pièce du dernier album des Stones pendant que j'écris ces lignes et j'ai hâte de l'entendre au complet. C'est très prometteur, du moins par ce que je viens d'écouter. Et Nicole m'a offert **Writings and Drawings** de Bob Dylan. (Published by Alfred A. Knopf, Inc. and Distributed by Random House, Inc., New York, 1973, 315 p., $6.95) Grosses bises et le coeur heureux. Bonnes heures de lecture plaisante en perspective. Je l'apprécie d'autant plus qu'avec la prononciation de notre poète visionnaire, il est souvent très difficile, sur disque, de saisir toutes les nuances de ces textes admirables. Le volume comprend les paroles des chansons de ses disques mais également, imprimés en gris, des textes inédits, chansons, poèmes ou notes de l'auteur sur ses pérégrinations, sa musique, ses amours, ses espoirs, ses luttes contre les préjugés, raciaux ou autres, la guerre, etc. J'ai déjà lu quelques-uns de ces textes. Le plus drôle, c'est que les gens se demandent toujours où Dylan va aboutir, quand son prochain disque va sortir, s'il sera encore plus génial, etc. et Dylan, quant à lui, se demande intrigué – et ça revient plus d'une fois – non pas ce qu'il va faire mais bien où et comment tout ça a commencé et pourquoi telle et telle routes l'ont mené à ce sommet qu'il a atteint.

Now that I'm here, where am I? – Janis Joplin
I don't know what we're doing at all, I just write them. – John Lennon
(Ce qui laisse songeur après son "So Sgt Pepper took you by surprise" à l'intention de McCartney.)

Rétrospective donc, mise au point, probablement la première de ses neuf vies. C'est l'étonnement devant le fait accompli, devant la réussite. Mais il faut encore et toujours mettre deux points et ouvrir les guillements...

Les textes sont accompagnés d'une quinzaine de dessins. Je les trouve moches. Mais abstraction faite de cette réserve, ça demeure un livre capital, ne serait-ce que par les inédits qu'il contient. A lire les yeux fermés et le coeur ouvert.

EKSEPTION

Trinity – Philips 6423 056

Ekseptional Classics – Philips 6410 044

Ekseption. Et assez exceptionnel en effet, comme le dit la publicité. Cinq musiciens de formation classique dont le leader est Rick Van Der Linden. Nous avons affaire à un moulin qui tourne bien. C'est le moins auquel on puisse s'attendre de Hollandais. Linden – une sorte de Keith Emerson, le cabotinage en moins, ce qui n'est pas intéress

cabotinage en moins, ce qui n'est pas nécessairement mauvais (le cabotinage) – est responsable des arrangements du groupe. Rein Van Der Brock, le seul survivant de l'ancien Ekseption, assure la trompette et la flûte. Nous avons aussi Jan Vannick à la clarinette et au saxophone, Cor Decker à la basse (très effacé, mais qui nous a tout de même servi un très bon solo) et Pieter Voogt à la batterie.

Ils se contentaient auparavant de prendre des airs classiques et d'en faire du rock. Maintenant le jazz prend plus ou moins le dessus. Mais leurs penchants sont tous deux séduisants. Je me suis toutefois un peu senti comme un puit de pétrole à force de me faire sonder. Le groupe cherche le son qui plaira à l'Amérique – c'était leur première apparition ici – et nous présenta un éventail de ses possibilités, très grandes au demeurant. Mais j'aurais, quant à moi, préféré un peu plus d'unité dans tout ça. J'ai eu l'impression, par exemple, que le groupe fonctionnait bien mieux, avec plus d'aisance et de plaisir, dans leurs succès récents. Je pense à **The Peruvian flute,** au très beau dialogue de la trompette et du saxophone; c'est une pièce qui se trouve sur leur dernier album intitulé **Trinity** – une colombe à trois têtes sur la pochette.

La moitié des compositions sont de RVD Linden. Une, entre autres, me plaît beaucoup. Il s'agit de **Finalle 111** avec le Dutch Chamber Choir. Un mélange de Procol Harum et de 2001 A Space Odyssey. Très réussi. Je ne possède qu'un autre des disques d'Ekseption – il y en a cinq au total, dont



Beggar Julia's Time Trip, l'album qui a consacré la popularité du groupe en Europe. Il fait partie de la série des "The best of . . . " et est coiffé du titre **Exceptional Classics.** On y retrouve donc les succès qui les ont rendus célèbres. Uniquement des arrangements d'airs classiques. C'est agréable à entendre. Ca ne demande aucun effort. C'est parfois même étonnant. En particulier, le traitement qu'on fait subir à la cinquième de Beethoven – comprimée en trois minutes vingt-deux secondes! – qui subitement, pour un court moment, devient la Sonate à la lune du même Ludvig. Et puis, il y a Albinoni, Bach, Mozart, etc.

A entendre à tue-tête – comme dans tue-mouche – voir amanite, même si le rapport est encore à établir pour moi – chacun ses bibites à exterminer.

C'était au Centre sportif de l'Université de Montréal. Et il y avait en première partie un groupe québécois. Maneige. C'est cinq puis six musiciens qui vous font tripper sur un jazz rock à vous fendre les cheveux en quatre. Je ne les connaissais pas. Ce qui n'était pas le cas d'une bonne partie du public qui le manifesta avec enthousiasme. Des touche-à-tout – ce qui est louable en soi –, ils explorent leur espace sonore avec au moins une douzaine d'instruments. Et cette exploration est riche en bonnes vibrations. Dotés d'une section rythmique qui en impose, ils m'ont fait passer un très bon moment – particulièrement le xylophoniste.

Un jaune d'oeuf vert suivi d'un jaune d'oeuf blanc. Soit un éclairage qui, à la réflexion, me semble maintenant tout à fait étrange. Et la récolte a sûrement été bonne à en juger par la mari qui s'est fumée là.

K.C. vs Le Capitol

King Crimson est à Pink Floyd ce que les Stones sont aux Beatles. Le début de leur spectacle était composé de morceaux inédits dont un s'appelle **Easy money** – une réponse ironique au **Money** de Pink Floyd? – (Comme le **Let it bleed** des Stones était leur réponse au **Let it be** des Beatles. L'analogie ne s'arrête pas là d'ailleurs. Pink Floyd dès le début, perd Syd Barrett au profit de David Gilmour, tandis que Ringo remplace le batteur original du groupe. Etc.) Le truc est très vieux mais demeure très efficace. Mais c'était d'autant plus ironique que Robert Fripp présenta cette pièce immédiatement après s'être plaint du feed back et des parasites, entre autres un poste de radio que les ingénieurs du son captaient malgré eux. Il est à souhaiter que l'entente (?) entre le Capitol et l'organisation Donald K. Donald prenne fin. C'est à ma connaissance au moins la troisième fois que ça arrive – le spectacle de Focus a été fucké, défocussé pour la même raison. Et c'est d'autant plus sacrant que King Crimson présenta un concert qui aurait pu être meilleur que celui qu'ils présentèrent au Forum il y a quelques mois. J'aurais, par exemple, aimé parler du duo des claviers de Fripp et Cross. Mais dès qu'ils posaient les doigts sur les touches, les micros se mettaient à grésiller et les parasites prenaient le dessus. Le concert se termina donc – délibérément abrégé, je crois – par deux pièces super heavy, question d'avoir le dernier mot sur ce sabotage en règle de leur spectacle.

Au même programme, il y avait Octobre. Quatre Québécois qui se souviennent et qui se chargent de nous le rappeler. C'est le quatuor classique du rock (clavier, guitare, basse et batterie). Ils ont un son très mature. Et se taillent une place de choix au Québec électrifié. Ils sont même passés près de voler la vedette à King Crimson. Ils m'avaient très impressionné lors de mon premier contact avec leur musique au désastre de la St-Jean à l'Autostade. J'étais donc très heureux de les réentendre. Mais eux aussi ont eu à combattre les mauvais esprits des colonnes de son. Se rabattre donc sur leur album – l'unique – et qui porte leur nom.

Rappels: Louise Forestier, Genesis et Véronique Samson, respectivement les 3, 10 et 17 novembre au Centre sportif de l'Université de Montréal.

Moody Blues le 24 octobre au Forum.
Claude Dubois du 25 au 30 octobre et Shawn Philips les 11 et 12 novembre à la Place des Arts.

Bon ben salut! Que vos vibrations et que votre stonitude soient accompagnées des meilleurs effets épidermiques et synapsiques possibles et impossibles.

ROGER SOUBIERE



voulez-vous savoure pourquoi les ouvriers ne prennent pas leurs usines, les professeurs et les étudiants leurs écoles, les employés leurs bureaux, les vendeurs leurs magasins, les journalistes leurs journaux, ettechetera?
c'est parce que NOUS avons encore peûr les uns des autres
les conditions subjectives de la révolution se forment à travers la thérapie collective appliquée aux fantasmes de mort et de castration qui dévalisent tous les jours le potentiel-neurones des producteurs sociaux
Terre simultanée deux fois l'aile du même oiseau couvre les pôles au battement d'un coeur unique
Six millions d'Africains menacés de mort
nous sommes les produits inévitablement naturels de la Matrice cosmique
nous sommes des saints, des consacrés nous marchons à travers le monde présent en étrangers. Ce monde est en train de disparaître, nous n'avons plus rien à y faire sinon témoigner du monde nouveau auquel nous appartenons, et dont nous sommes les pionniers et les constructeurs
les Bébêles (TV + TOASTERS + auto electric buck)
je joue avec les bébêlles je jouis des bébêlles je hais les bébêlles je ne peux me passer des Bébêlles
je suis un lâche
je bois le vert ça respire et on flotte dedans c'est bon
CLAUDE LACHAPELLE
Mais vous savez ce qui peut m'aider? Vos commentaires. C'est vous et vous seulement qui pouvez me dire ce qui va et ce qui ne va pas"
LE GÉRANT DOMINION
l'étude soutient que l'argent investi par l'industrie de la publicité coûte en moyenne $240. par famille par année et qu'en définitive, ce sont les consommateurs qui en paient les frais
chose certaine, l'humanité doit un jour réussir. Ce n'est pas pour rien qu'elle rêve et qu'elle souffre. Des millénaires de travail humain ne nous conduisent pas à l'apothéose du Corn Flakes. Nous sommes de plus en plus nombreux sur cette planète à vouloir l'achèvement suprême. Et nous nous arrangeons pour être prêts. L'avènement du Royaume fera disparaître les attardés: ce qu'ils empêchent les détruira.
la terre n'est pas encore un jardin: ça ne fait donc pas assez longtemps que l'humanité est son propre fumier?
la liberté de tous n'a jamais voulu dire l'avilissement mutuel dans le dépotoir commun. Ceux qui veulent l'égalité par le bas sont les agents involontaires du Troudcul. On ne fraternise pas dans le mépris et le goût de salir, on s'y agglomère; on s'entredévore et on se chie. On redevient le fumier de la terre
L'AGENT ORANGE
produit employé pour la défoliation au Vietnam du Sud contient un ingrédient chimique auquel deux scientifiques de l'Université de Harvard attribuent des défectuosités chez des animaux nouveaux-nés et une contamination en chaîne de divers aliments
les chefs du Pentagone sont déterminés à ce que les États-Unis demeurent en tête de file dans le domaine de la recherche et de la réalisation
rayons de la mort ou laser, satellites semant la mort, avions de chasse sans pilote et bombardiers sans bombes
Pour l'année qui vient, le Pentagone a demandé des crédits de $8.6 milliards pour mener à bonne fin divers projets
le PDG de Labatt: "le seul obstacle que la jeunesse québécoise doit surmonter, c'est notre traditionnel complexe d'impuissance"
"la proximité des États-Unis lui ont donné une partie de cette qualité typiquement américaine: "l'entrepreneurship" et le goût du risque calculé."
une suggestion de l'aviation militaire des États-Unis: céder le plus gros de ses surplus d'"agent orange" à des compagnies qui les revendraient dans le commerce domestique
L'AGENT ORANGE
LA VIE SEXUELLE
27 adolescents ont été violés et sont morts martyrisés
à Houston, Texas
Sexmessage pour la planète
Dean Allen Corll était "spécialiste" pour ce qui avait trait à l'organisation d'orgies avec des jeunes. Il les prenait de gré ou de force, et comptait sur certains amis pour lui présenter surtout des adolescents, dont certains venaient à peine d'avoir 13 ans.
QUI ÉTAIT DEAN ALLEN CORLL?
C'est le mystère le plus complet concernant la vie, l'enfance, les études, la religion ou autres caractéristiques se rapportant au maniaque. Mais "il aimait beaucoup les enfants"
il est temps que les corps se rencontrent, se touchent, s'apprécient, se connaissent, quels que soient la forme, l'âge et la beauté de leurs appareils. Le Corps de l'Espèce humaine se réintègre à travers l'orgie thérapeutique des corps individuels fougueusement ou tendrement livrés les uns aux autres. Keske le Ministère de l'Education attend pour mettre des lits dans des écoles permanentes?
"Ce qui compte pour moi, c'est la satisfaction de tous mes clients."
LE GÉRANT DOMINION
l'homme du vendredi relâche enfin son appareil sexuel et se prépare à décharger dans le plastique du rêve payant



LES DÉPUTÉS LIBÉRAUX SONT INITIÉS AU YOGA
"la science de l'imagination créatrice"
"technique basée sur la théorie voulant qu'en s'élevant du niveau matériel on découvre de nouvelles sources d'énergie et de pouvoir"
ceux qui travaillent pour le peuple terrestre s'obligent à couper court avec toute complaisance. Ricanements et crachats n'ont pas leur place ici - ce sont des erreurs de jugement qui ne pardonnent pas. Nous ne sommes ni des politiciens ni des provocateurs: nous sommes les prêtres-guerriers de l' Espèce humaine
on évalue à 1,500 en moyenne le nombre de messages publicitaires qui sont diffusés par jour à l'intention des familles canadiennes
"la vraie prière est de voir ce monde se mettre à flamber" NORMAN O. BROWN
Votre gérant n'aime pas les secrets. Il veut tout savoir. Parlez-lui à coeur ouvert. N'importe quand. Il ne saurait avoir de fonction plus importante que de converser avec vous. LE GÉRANT DOMINION
on prévoit que d'ici 1985, quelque 300 entreprises multinationales géantes produiront plus de la moitié des biens et services du monde entier
la totalité tonnante du désir humain s'abattra d'un seul coup sur tous les supermarchés, comme un aspirateur radioactif impatient de gober sa pitance de gadgets, et versera définitivement au rouge tous les comptes de banque de la vermine Money-Money
Six des 25 millions d'Africains qui peuplent la zone sahélienne, s'étendant comme une écharpe au sud du Sahara, sont aujourd'hui menacés de mort. La sécheresse qui a commencé il y a 7 ans dans cette zone de quelque 5 millions de km carrés, aussi vaste que la moitié de l'Europe, prend aujourd'hui des proportions catastrophiques qui mettent en péril aussi bien la vie des hommes que l'avenir même de tout ce qui constitue leur subsistance: les produits de la terre et le bétail.
Plusieurs pays basculent progressivement vers le néant, entre autres, la Haute-Volta, le Tchad, le Sénégal, le Mali, le Niger.
La production mondiale s'est accrue de 66% de 1963 à 1971
300 ENTREPRISES MULTINATIONALES GÉANTES
"la police de la rive sud connais sait bien ces gars-là. Nous savions où ils logeaient, qui étaient leurs amis et leurs parents, où ils veillaient, et quelles étaient leurs activités politiques. Dans une banlieue, la police sait tout"
"De plus en plus vite je vais!... De plus en plus lentement je semble Pouvoir atteindre le but? - (quel but?)
Pourquoi? = rien
Pourquoi? Pourquoi?? = RIEN
RIEN! = POURQUOI?
RIEN comprends-tu? NON? ça fait rien!"
CLAUDE LACHAPELLE
des employées gagnant des salaires de famine - $29 ou $33. par semaine - ont été menacées de congédiement si elles se mêlaient de la nouvelle association
L'UTOPIE OU LA MORT
"le Tiers-Monde crie famine... au moment où $ 200 milliards sont consacrés annuellement aux armements, où $20 milliards sont dépensés en publicité."
L'AGENT ORANGE
"Si vous croyez avoir le droit de vivre comme tout le monde, venez avec nous. Il est grand temps qu'on bouge. Nous allons régler nos problèmes nous-mêmes."
ROLLANDE ROCHON
"le chien américain mange mieux que certains habitants de cette planète" RENÉ DUMONT
l'oeuvre de Transformation ne peut être confondue avec un hobbie même passionnant. Les rêves sont les matériaux bruts de notre action. L'expérimentateur courageux sait en tirer un programme et le réaliser. Il ne se fait pas comprendre par ceux qui déclarent "réaliste" leur appétit de grossiers desserts. Le paradis des porcs est depuis longtemps impossible. Malgré toutes les apparences, l'Ange aiguise dans chaque homme un mécontentement que pourra seul satisfaire la lumière. Faute de mieux, l'ennui, les névroses, le meurtre et la folie nous rappellent notre envergure réelle
le cerveau nubile, le phallus d'éther pur et le sang de la pensée qui voit
"S'il est vrai que nul ne peut prétendre à la perfection, il est vrai aussi que tout est perfectible." LE GÉRANT DOMINION
un jour, la gloire et le génie seront le partage de tous mais ce jour aura été précédé par des semaines et des semaines de courage
"passez donc me voir; on fera un brin de causette en prenant un café. Si vous saviez comme ça m'aide dans mon travail." LE GÉRANT DOMINION
l'ultime ultimatum
"arrête de fumer... la cigarette, déniaise vous, dépolue vous, parle moins, agissez moins, ralentisse! la vitesse tue vous l'savez tous, laissé vous traîné ce ben plus facile laisse les faire les "straight" sur la finance toé reste sur le "pot" avec eux autres dedans y sont ben pogné avec toute leur argent plein leurs poches ça les traumatisent, quand y chisent y pusent comme toulmonde, moé chus tanné de vous voir courir après l'autobus qu'est ce qu'y'a dans l'autobus? d'l'argent, des femmes, une job, une meteor, ousqu'a lé ta météor câlice au garage à la fourrière, a scrap si tu veux la rejoindre continue tè ben partis. Pense y bonhomme cé pas sa queule, PIERRE LACHAPELLE ... ta queule"
Paul Chamberland - le Laboratoire de Poésie Pratique
ARCMTL 2020



PHOTO SOUVENIR

CAFE **ST. JOHN**

WESTERN MUSIC

SHOWS EVERY NITE

BEAUTIFUL DANCERS — STAR ACTS

984 ST. LAURENT BLVD. — MONTREAL UN. 1-0353

"Le discours à la Wilson entre Roussil et le Bison ravi, comme tous leurs discours, ne permettaient pas d'en retenir rien".

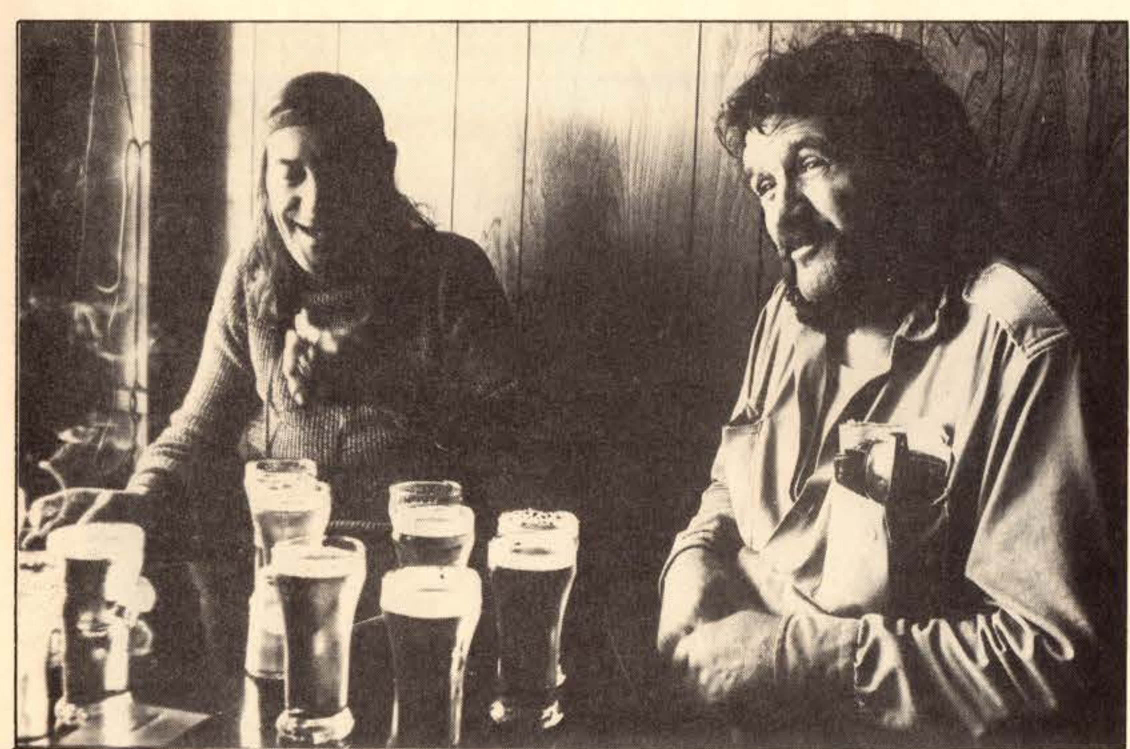


photo: Luc Samson



photo: Luc Samson

COLLOQUE/UQAM
(Salle Sainte-Marie)

LITTERATURE QUEBECOISE: LECTURE/ECRITURE

27 novembre 1973

H. AQUIN V.-L. BEAULIEU M. LALONDE

28 novembre 1973

M. VAN SCHENDEL J. LEDUC

29 novembre 1973

Les revues québécoises

BRECHES STRATEGIE HOBO-QUEBEC

les herbes rouges

PATRICK STRARAM

one + one

CINÉMARX
&
ROLLING
STONES

$1.50

" C'est l'un des plus beaux poèmes d'amour au cinéma jamais écrits, l'un des plus mal fichus, l'un des plus injustes et des plus merveilleusement justes dans leur injustice"

Dominique Noguez
Champ libre 1

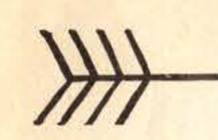
les herbes rouges **C.P. 81 Bureau E Montréal**





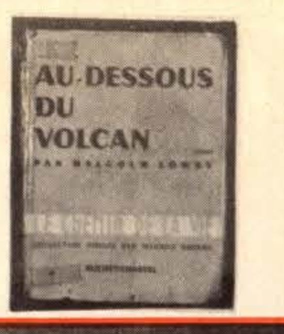
irish coffees au no name bar
&
vin rouge valley of the moon

l'Hexagone/l'Obscène Nyctalope.



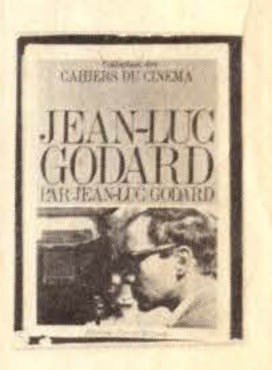

henri lefebvre
la vie quotidienne
dans le
monde moderne
idées nrf


gilles
groulx

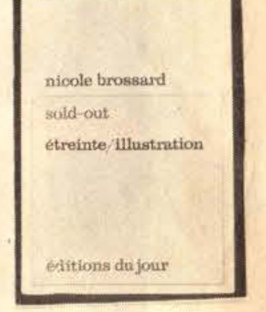

AU-DESSOUS
DU
VOLCAN
PAR MALCOLM LOWRY

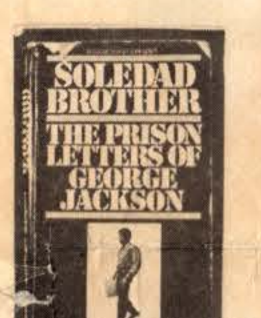



la barre du jour
Miron


CAHIERS DU CINEMA
JEAN-LUC
GODARD
PAR JEAN-LUC GODARD


SPÉCIAL
CHAMP LIBRE
4
CINÉMA...
comité d'information politique

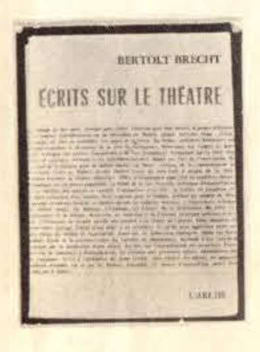

nicole brossard
sold-out
étreinte/illustration
éditions du jour

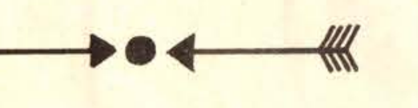

SOLEDAD
BROTHER
THE PRISON
LETTERS OF
GEORGE
JACKSON

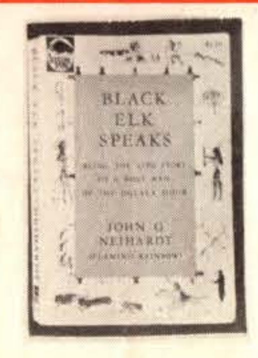

les herbes rouges
4



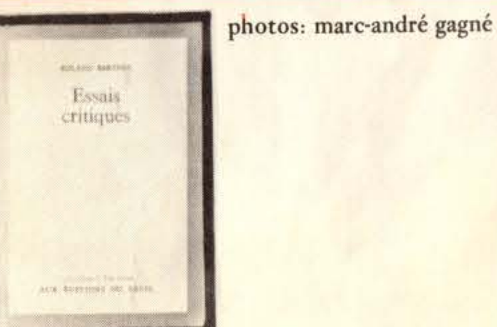




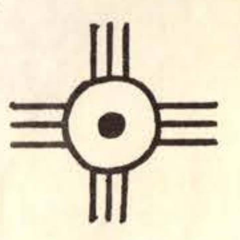








photos: marc-andré gagné







ont collaboré à ce numéro:

pierrot léger
pierre vadeboncoeur
jean-marc piotte
luce guilbeault
gilles groulx
guy joussemet
nicole brossard
marcel hébert
lucien francoeur
louis geoffroy
michel beaulieu
patricia nolin
françois hébert
robert tremblay
robert roussil
isabelle straram
daisy straram
rené larochelle
jacques godbout
minou petrowsky
vittorio
michel auclair
gaétan tremblay
jacques brault
errol gagné
serge gagné
johnny gagné
luc samson
armand vaillancourt
gilles archambault
jean-louis brau
pauline julien
francois charron
roger des roches
jocelyn pagé
gilbert langevin
pol chantraine
philippe haeck
denys arcand
claude jasmin
dianne carniglia-straram
jean leduc
janou saint-denis
dominique straram
gaétan dostie
raoul duguay
claude de guise
marthe cambron
jacques leduc
claude weisz
zaid darwish
paul chamberland
yolande villemaire
claude beausoleil
patrick straram
roger soublière
andré roy
françois jobin
marc-andré gagné
jean gauguet-larouche
andré duchesne
claude robitaille
gaston miron
barbara hill



On a cru durant une certaine période de temps que le bison allait sombrer dans le néant.

Spécial STRARAM

hobo québec

$1.25

nos. 9-10-11

64 PAGES !!

entretien avec Patrick Straram le Bison ravi

poster du Bison ravi

témoignages et textes/critiques

chroniques régulières

oct./nov.